N° 447 — Tome CXIX 1er Février 1917

MERCVRE DE FRANCE

Vingt-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, J.-W. BIENSTOCK, LOUIS BOISSE, ROLAND BRÉAUTÉ,
JACQUES BRIEU, RICHARD CANTINELLI, DOSTOIEVSKI (J.-W. BIENSTOCK *trad.*),
LOUIS DUMUR, ETIENNE FOURNOL,
GUSTAVE FUSS-AMORÉ, CHARLES-HENRY HIRSCH,
GUSTAVE KAHN, JEAN DE LASSUS, JEAN MARNOLD, CHARLES MERKI,
PAUL MORISSE, RACHILDE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVII

SOMMAIRE

—

N° 447. — 1er FÉVRIER 1917

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbre-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon

L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne................. 3.50

Hortense Allart de Méritens

Lettres inédites à Sainte-Beuve.................. 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau

L'Enfer de la Bibliothèque Nationale............... 7.50

L'Arétin

Les Plus belles Pages de l'Arétin................. 3.50

Aurel

Jean Dolent.............. 1 »

La Semaine d'Amour...... 3.50

Henri Bachelin

Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly

L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly................ 3.50

Lettres à Léon Bloy....... 3.50

Lettres à une Amie........ 3.50

J.-M. Barrie

Margaret Ogilvy.......... 3.50

Charles Baudelaire

Lettres, 1841-1866........ 3.50

Œuvres posthumes 3.50

Léon Bazalgette

Walt Whitman. L'Homme et son œuvre........... 7.50

Christian Beck

Le Trésor du Tourisme :

L'Italie Septentrionale..... 3.50

Rome et l'Italie Méridionale. 3.50

La Suisse................ 3.50

Dimitri de Benckendorff

La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon

Jean-Arthur Rimbaud...... 3.50

La Vie de Jean-Arthur Rimbaud.................... 3.50

Albert de Bersaucourt

Etudes et Recherches 3.50

Les Pamphlets contre Victor Hugo................... 3.50

Louis Bertrand

Gustave Flaubert......... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud

Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland

Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol................. 3.50

Léon Bloy

L'Ame de Napoléon....... 3.50

Celle qui pleure.......... 3.50

La Chevalière de la Mort... 2 »

Les Dernières Colonnes de l'Eglise 3.50

Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume.................. 3.50

Le Fils de Louis XVI...... 3.50

L'Invendable............. 3.50

Le Mendiant ingrat....... 5 »

Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50

Pages choisies............ 3.50

Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50

Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne...... 3.50

Le Sang du Pauvre....... 3.50

Au Seuil de l'Apocalypse.. 3.50

Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet

Albert Samain............ 3.50

Bottom

Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali

Le Jardin des Fleurs...... 3.50

Georges Brandès

Essais choisis............ 3.50

Georges Buisseret

L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren........ 0.75

Mélanie Calvat

Vie de Mélanie........... 3.50

Gaston Capon

Les Vestris.............. 3.50

Louis Cario et Ch. Régismanset

L'Exotisme............... 3.50

Jane Carlyle

Jane Welsh Carlyle........ 3.50

Thomas Carlyle

Lettres de Thomas Carlyle à sa mère................ 3.50

Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol............. 7 »

Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I, II, III, chaque volume................ 3.50

Eugene Carrière

Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo

Petit Musée de la Conversation.................. 3.50

Fernand Caussy

Laclos.................. 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge

Les Derniers jours de Paul Verlaine................ 3.50

Charles Cestre

Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort

Les plus belles pages de Chamfort................ 3.50

Paul Claudel

Connaissance de l'Est..... 3.50

Art poétique............. 3.50

Jean des Cognets

La Vie intérieure de Lamartine 3.50

Charles Collé

Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville

Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon

Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon

Témoignages, I, II, III, chaque volume......... 3.50

Cyrano de Bergerac

Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac...... 3.50

Eugène Defrance

Catherine de Médicis...... 3.50

Charlotte Corday et la Mort de Marat............. 3.50

La Conversion d'un Sans-Culotte................ 3.50

La Maison de Madame Gourdan................... 3.50

Paul Delior

Remy de Gourmont et son Œuvre................. 0.75

Eugène Demolder

L'Espagne en auto........ 3.50

René Descharmes et René Dumesnil

Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche

De Montmartre à Montserrat (*illustré*)........... 3.50

Diderot

Les plus belles pages de Diderot 3.50

Pierre Dufay

Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel

Paul Claudel............. 2.50

Les Poètes et la Poésie 3.50

Edouard Dujardin

La Source du Fleuve chrétien.................... 3.50

Louis Dumur

Les Enfants et la religion. 0.50

LES HÉRITIERS
DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE

—

I

LES « MUETS » AUTRICHIENS

Le peuple français a traversé il y a quelques mois des jours de trouble et d'angoisse qui le tenaient incertain de ses désirs et ignorant de ses destinées ; ses écrivains politiques n'étaient pas d'accord sur la « Question d'Autriche ». Les uns et le plus grand nombre, voulaient détruire l'empire et abattre l'aigle à la double tête ; les autres, et parmi les plus renommés, préféraient sauver la Double Monarchie dans la pensée de rectifier sa politique depuis quarante ans égarée. En vain Albert Milhaud, esprit toujours informé et toujours résolu, avertissait ses confrères que la question était complexe, qu'elle n'était pas seulement nôtre, mais question de l'Alliance au premier chef, que la Russie, et l'Italie notamment, observateurs plus intéressés et plus proches, auraient avant nous la parole en cette affaire ; la querelle continuait. Quelle crise ! et comment sortir de cette bataille des augures ?

A de si puissantes synthèses il faut le poids d'un gros volume ou l'autorité d'un article quotidien. J'y voudrais seulement apporter quelques éléments d'analyse choisis parmi les faits de la guerre elle-même ou des précédentes années.

Sauver l'Autriche, abattre l'Autriche, peut-être y a-t-il là quelque impropriété de termes. Scrupule qui n'est pas seulement grammatical. Pour conserver l'Autriche il faudrait d'a

bord la ressusciter. Pendant les dernières années du défunt empereur, on pouvait penser que l'Autriche était morte. Elle ne succombait pas aux victoires russes, abattue par les coups des puissances, ou victime d'un traité de paix vengeur de la guerre ; l'empire d'Autriche disparaissait pendant la guerre elle-même, sans avertissement au monde ni communiqué à la presse. Il expirait doucement, parmi le fracas universel des armes et des peuples entrechoqués, comme un dernier rejeton d'une race illustre et vieillie qui s'éteindrait sur son lit de parade, dans la salle obscure d'un château perdu, entouré de ses proches, oublié de ses amis, abandonné de ses sujets.

L'autorité politique usurpée par les Hongrois, l'armée commandée par les Prussiens, la monarchie vidée de ses sujets et tous les peuples tournant leurs regards, leurs espérances, leurs affections vers d'autres maîtres, les uns vers l'Allemagne, les autres vers l'Entente, que restait-il qui fût proprement autrichien, qui conservât le sens de ce vieil empire plus puissant par sa diplomatie que par ses armes, respecté pour ses mœurs antiques et aristocratiques, pour son génie brillant et indolent, familier de l'Eglise catholique et fort comme elle par ses traditions et sa persévérance? Si Metternich ressuscitait, rappelé à la vie par le sentiment puissant des difficultés diplomatiques, sans doute ne serait-il pas trop surpris de voir en flammes une Europe depuis longtemps infidèle à la Sainte-Alliance. Mais il y chercherait en vain son empire et sa patrie. Comme Soubise qu'une chanson sortie du Chat-Noir du XVIII[e] siècle montrait à la recherche de son armée, en ce temps si différent du nôtre où Paris persiflait ses défaites :

> Soubise dit, la lanterne à la main :
> J'ai beau chercher où diable est mon armée...

l'ombre de Metternich en habit de cour pourrait promener dans Vienne sa lanterne dorée sans retrouver nulle part cet esprit autrichien qu'il a si longtemps cultivé et servi. Peut-être même éprouverait-il ce désespoir suprême de n'en pas trouver trace même dans les bureaux de sa vieille Chancellerie ni de sa précieuse police à qui il en avait confié la garde.

Cependant quelques vieux et jeunes serviteurs attendaient la mort du vieil empereur pour tenter la résurrection de l'empire moribond. Familiers jadis de l'archiduc François-Ferdinand, ils sont maintenant puissants à la cour de l'empereur

Charles. Ils sont désormais les maîtres illusoires et sans doute soumis d'un empire militairement et politiquement occupé par les Allemands.

§

De son regard d'aigle, l'oiseau héraldique des Habsbourg aurait pu, en effet, à la fin du dernier règne, découvrir quelques personnes restées fidèles à l'esprit autrichien, à son système, à sa politique. Ces survivants, on les pouvait compter sur les doigts. Il en était de deux catégories : les premiers, les inconscients, étaient à la Cour : les autres attendaient dans de superbes châteaux de Bohême ou de Moravie les catastrophes qu'ils auraient la satisfaction toujours vive d'avoir prévues.

Quelques faibles et rares indices donnaient à penser que la Cour d'Autriche, sous François-Joseph, commençait à reconnaître quelques vérités premières qui étaient apparues dès le commencement de la guerre à la plupart de nos poilus. A force de durer, l'évidence finit par éclater aux yeux mêmes des aveugles. Cette vérité si claire que l'Autriche s'est engagée, la première, dans une guerre qu'elle a provoquée, l'innocente ! et qui ne peut avoir pour elle que deux issues : malheureuse si elle est détruite par l'Entente, heureuse si elle est dévorée par la Prusse, est-elle apparue aux derniers regards du vieil Empereur ? Voilà qui est bien téméraire et bien prompt et je n'en jurerais pas. L'acte de François-Joseph, refusant le 18 août de signer le règlement préparé et annoncé des affaires polonaises, et par lequel la Prusse lui dérobait la ouronne de Pologne, qu'il désirait, était-il un premier signe de résurrection (1) ? Faut-il croire encore que l'archiduchesse Marie-Valérie, princesse fort active, jadis grande ennemie des victimes de Sarajevo et dans l'entourage de qui se nouèrent à la veille de la guerre tant d'intrigues en faveur du Général von Hœtzendorff, s'apercevait-elle aussi que la première affaire était de sauver d'abord l'héritage des Habsbourg ?

Faut-il croire enfin que l'archiduc Frédéric et l'Etat-Major impérial, car je crois bien qu'il y a quelque part, encore maintenant, par dérision, un État-Major et un commandement autrichiens de l'armée autrichienne, passent leurs journées oisives à exhaler leur colère contre les Prussiens et prennent sans

(1) Cf. l'article de la *Renaissance* du 16 septembre 1916 : *Ce que nous avons failli apprendre le 18 août.*

cesse à témoins les dieux protecteurs de l'empire d'Autriche, qui sont, comme on sait, au nombre de deux, le Dieu des catholiques et le Dieu des Juifs, de l'audace de leurs « frères d'armes » allemands qui ont tout usurpé ?

Nous savons peu de choses de l'Autriche ; que pouvons-nous conjecturer de sa cour ? Naumann dit en son livre célèbre, *Mitteleuropa*, qu'il ne serait peut-être pas absolument sans intérêt de connaître sur les grands projets d'organisation de l'Europe centrale le sentiment de ces messieurs et dames de la Hofburg, mais qu'il n'a sur ce sujet aucune lumière et que nul n'en peut rien savoir. Cette fois, je me range à l'avis de Naumann.

Plus intéressante peut-être, en tous cas plus curieuse, est la pensée politique qui s'est réfugiée dans les châteaux de la « noblesse historique ». C'est d'une branche de cette noblesse qu'est sorti le nouveau cours : c'est elle qui a donné au nouveau souverain ses intimes conseillers.

La guerre de Trente Ans s'ouvrit par une révolte politique, de sens aristocratique et féodal, contre l'Empire. Les Jésuites ont enseigné au monde que la noblesse tchèque tout entière fut alors exterminée à la Bataille de la Montagne Blanche (1620), aux portes de Prague. C'est là de l'histoire écrite par les vainqueurs. La noblesse tchèque a été exterminée en effet, expropriée ou expulsée au cours de la réaction qui suivit, alors que le peuple perdit ses propres titres de noblesse, ses chartes, ses livres et ses souvenirs. La Bohême, l'une des plus prospères parmi les provinces jésuites, s'endormit alors, sous le sceptre autrichien et la domination de la Compagnie de Jésus, d'un sommeil de deux siècles, enchanté par la musique. Quelques familles aristocratiques survécurent, rapidement germanisées et dont les fils devinrent, au siècle suivant, les meilleurs serviteurs de l'empire sous l'uniforme blanc ou les chamarrures des chancelleries. Riches de terres et d'honneurs, ils vivaient dans leurs châteaux de Bohême ou de Silésie, ou dans leurs palais de Vienne, dont les murs ornés en rocailles ont recueilli les premiers les échos des violons de Haydn et de Mozart. Quelques-uns ont conquis l'immortalité, assurés que la postérité lira leurs noms en tête des sonates et des quatuors où Beethoven, qui les leur dédia, les fixa pour l'éternité. L'un de ces palais, celui des Lobkovitz, était la

résidence de l'Ambassade de France avant qu'on eût entrepris de bâtir la grande demeure de la place Schwarzenberg, sans doute pour démontrer aux gens de Vienne que les Français s'entendent parfaitement à l'art munichois.

Deux siècles durant, ces grands seigneurs ont été pénétrés, dans la demi-oisiveté des grandes charges, de l'esprit autrichien, de son utile docilité confessionnelle, de sa faculté diplomatique d'accommodements et d'opportunisme, de sa souplesse dédaigneuse couverte d'une apparente raideur doctrinale, de son habileté qui dissimule les désastres sous les pompes protocolaires et accueille les rebelles avec de paternelles bénédictions. Seuls aujourd'hui, et résignés dans la plus vaine fidélité, ils restent Autrichiens à cette heure menaçante et funeste où le peuple entier se précipite vers le germanisme intégral et sauveur qui vient de Berlin.

Peut-être découvrira-t-on quelque jour que le comte Berchtold était de cette école. Il est des hommes politiques, toujours dominés par les événements, assez clairvoyants pour apercevoir les fautes qu'ils sont contraints de commettre et les désastres qui ne peuvent manquer d'en résulter. Il est possible que le comte Berchtold ait conduit son pays aux abîmes sans cesser de crier : Casse-cou ! Incapable de s'affranchir du complot ourdi par les deux compères Tisza et von Tchirsky, le premier ministre hongrois et l'ambassadeur d'Allemagne, il lança la déclaration de guerre en s'apercevant quelques heures trop tard qu'il jouait le jeu du roi de Prusse et non pas celui de son maître. Il demeura assez longtemps au Ballplatz pour voir les premières usurpations de l'Allemagne en Autriche et le peuple autrichien se jeter dans les bras du sauveur prussien. Avec l'amère vanité des Cassandres, il ne manqua pas de remarquer qu'il l'avait bien prévu. Il le remarqua si souvent qu'à la fin on le renvoya. Quand il fut remplacé par Burian, délégué de Tisza (décembre 1914), le temps de l'indépendance autrichienne était clos ; la période hongroise commençait, époque intermédiaire pendant laquelle Berlin gouvernait à Vienne par le ministère des Hongrois, en attendant l'occasion de ce que le langage des mécaniciens appelle la prise directe.

Quand l'empereur l'avait appelé au Ministère commun des Affaires étrangères pour y succéder à d'Æhrenthal, grand

ministre à peu de frais qui avait donné une province à son maître et gâté le métier en abandonnant le Sandjak, et en déclarant que l'Autriche était saturée de territoires, — quelle imprudence! Berchtold, se souvenant de Godefroy de Bouillon, écrivait à l'un de ses amis : « C'est une couronne d'épines que mon maître m'ordonne de ceindre. » Il la déposa quand elle eut ensanglanté son front chauve. Grand seigneur opulent, il se reposa dès lors dans sa fortune, l'une des plus puissantes de l'Empire. De sa terre de Buchlau (1) ou de ses terres hongroises, le dernier ministre autrichien voyait cette guerre qu'il avait déclarée avec épouvante effacer chaque jour les dernières traces de ce qui fut l'empire d'Autriche... Ami du nouveau souverain, il est revenu au pouvoir avec lui et anime tout son gouvernement. Son incertaine destinée veut sans doute qu'il subisse encore cette domination germanique, désormais plus forte et qu'il continuera à déplorer avec une constance secrète, tout en la servant avec fidélité.

D'autres, bien rares, pensaient comme lui, dit-on, et dévoraient leurs regrets impuissants. Tel, le baron Heinold qui fut longtemps gouverneur de Moravie; il était devenu, au commencement de la guerre, ministre de l'Intérieur et administrait d'accord avec le comte Thun, alors gouverneur de Prague. Puis il est retourné à son gouvernement de Brno.

Quelques familles encore, héritières de grands noms « d'avant la Montagne-Blanche », conservent en leurs châteaux ces traditions et cet esprit abolis : les Lobkovitz à Melnik (non loin de Prague), et peut être même les Schwarzenberg. Mais la tête politique de ce parti, c'était François, prince Thun (2). La guerre, qu'il déconseilla, le trouva gouverneur de Bohême. Il l'avait été auparavant plusieurs fois, et gouverneur « à poigne », chargé de mater les Tchèques quand ils deviendraient trop dangereux ou turbulents. La réflexion et l'expérience l'avaient convaincu. Comme il avait combattu la guerre, il combattit toutes les persécutions contre les Tchèques. Cette politique de mansuétude, — de la mansuétude pour les Slaves! — n'était pas tolérable en régime pangermaniste. Trois mois après Berchtold, le prince Thun succombait par égard, di-

(1) Boldeviče en Bohême.

(2) Le comte Thun avait été fait prince par l'empereur quand il quitta le gouvernement de Prague.

sait-on, pour sa mauvaise vue ; il était remplacé à Prague par le gouverneur de la petite province de Silésie autrichienne, le comte de Coudenhowe, fonctionnaire docile, qui peuple les prisons. Dans sa retraite, Thun resta fidèle à sa méthode et à ses idées ; il n'a pas manqué une occasion, ni publique ni privée, de condamner le nouveau cours de germanisme enragé qui triomphait à Vienne. Il resta même fidèle à l'honneur. Lorsque l'ordre vint du Quartier Général de faire à Kramař un procès politique, on produisit aux débats plusieurs pièces et quelques faux, selon les rites. Entre autres une lettre de Thun à Kramař. L'ancien gouverneur vint à l'audience déclarer que la lettre avait été falsifiée. Sur quoi le tribunal se trouva malade et l'affaire fut quelque temps suspendue. Entre le service de l'Empereur et la vérité, le prince Thun choisit la vérité. Ce n'est plus la manière de M. Friedjung.

La politique du prince Thun n'était plus du tout dans la manière des Allemands d'Autriche. Seul ou presque seul il pensait qu'on pourrait encore sauver quelque chose du fédéralisme autrichien ; il répugnait dans tous ses actes, dans toute sa méthode, à la centralisation autoritaire dont le joug, que tout le monde accepte, porte la marque de Berlin. Il réunissait, dans ce sentiment, quelques nobles personnes et ce parti, comme on disait chez nous à la Restauration, tenait tout entier sur un de ces canapés de style rococo, aux soies défraîchies, qui ornent les salles antiques des vieux palais viennois. Quelques seigneurs de la « noblesse historique » venaient parfois s'asseoir sur ce canapé, mais ils n'y demeuraient guère, résignés, quant à eux, à subir la domination des Germains du Nord, si les titres de ministres et de chambellans leur étaient reconnus. C'étaient ceux qui avaient jadis formé la cour de François-Ferdinand, la victime de Serajevo. Cette cour se tenait à la résidence viennoise de l'archiduc, au palais du Belvédère, noble édifice de style français qu'éleva jadis quelque élève de Mansart pour loger la gloire aujourd'hui bien démodée du prince Eugène, qui jadis chassa les Turcs de l'Empire. Les ministres d'aujourd'hui, Clam Martinitz et Czernim, sont de cette école. Ils se distinguent de celle de Thun en ce qu'ils ne répugnent point à établir en Autriche les méthodes et les hommes de la Germanie. La meilleure preuve en est que Clam Martinitz a fait son ministère avec les éléments du radi-

calisme germanique le plus déterminé, von Hendel et Urban, qui représentent le plus pur pangermanisme autrichien. Je crois bien que le prince Thun, mort de saisissement, dit-on, en novembre 1916, après l'assassinat de son ami Stugck, a emporté avec lui le dernier souffle d'indépendance qui ait animé un Allemand d'Autriche.

§

Mais les autres! Les Germains d'Autriche sont allés à Berlin comme les socialistes allemands sont allés à Hindenburg, et du même pas. Car il y a un pangermanisme autrichien, furieux comme l'autre, également enivré d'un orgueil pédantesque, également prompt aux applications et aux réalisations patientes, mieux exercé peut-être à la lutte contre ses voisins, qui est sa condition première. Le pangermanisme, c'est-à-dire tout le peuple allemand, la guerre l'a divisé en deux courants, l'occidental et l'oriental (1). Le premier et le plus fort court contre l'Angleterre : il porte les ambitions mondiales et maritimes de l'Allemagne. Le second se heurte à la Russie et le gouvernement lui a confié sa barque. Sur chacune de ces routes se sont rencontrés des traditions déjà distinctes, des intérêts économiques et des convoitises différents, des passions de politique intérieure contraires, de sens libéral et ouverts à l'esprit occidental, ou conservateurs et appuyés à l'Orient.

Par sa position géographique et par sa politique antérieure, l'Autriche ne sait rien de l'Angleterre ; elle est partout opposée à la Russie. Le pangermanisme autrichien n'a donc pas connu cette division qui a cruellement déchiré la tunique allemande et renouvelé pendant la guerre, entre les amis de Tirpitz et les amis de Bethmann-Hollweg, cette tradition des disputes germaniques drues et nourries d'injures, sentant l'école et la brasserie, animées par le sentiment et la connaissance d'une bassesse mutuelle et dont le bruit accompagne toute l'histoire d'Allemagne depuis les grandes querelles de la Réforme. Le pangermanisme autrichien n'avait qu'un sens, oriental et balkanique : tous les Allemands d'Autriche se sont jetés à corps perdu dans le Mitteleuropa.

Aventure inévitable, à laquelle ils étaient destinés par toute leur politique antérieure. Il était aisé de la prévoir, en observant seulement leur condition récente. Depuis un demi-siècle

(1) Cf. le précédent article : *Mitteleuropa* (*Mercure de France*, 1er juillet 1916).

les Allemands d'Autriche ont retrouvé l'esprit de leur race, plus pur et plus fort en un sens que celui de leurs frères hanséatiques du Nord. Car ils sont attachés, et dans une lutte dure, à la première, par la date et par la valeur, de toutes les besognes nationales germaniques : ils colonisent en terre slave. Face aux Tchèques au Nord, face aux Serbes au Sud, ils ont la même position, exactement, que leurs cousins d'Allemagne occupent en Prusse et en Silésie contre les Polonais. Et les incomparables méthodes de l' « Hakatisme », l'expropriation, l'extermination, la rigueur impitoyable des barons des « Marches de l'Est », cette fureur appliquée et constante d'une implacable bureaucratie, cette machine si parfaitement propre à fouler le sol et briser les hommes, remplissaient les frères du Sud d'admiration et d'envie. Que de bénédictions murmurées et secrètes ont volé, ces dernières années, vers la Prusse qui sait comment traiter les Slaves, parties des bancs germaniques du Reichsrath de Vienne par-dessus les têtes dociles de ces bons Polonais de Galicie, qu'il ne fallait point effaroucher dans leur profitable obéissance au régime des Habsbourg ! Que de prières et que d'appels préventifs à l'héritier direct des Chevaliers Teutoniques et des Porte-Glaives !

Faut-il penser que leur admiration pour l'organisation et la force allemandes et leur haine des Slaves pourrait conduire les Germains d'Autriche jusqu'à l'abdication de leur nationalité? Gardons-nous des affirmations téméraires et n'allons pas plus vite qu'eux-mêmes. Ils se borneraient à abjurer leur religion, si l'on en reste aux dispositions qu'ils ont montrées jusqu'ici. Il y a quinze années environ, un grand ministre d'un jour, le comte Badeni, annonça le projet de refondre la fédération autrichienne, d'en faire une association de bonne foi en rendant leurs droits aux Slaves. Diverses conjonctures faisaient penser que cette transformation d'une puissance catholique n'était pas mal vue à Rome. « C'était sous le pontificat de Léon XIII... » Il suffit. Un mouvement agita les troupes du Deustchtum autrichien, un mot d'ordre parcourut les rangs : *Los von Rom* : Nous nous séparerons de Rome. Et des milliers de voix germaniques se déclarèrent prêtes à confesser Luther et le Dieu qu'on adore à Berlin. Les yeux de milliers de sujets d'un empire catholique s'ouvraient à la Réforme, avec quatre siècles de retard.

Qu'ils étaient ingrats, d'avance ! Ils ne savaient pas quelle fidélité tenace la cour de Rome conserverait au gouvernement des Habsbourg, aux moments suprêmes ! Ils ont traversé les premiers cette crise douloureuse aux fidèles des religions internationales, exposés à éprouver l'angoisse de quelque dissidence entre leur foi nationale et leur foi religieuse.

Aux esprits autrichiens, la guerre a inspiré le mépris de leur propre gouvernement ; elle a accru pour eux l'admiration de l'Allemagne à laquelle ils étaient déjà si favorablement disposés. Une telle idée n'est peut-être pas rigoureusement conforme aux récits que font de la guerre ceux qui ont mission d'en écrire l'histoire, je veux dire les journaux quotidiens. Ils ont la charge, doublement honorable et deux fois difficile, de renseigner et de soutenir l'esprit public. Il arrive que ces deux objets soient contradictoires et que « l'objectivité » en souffre. L'objectivité est une vertu philosophique, qu'on ne saurait par conséquent pratiquer tous les jours, et dont les Allemands font grand cas, en l'offensant beaucoup plus que nous.

Pour le cas présent, il est entendu que les Autrichiens souffrent de leur vassalité, qu'elle les atteint dans leur amour-propre, dans leurs intérêts, dans leur sens national, qu'ils la supportent avec une impatience jalouse, et qu'un jour doit venir où l'Allemagne rencontrera sur sa route ces difficultés, ces ressentiments aujourd'hui contenus et l'explosion différée de ces sourdes rancunes. Arrêtez, si vous êtes de loisir, cette opinion courante et examinez-la : elle ne s'accorde guère au présent ni au passé, aux faits de la guerre ni aux traditions historiques. Voilà des gens, je parle des Allemands d'Autriche, qui ont longtemps administré seuls un empire qui fut grand, paisible à l'intérieur et qui était resté puissant ; ils n'en partageaient qu'avec les Polonais les profits, les bénéfices et les places qu'ils occupaient par privilège de race ; et durant les cinquante dernières années ils ont dû une première fois abandonner la moitié de l'Empire aux Hongrois, ce qui serait peu s'il ne fallait encore cohabiter avec ces voisins dans un ménage que les Magyars ont su rendre, la Justice éternelle doit le reconnaître, parfaitement insupportable. Ce n'est pas tout, et dans la moitié d'empire où ils sont repoussés, voici qu'ils doivent lutter tous les jours de toute leur vie politique, aujourd'hui

contre les Tchèques et les Italiens, demain contre les Slovènes et les Dalmates, qui s'organisent à leur tour.

Et pendant la guerre même, qu'a vu ce peuple qui ne l'ait rapproché du Prussien ? Il a vu une armée autrichienne toujours battue, conduite par des archiducs incapables, des chefs politiques livrant la place et tout l'État aux Hongrois détestés, fort empressés eux aussi à courir à Berlin, mais du moins discutant et stipulant pour eux-mêmes. Seule la police a montré quelque fermeté, digne de la Prusse, en jetant dans les prisons quelques milliers d'ennemis tchèques ou yougoslaves. En Galicie comme en Serbie l'ordre n'est rétabli et l'empire défendu que quand l'Allemand arrive et commande, aux armées comme aux usines. Et vous voudriez qu'ils n'accueillent pas, au prix d'une domination un peu dure, ces Allemands du Nord qui leur apportent le prestige, la méthode, une vie économique accélérée, une administration vigilante et rigide : en un mot cette protection, si douce aux peuples indolents ? Non, non, cessons cette guerre funeste où l'on voit trop souvent accourir dans nos villes l'exode lamentable des pays et des femmes de Galicie, fichus noués sur des figures en larmes qui fuient devant les chevaux des Cosaques ; obéissons à qui nous donnera la sécurité et retournons savourer, aux heures rituelles, à l'abri des querelles tchèques ou des complots serbes, ce café au lait à la crême, de composition si savante, et ces friandises si variées qui accompagnent, même pour les plus petites bourses, tant de plaisirs viennois ! Paroles de sagesse sans fierté qui courent, je n'en serais pas surpris, au fond des consciences des gentilshommes, des nouvelles de M. Arthur Schnitzler, des petits bourgeois et même des ouvriers des deux cercles d'Autriche ou de Styrie. Ce doit être à peu près ainsi que les bonnes gens de Vienne supplient leur nouvelle idole, Guillaume empereur d'Allemagne, que le langage populaire viennois décrit sous l'invocation de « *Unser Will* », notre Guillaume. . . . .

C'est cette pensée politique un peu pauvre que les chefs du peuple et ses représentants ont exprimée en y joignant seulement leurs passions politiques et surtout leur haine des Slaves qui semblait jeter un peu de fierté sur cet amour de la paix et de la servitude. Justement l'évangile de Naumann, les

projets d'Europe Centrale, qui faisaient fureur en Allemagne, se trouvaient à merveille pour sauver la face de l'Autriche. Le projet de ce pasteur saxon, si agréable à ces Prussiens adoucis du Sud, n'était autre en son fond qu'une façon d'utiliser l'Autriche pour apprivoiser les Slaves et les Orientaux à la félicité germanique. Il respectait donc l'Autriche, puisqu'il en faisait un instrument de l'Allemagne. Les pangermanistes autrichiens ont sauté sur cette magnifique occasion. Le plus fougueux d'entre eux, le compagnon du terrible Wolff, Karl Iro, député de Luditz, et qui dirige à Vienne la revue *Unverfalsche Deutsche Worte*, Allemand né à Eger, en ce coin de Bohême au pied du Fichtelgebirge où bouillonne le plus fort la rage teutonique, s'est empressé d'abdiquer son pangermanisme. Plus de programme pangermaniste en Autriche, dit-il en tête de son livre (1). Entendez qu'il n'y a plus de projet de réunion des Allemands d'Autriche au profit de l'Allemagne. Mais c'est parce que « l'hégémonie militaire de l'empire d'Allemagne » permettra d'« organiser » une Autriche où la majorité acquise aux Germains dans les Conseils électifs sera au moins des deux tiers et où règneront sans oppositions sur toutes les races d'Orient la méthode et la force allemandes.

J'entends bien que M. Iro a toujours eu dans la vie politique autrichienne une place extrême : il était au Reischrath le caporal de ces quatre hommes qui forment tout le parti qui s'appelle lui-même : l'Union pangermaniste. Mais voici d'autres « hommes de confiance », comme ils disent, qui témoignent comme lui. Le mot d'ordre est venu d'Allemagne, comme il convient. Un professeur de Breslau, le docteur Otto Hœtzsch, qui est, je crois bien, le meilleur spécialiste allemand des choses russes, rappelait aux Allemands d'Autriche, dans un livre paru vers le même temps que celui de Naumann, la parole du poète Pichler : Vous êtes des *Allemands danubiens* (2). L'organisation allemande de tout le bassin du Danube préparatoire à la servitude prussienne, tous les Allemands en Autriche, les publicistes d'esprit autrichien comme Charmatz, les grands personnages de la Chambre des Seigneurs, propriétaires à majorats ou professeurs chamarrés, le ministre Bauerreiter ou

(1) L'ouvrage a paru sous un pseudonyme : *Œsterreich nach dem Kriege*, par Munin. J'ai de fortes raisons de croire que l'auteur est bien M. Karl Iro.
(2) Hœtzsch : *Œsterreich-Ungarn und der Krieg.*

Eugen von Philippovitsch (1), tout le parti « national allemand » du Reichsrath (96 membres et 4 « hôtes ») avec toutes ses branches, agrarienne, jeune allemande, radicale, tous acceptent ce programme. Le Mitteleuropa a rencontré parmi eux des objections d'ordre économique ; d'ordre politique aucune. Tous, ils attendent de la guerre deux bienfaits : l'Autriche rajeunie par la Prusse et les peuples d'Orient germanisés par l'Autriche. Des libéraux comme Körber ou le morave Redlich ne pensent pas autrement.

Interrogerons-nous encore les catholiques, qui sont un parti politique, en Autriche, et des plus nombreux ? Peut-être se flattait-on, parmi ceux qui songeaient à restaurer l'empire des Habsbourg, que les catholiques du moins seraient moins empressés à courir à Berlin, qu'il répugneraient à la soumission immédiate à la Prusse où à la route indirecte du Mitteleuropa ? Le parti chrétien social compte au Reichsrath 73 inscrits de langue allemande. Ce parti docile a connu des jours de tumulte et de splendeurs lorsque le docteur Lueger, bourgmestre de Vienne, le conduisait. Curieuse figure, de grand rayonnement et des plus singulières parmi celles que la politique offrit, dans ces dernières années, à l'admiration du monde. L'amour de son peuple idolâtre lui a déjà dressé une statue dans un coin mi-bourgeois, mi-populaire de Vienne. Lueger accomplit ce miracle de donner une idée, une passion politique à ce « petit monde » de Vienne, à ces Phéaciens (2) empâtés de bonhomie indolente et de chère délicate. Il réunit en un seul programme tout ce qui est cher à un cœur viennois : leur protestation de sens catholique contre le *Los von Rom*, la haine des Juifs et des Magyars — pour un Viennois, c'est tout un, — la lutte contre les grands magasins. Ce parti ne fut point d'abord, sous Lueger, agréable au gouvernement ni à la Cour : il était populaire et turbulent, et surtout c'est méconnaître l'Autriche, rivale de la Russie, que de dénoncer avec tant d'impatience et de fracas l'influence israélite dans cette puissance catholique. Lueger n'entendait pas cela.

Un peu plus tard, vers 1907, ce parti « du petit monde »

(1) Philippovitsch : *Ein Wirtschafts und Zollverband zwischen Deutschland und Oesterreich-Ungarn*.

(2) Un écrivain munichois a publié naguère sous ce titre : *Die Phœaken* un roman de mœurs politiques pénétrant sur la vie du Dr Lueger. Carl Conte Scapinelli : *Die Phœaken*. Leipzig, 1907.

chrétien se rapproche du parti catholique conservateur, du « parti des évêques » ; c'est maintenant le grand parti « chrétien social » qui compte au Reichsrath 73 représentants, soutien du trône et ami du gouvernement. Dans l'affaire de la convocation du Parlement, il résistait à ce projet, suivant fidèlement les répugnances du comte Sturgk, président du Conseil timide, et qui vivait dans l'angoisse. Mais ce parti lui aussi a été atteint par le pangermanisme qui déborde. Je n'ai pu recueillir l'opinion du Dr Weisskirchner, le successeur de Lueger à Vienne, fort empêtré dans l'affaire de l'approvisionnement de sa ville en farines, et dans le conflit inévitable avec les Hongrois, mais ni le prince Lichtenstein, ni le Dr Pattai, l'un des chefs du parti et qui fut jadis son représentant à la vice-présidence du Reichsrath ne dissimulent leurs sentiments. La note pangermaniste a été rarement donnée sur un ton plus aigu et plus âpre que par ce dernier personnage, dans l'une des nombreuses réunions communes où l'on étudia, avec les frères du Nord, les plans du Mitteleuropa. « Nous ne devons pas toujours affirmer que nous ne voulons dominer personne, disait le Dr Pattai à la conférence économique de Munich, le 5 juin 1916. Au contraire, il nous appartient d'avoir un rôle dirigeant en Europe, d'avoir la situation que l'Allemagne a eue aux grandes époques de son histoire, au temps des Otto et des Staufen, et qu'elle a perdue par des discordes intérieures... Guillaume le Grand créa le nouvel empire et aujourd'hui nos deux empereurs unis nous conduisent... Qui dans le monde pourrait nous résister ? » Suivent des souvenirs, des citations et de l'adulation pour Bismarck (c'est un Autrichien qui parle !) et la conclusion : « Nous devons être prêts économiquement contre le monde entier... la pensée de l'unité écomique nous aidera tous... Nous vaincrons et nous aurons la prépondérance. » Tels sont les sentiments et telle est l'ivresse des chefs des catholiques d'Autriche.

Enfin pour terminer ce dénombrement des partis autrichiens, voici le arti socialiste. Ici la doctrine abonde. La sobriété littéraire n'est pas le défaut du socialisme allemand. L'un des chefs du peuple viennois, et l'un des premiers parmi les socialistes du Reichsrath, a publié un livre à grand succès sous ce titre alléchant : *Le rajeunissement de l'Autriche*, et ce sous-titre auquel je trouve je ne sais quel pénétrant par-

fum de germanisme : *Essai de politique programmatique.* Il y a deux prophètes, dit à peu près le Dr Karl Renner (1), Marx et Naumann. Et c'est merveille comme ils s'accordent ! Les questions de nationalités ! Radotages et antiquailles dont l'Autriche mourrait, si les Allemands n'y veillaient. Tout n'est qu'organisation économique, la race allemande donnera par le Mitteleuropa le premier exemple d'organisation, et le monde entier suivra.

Tous, Allemands de toutes confessions et de toutes opinions, ils sont engagés dans le Mitteleuropa, dans l'hommage à Berlin, les uns avec crainte, les autres avec fureur, et c'est toute la différence. Le spectacle d'un empire sans force réelle sous une unité apparente, une armée toujours battue si elle n'est pas humiliée par un commandement étranger qui la pénètre et la domine, le souci essentiel du salut et le besoin premier de la sécurité ont tout emporté ; les Viennois communient dans l'adoration de Guillaume, *Unser Will*, avec les Turcs de Stamboul et les Prussiens de Berlin.

II

LE ROYAUME DU CALICE

Venons à un monde meilleur.

Prague, capitale éternelle des pays tchèques, la ville des clochers et des pinacles, la ville « aux cent tours » ceintes de hautes terrasses et flanquées de clochetons du gothique le plus aigu, garde les souvenirs et les témoignages d'une des plus belles histoires et les plus riches en miracles dont se puisse enorgueillir un vieux peuple. Le merveilleux en cette histoire, c'est qu'elle est coupée de sommeils séculaires, suivis de glorieux réveils. C'est ici le peuple de Lazare, qui ne sait pas rester au tombeau. Les siècles, et M. Thiers lui-même, dans un de ses plus célèbres discours, ont ignoré qu'il y eût un peuple tchèque ; il a toujours reparu, comme ces fleuves qui renaissent après un cours souterrain. Aussi verrez-vous toujours, à Prague, les sentinelles de l'Autriche monter autour des reliques tchèques une garde inutile.

Le vieux pont, véritable voie royale que le grand Charles IV bâtit pour réunir son château à sa ville, on le franchit depuis

(1) Dr Karl Renner : *Œsterreichs Erneuerung*, Vienne, 1916.

le XVIII[e] siècle entre une double haie de statues religieuses plantées sur ses piles ; ce sont des saints jésuites, des saints politiques par conséquent à qui la Compagnie de Jésus, longtemps maîtresse de la Bohême, a confié la surveillance de la piété du peuple : le plus vénéré d'entre eux, saint Népomucène, n'est qu'un imposteur, dont la légende, saisissante pour l'imagination du populaire, fut inventée trois cents années après sa mort : sa mission posthume est de faire oublier au peuple tchèque Jean Huss, l'hérésiarque, qu'il avait adoré.

De même, la colline escarpée et allongée du Hrasčin, qui domine la ville, acropole gothique qui renferme, avec la cathédrale de Saint-Vit, les titres de noblesse et les grands souvenirs du royaume, la colline sacrée est ceinte de toutes parts de bâtiments autrichiens ; de tous côtés elle montre cette façade interminable, régulière et plate, ministère, couvent ou prison, tout ce qui contient depuis trois siècles l'élan et les tumultes de l'esprit public, et les forces de la vie nationale. Et pourtant même dans ces bâtiments si tristes et dévoués à l'Empereur, il est auprès de la salle sans caractère où se réunit encore la Diète une fenêtre par où a passé beaucoup d'histoire : c'est par là que les Tchèques mécontents expédièrent jadis, *more majorum*, dans le fossé du château les conseillers impériaux qui gouvernaient le royaume. Geste funeste, non pas pour les conseillers qui vécurent encore de longues années pour s'en plaindre, mais pour le peuple tchèque qui déchaîna ainsi la guerre de Trente Ans, qui le mit aux fers pour trois siècles. Plaçons-nous à cette fenêtre : nous sommes ici dans l'endroit du monde où les Allemands furent le plus constamment exécrés. La ville que vous voyez à vos pieds, le pays qui l'entoure et dont cette ville est le centre topographique presque exact, n'ont cessé à travers les âges de détester et de combattre les « muets » (1) de Germanie : cette passion et cette fonction remplissent l'histoire de la Bohême.

Cette lutte millénaire commença en des siècles confus et c'est, naturellement, le Boche qui a commencé. Les Tchèques étaient établis en Bohême depuis les migrations slaves, lorsque les Allemands achevèrent d'exterminer les Slaves de Lusace et de l'Elbe. Le Germain chez ses voisins colonise et

(1) « Nmeci » « les muets », nom donné aux Allemands dans toutes les langues ves et orientales.

extermine : dix peuples autour de son empire en portent contre lui le témoignage et l'accusation. Quand il parvint au cours supérieur de l'Elbe, il se heurta aux Tchèques, qui résistèrent. Cette affaire dure depuis mille ans, et nous en sommes au même point, exactement. Les Tchèques, entourés de toutes parts par le Germain et qui ne rencontrent les autres Slaves que par la pointe du plateau morave et des plaines silésiennes qui touchent à la Pologne, n'ont perdu ni un pouce de terrain ni une âme.

Le XIVe siècle vit le plus grand éclat de ce peuple : on put penser alors qu'une civilisation slave allait rayonner de Prague, capitale et métropole intellectuelle, sur l'Allemagne entière. Il y avait à Prague une Université tchèque, fille de l'Université de Paris, quand Vienne ni Leipzig n'avaient encore d'enseignement. Cette nationalité si forte voulut avoir une religion nationale : elle fit une hérésie. L'hérésie fut souvent, au Moyen-Age, un mouvement nationaliste contre l'Eglise universelle. Quelque quatre-vingts ans avant que Jérôme Savonarole, de son couvent de Saint-Marc, n'enflammât Florence pour la même cause, un prédicateur probe et pur dénonçait à l'église de Bethléem à Prague la corruption ecclésiastique. Ce qui ne fut dans la divine cité toscane qu'une crise passagère d'élégance mystique fut pour la solide race tchèque une longue et rude épreuve qui marqua pour toujours la conscience nationale du feu terrible et purificateur de la persécution. Les Allemands, trop heureux de l'aubaine, poussèrent jusqu'à l'hérésie complète, hors de l'Eglise, nous dirions aujourd'hui hors de la civilisation, le prédicateur de Bethléem, Jean Huss, que la chrétienté œcuménique fit brûler à Constance.

Huss fut un médiocre théologien. J'en suis mauvais juge, mais je m'en rapporte sur ce point à M. Ernest Denis (1), le premier des historiens de la Bohême après François Palacky. Mais la faiblesse même de l'originalité de la doctrine de Huss, adaptée de Wiclef, et de son invention théologique laisse toute sa force et toute sa place au sentiment national qu'il exprima avec éclat. En ces temps, dont l'Orient seul nous peut donner aujourd'hui quelque idée, où les questions religieuses se distinguaient mal des questions nationales, il fut l'apôtre de la

(1) E. Denis : *Huss et la guerre des Hussites*, page 127.

nation tchèque contre la centralisation religieuse et politique, profitable aux Allemands. Transfigurée par son martyre, son image rayonna dans la conscience du peuple, dont elle souleva durant les premières années les colères sanglantes, puis les longues rancunes qui ont rebondi à travers les siècles jusqu'à nos jours. Ce qu'on nous présenta jadis, dans les histoires jésuites, comme une ennuyeuse dispute théologique, « querelle de moines » un siècle avant la grande, c'est au vrai une des premières guerres engendrées par la politique des nationalités; c'est aujourd'hui encore une arme puissante aux mains des ennemis de l'Allemagne. N'en doutez pas, je vous prie; il faut mettre le hussitisme au rang des questions d'actualité. Hors du Walhall, dans la galerie des héros antiteutoniques, se dresse la statue de Jean Huss dont l'esprit continue de combattre l'ennemi germanique.

A ce titre, rien ne manque à sa gloire, et non pas même d'avoir été la victime d'un de ces traits de brutale fourberie, où les Allemands excellent. Nul n'aurait pu atteindre le prédicateur national au milieu de son peuple; s'il consentit à se rendre de Prague au concile, c'est qu'il était en possession d'un chiffon de parchemin qui portait la signature illusoire de l'Empereur d'Allemagne, Sigismond, garant de la vie et du retour de l'apôtre. Il fut brûlé, nonobstant. Et dans les éléments qui ont soulevé la tempête de la fureur tchèque, il semble que l'horreur de la mauvaise foi tudesque ait eu la part principale, plus que l'hérésie, plus que le sentiment de l'oppression ou la menace d'hégémonie. C'est ainsi qu'au début du xv[e] siècle, cinq cents ans avant la violation de la neutralité belge, une trahison germanique donna à un peuple déjà formé et déjà glorieux sa force, sa direction nationale et un cœur d'airain.

Jean Huss est le premier des martyrs de l'Autriche germanique. A l'autre extrémité de cette chaîne se tient pour le moment, hélas! Cesare Battisti, dont le supplice a secoué l'Italie d'un frisson oublié et lui a rendu présente la figure abhorrée de l'Autriche, l'Autriche des prisons et des gibets. Autour de l'empire des Habsbourg, la ronde des martyrs tchèques, italiens, serbes, roumains a soulevé à travers les siècles le cercle des haines nationales. De tous, le sang de Huss laissa les traces les plus durables. Il en coûta à la Bo-

hême vingt années de guerre, à l'Allemagne vingt années de terreur, dont l'épouvante retentit encore à travers l'histoire. Le dossier des atrocités des guerres hussites est fort lourd et le rapporteur du temps, charmant humaniste qui devint pape, Aeneas Sylvius Piccolomini, dans sa partialité germanophile, en a accablé les Tchèques. Les torts furent sans doute partagés en cette lutte religieuse : car on pensait, avant 1914, que que les guerres de religion plus que les autres portaient avec elles un caractère d'inexpiable férocité. Mais la vérité est que les troupes puritaines de Jean Ziska, le chef borgne,et des deux Procope, tantôt serrées dans la citadelle naturelle de leur pays et retranchées derrière leurs chariots tenaient en échec les Allemands auxquels se joignaient toujours les Hongrois et parfois, hélas ! les Polonais, tantôt lancées en colonnes promptes et foudroyantes, comme deux siècles plus tard les armées de Gustave-Adolphe,dévastaient la Bavière,ravagaient la Saxe, menaçaient le Brandebourg,foulaient toutes les Allemagnes. L'esprit religieux et l'esprit national animaient de la même flamme le peuple qui triomphait toujours de ses propres divisions devant la menace de l'ennemi : « L'Eglise a lancé contre nous nos ennemis naturels, les Allemands »,disait le manifeste de Prague de 1416. Quels souvenirs dans la mémoire du peuple que ceux de ce temps où l'Allemagne trembla devant le Calice! Car ces hérétiques, qui n'avaient point de théologie propre, voulurent avoir un symbole et choisirent celui de la communion sous les deux espèces, le Calice, qui remplaça aux pinacles de toutes les églises de Bohême le symbole de la Croix. De guerre lasse, après vingt années de lutte, l'Empire et l'Eglise cédèrent devant le Calice.

Mais les passions religieuses s'éteignirent lentement et la défaite de la Montagne Blanche acheva d'abattre les résistances nationales. Sous les exorcismes habiles et patients des Pères de la Compagnie de Jésus, les ombres mêmes de Jean Huss, de Ziska et de Podiébrad s'enfuirent de la mémoire des hommes, et nul ne se trouva plus pour parler à l'humanité de la gloire et de l'esprit du royaume du Calice,plus mort et mieux enseveli que ne pouvaient l'être à ce moment les empires de Chaldée ou d'Assyrie.Les officiers français de l'armée du Maréchal de Belle-Isle, qui firent au XVIII[e] siècle en Bohême une retraite célèbre dans l'histoire militaire,ne virent

sans doute en ce pays qu'un peuple ignorant, ne connaissant, que son patois, soumis à l'Empire et docile à ses maîtres jésuites.

§

Et après deux siècles de ce sommeil, au milieu du dix-neuvième siècle, les Allemands retrouvaient leur vieil ennemi tchèque, debout devant eux et ressuscité! Quand il se réveilla à la voix de François Palačky, le peuple tchèque était une démocratie pure, la noblesse étant décimée ou germanisée. Comme une démocratie, il apprit son alphabet, ses sciences, sa préparation industrielle et aussi, avec quelle ferveur! son histoire. Il apprit encore, en peu d'années, la vie politique. C'est l'erreur des Allemands où nous les avons suivis, de croire tous les Slaves condamnés aux divisions inguérissables des partis et des luttes personnelles, et de ne voir dans leur histoire que les variations éternelles de leurs églises politiques. Car le sens de l'organisation politique est le propre de l'Allemagne, qui l'a découvert en elle-même de nos jours, après avoir donné au monde le plus long et le plus illustre exemple d'anarchie que l'Histoire ait retenu depuis la chute de l'empire romain.

Que le génie des Slaves soit voué aux caprices et aux divisions politiques, jugement un peu court : essayons de pénétrer plus avant. Il est vrai que la vie publique des Slaves aime les divisions d'opinion et engendre en abondance les partis. On le constate aussi bien chez les vieux peuples que chez les jeunes : dans la République polonaise qui a fourni au monde, je crois bien, le type du parlementarisme extrême, aussi bien que chez les Serbes qui ont eu le bonheur de renaître à la vie aux temps du régime parlementaire quasi universel. La flore politique et parlementaire de l'Orient slave, autrichien ou balkanique abonde en espèces et variétés, et seuls les spécialistes exercés peuvent dénombrer cette riche collection de partis.

J'accorde aussi, si l'on veut, que chez les Slaves ce n'est pas seulement la lutte des intérêts qui engendre les partis, socialistes, agrariens, conservateurs, grande industrie, comme il arrive en tous pays, mais que les passions nationales, qui ailleurs unissent, s'expriment souvent chez les Slaves par des rivalités d'opinions. C'est là d'ailleurs le fait de l'oppression, comme il serait aisé de le montrer. Mais enfin le résultat, c'est que, dans la vaste liberté slave, la bataille sociale croise la bataille

nationale et que les luttes pour les intérêts brisent et émiettent encore des partis déjà divisés par les passions ethniques.

Sans doute, mais cette diversité même dans des partis nationaux n'est pas sans règle. On peut suivre une constante politique dans ces lignes courbes ou brisées du caprice slave, et pour revenir aux Tchèques, qui sont dans tous les sens les plus unis parmi les Slaves, il y a une loi de leur évolution des genres parlementaires. Depuis soixante années qu'il y a un peuple tchèque et qu'il forme des partis, de Palačky et Rieger à Kramař, à Masaryk et à Klofač, le mouvement populaire qui a poussé l'une derrière l'autre les formations politiques, c'est une protestation nationale périodique contre l'opportunisme des chefs. C'est ainsi que la Bohême a rebondi des Vieux Tchèques aux Jeunes Tchèques et aux radicaux. Aventure commune en tous pays, car le peuple qui est spontané n'aime guère l'opportunisme qui est calcul et prudence ; mais les hommes d'Etat tchèques pouvaient moins que d'autres l'éviter. Ils trouvaient, en effet, le problème national qu'ils avaient à résoudre intégré dans l'Autriche et ces révolutionnaires du temps de paix ne pouvaient se dérober aux conditions de la politique intérieure de l'empire. Sur les questions de langues dans les écoles, dans les prétoires, d'accès aux fonctions publiques, soucieux d'obtenir pour leur peuple des avantages présents et une portion de justice immédiate, dociles au génie de l'empire des Habsbourg, ils signèrent des « compromis ». Régimes boiteux, qui clochaient au travers des difficultés. Réservant en leur cœur les grandes espérances, différant le « droit d'Etat », c'est-à-dire l'autonomie, qu'ils réclamaient toujours, ils gardaient à l'Autriche et aux Habsbourg un loyalisme fédéraliste. Ils auraient été les meilleurs serviteurs et les plus utiles ministres d'une Autriche qui n'aurait pas eu d'opprimés. Le dernier des chefs du peuple, Karel Kramař, l'une des plus belles intelligences politiques du monde slave, a poursuivi encore ces rêves timides et ces projets dociles pendant vingt années, au bout desquelles il a été condamné à mort par la justice de ces mêmes Habsbourg qu'il ne détrôna jamais dans sa pensée, sur l'ordre de cet état-major impérial, oisif et chamarré, qui reste sans honneur et sans force à la tête de l'armée austro-hongroise, qui appartient aux Prussiens.

De cet esprit d'accommodement, de ces tempéraments né-

cessaires lorsque la question tchèque n'était qu'une affaire intérieure de la politique autrichienne, le peuple se rendit toujours mal compte. A travers cinquante années de consultations électorales des régimes les plus divers, depuis le système des « catégories » censitaires et aristocratiques jusqu'au suffrage universel, le peuple tchèque a toujours poussé des hommes nouveaux intransigeants et radicaux contre les opportunistes fatigués de la génération précédente. C'est le sens notamment du mouvement qui créa vers les années quatre-vingt-dix le parti jeune tchèque, contre le parti des vétérans, compagnons du vieux Rieger. Par ces coups périodiquement répétés du vieil esprit hussite, le peuple impatient rappelait à tous ce qu'il savait bien, lui, et d'une science séculaire, qu'il n'était pas de conciliation possible avec les ennemis de la race, et chaque fois il semblait que le sang de Jean Huss bouillonnait dans le calice du Tabor.

De même pendant cette guerre. Aucun peuple mieux que les Tchèques n'a servi les ennemis des Boches par une résistance sourde et sournoise, refuge des opprimés qui attendent. De cette résistance, quelques traits seulement nous sont connus, un plus grand nombre nous reste caché, et c'est peut-être mieux ainsi. On connaît l'histoire effroyable de ce 28e régiment d'infanterie tchèque qui passa tout entier à l'ennemi en Galicie et qui fut rayé solennellement des cadres de l'armée austro-hongroise par une décision du vieil empereur. Bienheureux s'il s'en fût tiré avec les malédictions du funeste vieillard ! Mais on imagina de reformer à Prague, lieu de recrutement du régiment transfuge, un autre régiment, composé de Tchèques et à qui on donna le même numéro. On envoya ces malheureux au front italien, où ils furent exposés aux points les plus dangereux jusqu'à l'extermination complète de tous les hommes. Après quoi, solennellement encore, on rendit l'honneur au régiment qui, suivant une nouvelle proclamation, avait voulu racheter sur les Italiens l'offense faite sur le front russe. Ainsi les Tchèques étaient châtiés et l'on faisait entendre du même coup aux Italiens que contre eux les gens de Prague se battaient avec goût et avec courage. Cette cruelle perfidie, si autrichienne, est un des rares traits qui depuis le commencement de la guerre nous feraient penser que l'Autriche n'est pas morte.

Ce régiment n'est pas le seul qui soit passé en Russie ou en Serbie. D'autres encore, le 11e de ligne (Pisek), le 102e dont la musique entra à Nisch, alors capitale du roi Pierre, en jouant l'hymne national serbe, le 35e (Pilsen) ont fui les drapeaux autrichiens; le 8e de Landwehr (Prague) et quelques autres se sont mutinés et ont été décimés. Nous savons par la presse roumaine (1) que durant l'offensive de Broussilov trois régiments tchèques et un bataillon slovaque se sont rendus. Et sur le sentiment de sécurité avec lequel le Gouvernement de la Double-Monarchie se repose sur ses troupes tchèques, nous avons le témoignage de Tisza lui-même et du prince Windischgraetz à la Chambre des députés de Pesth. Ils ont expliqué avec aigreur le double avantage que l'empire des Habsbourg tire de ses possessions bohémiennes. Car, pour surveiller les Tchèques, il faut consigner les Hongrois dans les casernes tchèques et il vaut mieux conserver les Tchèques dans les casernes hongroises qu'ils remplissent, paraît-il, de leurs vices : ils y sont toujours moins nuisibles qu'au front!

Voilà de bons témoignages d'un esprit national solide : ce n'est pas tout, j'imagine. Le Tchèque, démocrate, instruit, « primaire » excellent, s'est glissé autant qu'il a pu dans les administrations de l'Etat, des communes, des grandes compagnies. Il est resté aux grades inférieurs par le sort naturel de sa race. Je ne serais point trop surpris s'il avait, pendant la guerre, introduit parfois dans l'administration autrichienne l'agrément de la grève perlée et des autres moyens de gâter la besogne que la fertilité des luttes sociales a révélés au monde dans ces dernières années.

Et pourtant les Allemands n'avaient pas commencé, cette fois : au début de la guerre, on suivit à l'égard des Tchèques une politique conciliante qui jurait avec tout l'esprit de la guerre elle-même ; on le reconnut bientôt.

La guerre trouva le comte Thun gouverneur de Bohême. Ce grand seigneur, fidèle à de grandes traditions, voyait dans cette guerre un grand danger pour l'empire en ce qu'elle le rapprochait de son terrible allié du Nord. Il savait bien que la grande affaire serait la défense contre cet ami dévorant, et que contre lui, le Tchèque serait le meilleur auxiliaire. Aveugle au spectacle du pangermanisme débordant, il ne déses-

(1) *La Nation tchèque*, du 1er août 1916, p. 109.

pérait pas d'élever contre lui une digue autrichienne. Mais averti d'autre part de la force et de l'organisation des gens de Bohême, il redoutait leur opposition à l'empire pendant la la guerre : il savait bien qu'à raison de leur situation géographique et de leur esprit national, il faudrait ou maintenir l'Autriche avec eux ou faire le Mitteleuropa contre eux. Il s'entretenait avec Kramař, conseillait de ménager les Tchèques et condamnait les persécutions. Le premier ministre, comte Sturgk, était son ami, et docile à ses avis. Mais Sturgk pensait timidement et agissait plus faiblement encore. Sur les choses de Bohême, il suivait Thun; sur les choses de Moravie, province plus tchèque encore que la Bohême, puisqu'elle n'a pas de « confins » allemands ; il suivait le gouverneur von Bleyleben, très germanique celui-là ; sur les affaires hongroises il suivait von Spitzmuller qui suivait Tisza. En ces temps violents, ce premier ministre autrichien, administratif et paisible, était de la race des victimes.

Le compromis de guerre du comte Thun dura autant que son gouvernement. Un coup de poing sur la table de l'archiduc Frédéric, général en chef dérisoire d'une armée asservie, mit ordre à toutes ces affaires. Il exigea l'arrestation et le procès de Kramař et la terreur même en Bohême. Dès lors, tout devint clair, les partis tchèques se réunirent, et les socialistes mêmes, toujours un peu apparentés dans l'Europe centrale aux « Genossen » germaniques, rejoignirent le peloton national. Ce peuple a son union sacrée tournée tout entière contre l'Allemand (1).

L'Allemand le leur rend bien. L'instinct si clairvoyant de la haine les anime l'un contre l'autre et, depuis la chute du prince Thun, toute la politique intérieure de l'Autriche est concentrée contre les Tchèques. On a rendu à l'allemand sa qualité usurpée de langue suzeraine et on songe à une division de la province en cercles savamment combinés pour assurer l'oppression des Tchèques partout où se trouvera un seul Allemand.

En revanche, tout effort germanique, entendez toute tentative prussienne en Autriche depuis la guerre, s'est heurtée à un obstacle tchèque. Pour ne retenir que les plus récentes,

(1) Il faut excepter le député Tobolska qui a publié un livre bien singulier, *das Böhmische Volk*, célébré dans toute l'Allemagne et la Hongrie.

lorsqu'au commencement d'octobre 1916, avant la mésaventure de Pologne, l'empereur d'Allemagne dépêcha à son cousin qui s'obstinait à vivre et à régner à Schoenbrun trois compères, le Hongrois Andrassy, le Polonais Bilinsky et le judéo-viennois Sieghart, pour lui persuader de se débarrasser du débonnaire Sturgk et pour former un ministère plus docile encore à Berlin, ce sont les Tchèques qui firent manquer ce beau projet; il est vrai que la sanglante crise de conscience du fils insensé de Victor Adler permit de l'exécuter quelques jours plus tard.

L'Allemagne, qui n'a honte de rien, a honte de l'Autriche, humiliée de traîner derrière elle un gouvernement si débile. Par ce sentiment, et pour plaire à ses chers Magyars, elle a toujours poussé à la convocation du Reischrath, dont on comptait tirer des ressources légales et quelque manisfestation d'apparence nationale. Mais il fallait d'abord obtenir que les Tchèques ne crieraient pas trop fort, que les présents domptés ne parleraient pas plus haut que les absents et se contenteraient de la protestation muette qui s'élèverait des places vides de Kramař, de Masaryk, de Klofač et d'une vingtaine d'autres encore. Rien n'a pu leur arracher la promesse d'un silence complice. Ce peuple, dont tous les chefs sont en prison ou en exil, a mis à sa tête un vétéran, depuis longtemps licencié de la politique, qui avait été jadis le compagnon de luttes de Rieger, de qui par conséquent le nationalisme dépassé avait semblé timide à trois générations, et qui apparaît maintenant, dans le consentement de tous, comme la conscience même de la patrie. C'est un vieillard, président d'une grande mutualité, nommé Matuč. Il a déclaré que la première parole des députés de Bohême au Reichsrath serait pour exprimer leur indignation des procès politiques, la seconde pour proclamer et réclamer les droits de la couronne de Saint-Venceslas.

La couronne de Bohême, jamais ! On a examiné toutes les hypothèses, mais non pas celle-là. C'est une remarques ingulière et lourde de sens, que parmi les projets qui roulent dans a cervelle des docteurs ou les conseils du Gouvernement de Vienne, on a songé à doter d'une hyprocrite autonomie toutes les provinces slaves, mais non pas la Bohême. On a parlé de l'indépendance de la Galicie, de la Dalmatie rattachée à la

Croatie, même et tout récemment d'une Yougoslavie ; de l'indépendance tchèque, jamais. Entendez que l'Allemagne, au profit de qui tout s'agite, s'accommoderait presque aussi bien d'une Autriche fédéraliste que d'une Autriche comme aujourd'hui centraliste. Que ces peuples soient gouvernés par l'intermédiaires des frères « Allemands danubiens » ou directement par la méthode allemande, il importe assez peu ; l'essentiel est seulement qu'aucun d'eux n'est tenu pour si robuste qu'il puisse de lui-même, par ses propres forces et ses ressources politiques, échapper à la discipline tudesque. Que le lien fédéral de l'empire asservi soit resserré ou relâché, les morceaux en sont toujours bons, et cette mosaïque entrera toujours dans le vaste sac du Mitteleuropa germanique. Seules dans toute la monarchie, deux provinces doivent rester directement opprimées, c'est la Transylvanie, qui est la Bohême magyare, et le royaume du Galice.

§

Car ces Tchèques, séculaires rebelles, sont d'une indiscipline redoutable et qui irait loin si l'on n'y veillait. Ils sont possédés du démon de l'apostolat, si j'ose dire. C'est chez eux que furent conçus ces projets de slavisme occidental qui devait donner à tous les frères danubiens et balkaniques le sentiment de la race commune et de leurs communs intérêts. Kramař avait là-dessus des idées fort intéressantes, et il n'était pas homme à les garder pour lui. Ces projets n'avaient encore été exprimés que dans des Congrès, que les Tchèques avaient provoqués et dont le premier avait été tenu à Prague. Œuvres de Congrès, ces projets ne reposaient donc que sur des nuées. Mais ces nébuleuses annonçaient des constellations. En tous les cas, rien de bon pour les Allemands en tout cela. En retour des bienfaits des apôtres Cyrille et Méthode, fils de Salonique, qui apportèrent il y a dix siècles le christianisme aux Slaves d'Occident, les Tchèques rêvaient de faire pénétrer le sentiment de l'unité slave chez les Polonais et les Ruthènes, chez les Yougoslaves et jusque chez les métis bulgares. Et l'enseignement continu de l'Université tchèque de Prague était chose moins fragile qu'une embrassade de banquet ou un délire de Congrès. Comme aux temps glorieux qui suivirent Charles IV, Prague menaçait de devenir l'éducatrice des Slaves, et presque tous les jeunes hommes destinés à de-

venir l'élite politique des Slaves du Sud ont été ces temps derniers les élèves de Masaryk.

Dans l'action politique même et le combat quotidien, c'étaient les représentants des Tchèques qui tenaient ce rôle de directeurs ou de défenseurs des Slaves. Durant toute la guerre balkanique, où l'Autriche officielle, qui n'espérait rien que des divisions des peuples de la péninsule, concentra contre leur alliance ses fureurs, son dépit et ses fourberies, c'est Kramař qui, aux Délégations, dénonçait cette mauvaise humeur belliqueuse de la chancellerie de Vienne satisfaite seulement par la déclaration de guerre de 1914, et lui opposait la politique de la confédération. C'est Masaryk qui, pour la défense des Serbes d'Autriche et pour la honte d'un gouvernement conduit par sa police, débrouillait les intrigues, découvrait les faux, perçait les hautes complicités dans les procès d'Agram et l'affaire Friedjung. O trop heureuse Europe, si elle eût pu l'écouter ! Car Masaryk ne faisait pas alors autre chose que de mettre son pied sur la mèche allumée des bombes que la police autrichienne déposait au Sud de l'empire, poursuivant le dessein obscur et évident à la fois de faire éclater un conflit avec la Serbie. La dernière de ces bombes fut l'attentat de Seraievo, qui nous a conduits précisément où nous voilà.

Des esprits réalistes, et qui sans doute ont peu lu Epictète, ont appris aux masses socialistes dans le monde que seul l'homme riche est véritablement affranchi. Le peuple tchèque est assurément plus affranchi dans sa vie économique que dans sa vie politique. Ils sont riches, car la seule province de Bohême fournit à l'Autriche plus de 50 o/o de ses ressources dans presque tous les ordres, agricole ou industriel (1). Ils sont propriétaires de leur sol, dans une proportion qui ne doit pas être inférieure à 70 o/o, ils sont propriétaires de leur industrie, dans une proportion moindre. Tout cela, ils l'ont conquis, du même pas, du même effort qu'ils poursuivaient leurs progrès politiques. Ce peuple n'est pas seulement majeur, il tient aussi sa fortune.

L'idée et même la résolution sont venues aux Alliés de soutenir la guerre économique contre l'Allemagne et d'orga-

(1) V. la communication de M. E. Benes à la conférence parlementaire internationale du Commerce, 16 juin 1916.

niser leur vie industrielle et commerciale dans un monde où l'on se passerait du concours germanique. Quelques congrès, dont on se plaint de n'entendre plus parler, y consacrèrent un docte zèle. J'admire qu'on ait négligé d'appeler à la présidence de ces congrès quelque instituteur tchèque ou quelque curé de Posnanie. Voilà des gaillards qui s'entendent à boycotter les Allemands ! On n'a point songé à les consulter. Sans doute la difficulté des communications... Mais n'allez pas croire, je vous prie, que ce dessein soit nouveau ou que la guerre nous ait révélé là quelque méthode ignorée. Il y a deux pays dans le monde où l'on a entrepris de vivre sans l'Allemand, de ne rien emprunter de ses richesses et de ne lui rien fournir. L'un est la Bohême, en Autriche, et l'autre est la Posnanie, en Prusse. C'est sans doute le plus beau triomphe de l'esprit national, qui a créé ce mouvement. Car c'est l'instinct populaire qui interdit de rien acheter à l'épicier allemand ; qui dans le village écarte le Tchèque des boutiques allemandes, s'il y en a, et divise les villes en deux clientèles rivales. Rien qui soit commun entre les deux races, entre les deux camps. C'est trop, a dit M. Goyau qui a vu la Bohême aux temps du *Los von Rom*, c'est trop de respirer seulement le même air (1).

Malheureuses nations ! Leur aveugle courage les a portées jusqu'à piétiner les saines lois de l'économie politique, qui veulent que les échanges soient libres ! Quelles infortunes ne se réservent-elles pas ainsi ? — Ne nous lassons pas de piétiner les économistes. Le résultat rapide de ce boycottage serré a été une prospérité inattendue. C'est que l'effort national a été ici, comme en Pologne, organisé à merveille et la fortune publique qu'il a produite administrée avec l'économie la plus hardie. Sans secours de l'Etat ennemi, ou au moins sans aucune bienveillance, profitant seulement de la liberté et de la loi, l'épargne populaire a été concentrée avec méthode et employée avec fruit. Mille institutions de mutualités, d'épargne, d'associations agricoles, de crédit, toutes fortement marquées de l'esprit national et du caractère démocratique, alimentent de grandes banques qui étendent au loin leurs filiales et rayonnent en pays slaves. Car elles sont animées du même prosélytisme économique, que dans l'ordre intellectuel, l'Université de

(1) G. Goyau : *Vieille France, Jeune Allemagne*, p. 242.

Prague. L'une, la Zivnostenska bank, association ouvrière fut construite avec les salaires des artisans. Dans le riche système d'épargne autrichien, les Tchèques ont usé aussi bien du système de la caisse surveillée, avec la Sporételna, la plus ancienne, fondée en 1868, que du système de la caisse autonome, la Zalosna. Sans parler des grands établissements tchèques de pur crédit, la Posenkowa et la Ceska, dont le directeur est l'ancien maire de Prague, M. Srb. Parcourez l'empire : vous trouverez leurs succursales en Pologne ; elles soutiennent l'agriculture slovène et croate ; hors de l'empire, vous les rencontrez en Serbie, à Belgrade et à Sofia. Allons au fond des choses : voici un peuple uni, d'esprit méthodique et qui a su employer à sa mode les fameuses règles de l'organisation germanique contre les Germains. Et l'Allemand stupéfait voit le Tchèque, race inférieure et réservée dans l'harmonie universelle à la colonisation teutonique, qui, non content de prétendre à une vie propre, lui fait concurrence à lui-même pour la colonisation de l'Orient !

§

Nous sommes précisément au moment où il s'en aperçoit.

L'Allemand, toujours pauvre d'habileté, mais toujours riche d'informations politiques, se demande à cette heure même si, pour subjuguer un tel voisin, il ne faut pas faire dévier un peu sa méthode. Attention ! Le Tchèque n'a subi jusqu'ici que la brutalité du Germain, il va maintenant éprouver sa cautèle. Voici le prophète en personne : Naumann, critiquant, en sa revue *Hilfe*, le livre du grand slavophile anglais, Seton Watson, et son chapitre sur le « Rempart » de Bohême conclut : « Les Tchèques ont passé par toutes les phases de *notre* civilisation, et Paris a été pour eux, comme très souvent aussi pour nous l'arbitre suprême pour tout ce qui concerne la forme de la pensée... Leurs forces productrices ont donné naissance, à côté des imitations, à des œuvres originales et caractéristiques. »

Naumann n'est pas le seul — un Allemand n'est jamais seul — et son compère hongrois est presque aussi important que lui-même. Parallèlement à l'article de Naumann, le premier des sociologues magyars, Oskar Jaszi, publiait dans la revue *Husgdik Szazad* un article sur les Tchèques. Que de fleurs ! Il n'est plus question de « concourir à la hausse du

cours antitchèque », ni de crier, comme on l'a tant fait, « Bohemiam esse delendam ». Aux deux chefs de chœur chantant les louanges des Tchèques la presse allemande, à Vienne, à Prague, fait écho. Quel dommage qu'il soit si tard, et que les Boches aient mis douze siècles peut-être avant de découvrir la valeur des Tchèques comme nation « progressiste ! » Et la conclusion est invariable : *Dignus est intrare in Mitteleuropa.*

C'est précisément tout l'objet et toute la politique du ministère Clam-Martinic. Il y a bien des choses dans ce « nouveau cours » des affaires autrichiennes, mais le principal est là : nécessité d'endormir les Tchèques, jusque-là trop vigilants. Nouveau règne, cour nouvelle et par conséquent, comme il arrive en pays monarchique, cabale nouvelle de ceux qui attendaient en boudant. Cette fois les nouveaux maîtres semblent être de goûts aristocratiques, jusqu'à ne pas craindre une pointe d'antisémitisme. Connaissent-ils donc si mal leur Autriche ? Peut-être sont-ils fédéralistes, mais leur fédéralisme est aussi germain que le centralisme obstiné du nonagénaire d'hier.

La méthode de travail de la chancellerie berlinoise lui a permis de franchir sans aucun dommage l'échéance de la succession d'Autriche. Berlin est informé et Berlin a des bureaux qui travaillent sur les diverses hypothèses que commandent ses informations. On s'était mis d'accord à Konopiö avec l'héritier d'alors, François-Ferdinand : on s'est accordé de même avec les conseillers futurs du pauvre empereur d'aujourd'hui, dont on connaît bien l'indigence intellectuelle. Peu importe à Berlin que Tisza ou Andrassy règne à Pesth, peu importe que Körber ou Clam Martinic gouverne à Vienne, puisqu'ils sont tous sujets de l'empire germanique. En Cisleithanie notamment, l'accord est assuré par l'intermédiaire docile et fanatique des Allemands d'Autriche, agents directs de l'Allemagne. Comme Berlin donc, Clam Martinic veut faire deux choses : le Mitteleuropa et la paix. Et il se sert de l'une pour l'autre. Car pour finir le Mitteleuropa, la difficulté est toujours la même : réduire les Tchèques, et pour réduire les Tchèques, il faut leur présenter la paix prochaine.

Clam Martinic a donc passé à Prague les quelques jours qui ont précédé son avènement. Il a pressé les Tchèques d'accep-

ter un compromis. « Que pouvez-vous espérer en Europe d'autres que de Czernim où de moi, qui vous sommes connus, qui vous fûmes amis ? De l'Entente ? Mais vous voyez bien que la paix est proche, qu'elle se fera dans les conditions présentes ou semblables. L'Europe centrale, ce sera pour vos grandes puissances protectrices le cadet, le tout petit cadet, de leurs soucis. Quel autre refuge pour vous que le compromis, au moindre risque, avec les Allemands ? » Qu'a-t-il proposé ? Sans doute la division de la Bohême en cercles, vieille idée allemande, incluse déjà dans le « Programme de Pâques » dressé en avril 1915 par les partis allemands. Car il est bien entendu que Clam Martinic dans ses projets de refonte autrichienne est d'accord avec les Allemands. L'un de ses ministres, Urban, est député d'un de ces confins allemands de la Bohême, foyers surchauffés de pangermanisme. Réussira-t-il à duper les partis cléricaux et socialistes et à les séparer du bloc tchèque ? Grave affaire, et pour les Tchèques et pour nous. Qu'ils veillent à ne pas douter d'eux-mêmes, pour que nous ne doutions pas d'eux.

Car enfin nous avons en tout ceci nos vues et nos desseins, nous aussi. Berlin a prévu sa succession d'Autriche, Berlin pousse, nonobstant, son Mitteleuropa ; il y fera rentrer aussi bien les morceaux de l'Autriche et son nouvel empereur que le bloc autrichien du funeste vieillard qui le premier livra son empire aux Allemands. Le vaste filet aux mailles d'acier des combinaisons douanières, ferroviaires, fluviales et militaires enfermera les nationalités jugulées et mal fédérées aussi bien qu'un empire intermédiaire.

Et nous ? Quel système opposerons-nous au plan du Mitteleuropa germanique ? On y songe, on y travaille dans les Chancelleries. Evidemment. En douter serait sacrilège. Et ce plan comporte l'indépendance du royaume trinitaire de Bohême, Moravie, Slovaquie. Evidemment encore. C'est la seule question slave qui ne rencontre aucune difficulté, de la part d'aucun des Alliés. Dans une Europe où la paix sera garantie contre l'Allemagne par les Puissances de l'Entente, dans l'Europe de la Barrière, la Bohême est un rempart dressé par la Géographie et par l'Histoire plus d'accord ici peut-être qu'en aucun autre lieu, qu'en aucun autre temps. La couronne de Saint-Venceslas brillera sur le royaume du Calice.

C'est fort bien. Et s'il fallait aller plus loin, si les circonstances politiques faisaient apparaître la nécessité de quelque garantie complémentaire, s'il fallait assurer quelques conditions de vie commune à des peuples inégaux et épars, mais de population relativement faible, s'il fallait donner à cette fédération d'Etats autonomes, dont la constitution et les règles seraient fort éloignées de celles que nous avons sous les yeux, un sens de garantie pacifique et par suite antigermanique, alors surtout nous devrions nous souvenir que ces peuples divers ne sont ni de même nature politique, ni surtout au même point de leur développement. Et nous reconnaîtrions dans le peuple tchèque, de tous les peuples du Centre et de l'Orient de l'Europe, celui qui apparaît, par un double privilège, dans l'ordre politique comme le plus sûr, et dans l'ordre économique le plus mûr.

ÉTIENNE FOURNOL.

LE PAYSAGE ET LA NATURE
DANS L'ŒUVRE DE GUSTAVE MOREAU[1]

—

On peut s'étonner, d'abord, que Gustave Moreau, ce peintre si littéraire, si cérébral, un des représentants les plus sûrs de la peinture à idées, se soit, au moins quelquefois, tourné vers le paysage.

§

L'artiste qui a écrit cette devise de résonnance si profondément idéaliste : « *Je ne crois ni à ce que je touche, ni à ce que je vois; je ne crois qu'à ce que je ne vois pas et à ce que je sens* »;

L'artiste qui jamais, semble-t-il, n'ouvrit l'œil sur des réalités, mais toujours sur des visions;

Celui qu'on a appelé, parfois non sans dédain, un littéra-

(1) Cette étude a été écrite à l'occasion de quelques paysages de G. Moreau, datés d'Etampes.

Le grand artiste s'étonnait, un jour, que son ami Berchère ne rapportât jamais rien d'Etampes son pays d'origine, et Berchère lui répondait qu'il n'y avait pas grand chose à tirer de cette nature : — Mais si, répliquait Moreau, il y a quelque chose à tirer de tout. On n'a pas besoin d'aller promener son inspiration, ou d'aller la chercher sur des rives lointaines. Elle est en nous. On peut faire une ample moisson, en voyageant de Paris à Saint-Cloud. J'irai à Etampes, et je montrerai à Berchère que la nature est partout bienveillante à l'artiste, puisqu'elle n'est, en somme, pour lui, que l'occasion d'exprimer son âme. Il y alla, et il visita notamment l'agréable et pittoresque vallée de Méréville; il en rapporta quelques toiles et quelques études fort intéressantes.

Nous remercions ici M. Rupp, l'administrateur du Musée Gustave-Moreau à Paris, qui nous a accueilli avec une affabilité pleine de charme, et qui a bien voulu faire ouvrir, pour nous, les portes de cette si curieuse maison du souvenir, que les événements obligent à laisser fermée.

Nous avons fait plusieurs pèlerinages d'art à l'hôtel somptueux, sévère et un peu triste, de la rue La Rochefoucauld, et notre méditation a été favorisée par le grand silence qui convient à l'examen patient d'une œuvre que font valoir encore le recueillement et la solitude. — L. B. (juin 1916).

teur mystique égaré dans un atelier, un penseur étrange et déconcertant; celui pour qui le monde extérieur ne paraissait point exister, qui a constamment vécu dans un univers imaginaire peuplé des héros les plus mystérieux, de ceux en qui s'incarne tout le tragique de la destinée pesante qu'ils subissent : Hélène, Orphée, Salomé;

Çelui qui s'enchantait jalousement de ses songes, et qui arrivait, par la puissante concentration de son esprit, à les animer, et à en faire les substituts frémissants de la réalité;

Celui qui a peint des hydres, des chimères, des chevaux ailés, des sphinx, des fées, des Léda, des Médée, des anges, des Eurydice, des Minotaure, et des Pasiphaé, et qui a interrogé ces figures fatales pour leur arracher le secret mystérieux de l'implacable Anangké;

Celui-là s'est donc souvenu qu'il y a aussi des arbres, des forêts, des eaux chastes et limpides, et dans l'Ile-de-France des ciels délicats; et de chaudes soirées, où, mal éteinte, la lumière danse dans la campagne romaine.

§

Celui pour qui la peinture était une sorte d'initiation au mystère, et une auguste révélation du divin;

Ce chercheur anxieux de l'invisible, et nous serions presque tentés de dire : ce mage, qui eut à un si haut point le sens philosophique des parentés et des correspondances;

Ce symboliste, qui semble n'avoir apprécié, en Italie, que les primitifs et le Quattrocento : Gozzoli, Botticelli, Mantegna Carpaccio (1), et Luini, et qui, plus tard, retournait devant les préraphaélites du Louvre qui l'émouvaient jusqu'aux larmes; — cet admirateur lucide de l'artificiel et du compliqué, et qui aimait les fleurs d'ombre, et les iris noirs si chers à l'auteur de M. de Phocas;

Celui pour qui on a parfois repris les mots d'hystérie mentale qu'Huysmans employait volontiers en parlant de Félicien Rops; celui qui donne l'impression de n'avoir jamais regardé les êtres et la vie qu'à travers des verres de couleur; celui qui avait érigé l'obstination à la hauteur d'une méthode, et dont, pour cette raison, Paul de Saint-Victor affirmait, en un mot spi-

(1) Il y a de lui, au musée de la rue La Rochefoucauld, une copie de saint Georges, d'après Carpaccio (*2e étage: 2e salle; no 195 du catalogue*).

rituel et injuste, qu'il peignait moins à l'huile qu'à la sueur de son front;

Celui-là, donc, a goûté le charme des émotions spontanées; il a ouvert toutes grandes, à son âme tourmentée, les portes de la nature éternelle; il a joué dans les bois profonds, dans la prairie humide et fleurie; il a vu des volets s'ouvrir sur des glycines, et il a entendu, dans les dimanches lourds des villages endormis, tinter les notes retombantes des cloches paresseuses. Il s'est plu à contempler aussi le scintillement dur des étoiles d'hiver, les haies candides et chantantes de l'aubépine du printemps, les végétations mystérieuses des botaniques de l'été, et il a écouté la fuite bruissante des feuilles roulées par les froides colères de novembre.

§

Celui qui, même pour la figure, ne recourait au modèle qu'à contre-cœur;

Celui qui aimait tant les gemmes, les pierreries, les aromates, les icones, les encens subtils, les splendeurs étincelantes des métaux rares, les rites des voluptés monstrueuses et graves, les odalisques lentes et fatiguées, l'énigme bigarrée des pagodes indiennes;

Celui dont Jean Lorrain disait qu'il avait envoûté et ensorcelé son époque, et obligé toute une génération de jeunes hommes à regarder vers les rébus éclatants du passé légendaire, vers l'amour dangereux des « délicieuses mortes » et les « perversités des vieilles théogonies »;

L'ami nostalgique du lointain, de l'exotique;

Celui qui n'a conçu le poète que sous la forme orphique du « *vates* »;

Celui-là, donc, a daigné tourner ses yeux vers les contours, les lignes et les couleurs du monde extérieur; il a consenti à aimer la nature; on trouve des paysages dans son œuvre!

§

Il y a là, certes, un curieux problème; il se pose tout seul; il se résout moins facilement.

Et toutefois, à y regarder de près, on arrive à voir comment un génie aussi compliqué a pu cependant goûter, à certaines heures, la simplicité de la nature éternelle, comment il l'a peinte, quels caractères il lui a donnés, et pour quelles raisons enfin le paysage, malgré toutes ses qualités, reste,

quand même, dans l'œuvre de Gustave Moreau, épisodique, et pour ainsi dire exceptionnel.

§

On peut dire d'abord, après avoir contemplé, par exemple, le pastel si calme de la villa Médicis, ou les aquarelles de Rome, la Via Appia, les bords du Tibre, la vallée du Poussin, ou la promenade du Tibre, ou la villa Borghèse, cette symphonie d'un vert si délicat, où la lumière est si douce et les arbres du premier plan si fins qu'on songe involontairement aux éminentes qualités de Corot paysagiste, — on peut dire d'abord que le paysage et la nature reposent Gustave Moreau de la pensée ; ils sont ce qu'était, pour Taine, la pierre qu'il poussait mécaniquement vers la fin de sa vie, afin de se distraire de l'angoisse métaphysique et de ralentir les tortures obsédantes de la recherche théorique. C'est la loi d'alternance qui a pu jouer spontanément dans l'âme d'un Moreau, ou dans les effets bienfaisants de laquelle il a peut-être cherché, sans le trouver toujours, l'apaisement de son inquiétude.

Sois sage ma douleur, et tiens-toi bien tranquille,

dit quelque part Baudelaire. Peut-être que G. Moreau demandait pour la sienne un assoupissement aux spectacles renouvelés de la nature, ouvrière de sérénité, mère éloquente et persuasive du repos et de la paix.

Ce n'est pas impunément qu'on peint des toiles d'épouvante et qu'on arrête, avec complaisance, sa vision sur la douleur d'un Prométhée, ou sur l'apparition vengeresse qui terrifie Salomé et qui arrête brusquement sa danse lascive ; ce n'est pas impunément qu'on représente des esclaves jetés aux murènes, qu'on est hanté par le souvenir de la tache shakespearienne dans Macbeth, ou qu'on exprime la détresse si émouvante de l'Ange voyageur, ou la mort qui frôle le jeune homme, ou la décollation de saint Jean, ou la fin tragique de Diomède dévoré par ses chevaux.

Tout cela ne laisse pas que d'ébranler fort loin, et fort avant, la sensibilité, et une corde ne peut pas toujours vibrer. Il y a des limites à la résistance nerveuse, et je sais bien que G. Moreau en avait agrandi les frontières. Malade, tenaillé par la souffrance, il refusait des calmants, préférant la lucidité, même douloureuse, à l'engourdissement sans conscience.

Il n'en reste pas moins que l'organisme mental, à certaines minutes, cherche une revanche contre les excès de la tension et de la fatigue. Nous aimons à penser que G. Moreau l'a parfois trouvée dans les spectacles nuancés des eaux, des bois et des forêts.

La nature est donc, d'abord, pour lui, un moyen de ralentir et de calmer sa peine, un refuge où va s'abriter l'éternelle détresse des hommes de pensée, de ceux qui ont voué leur vie à la recherche âpre d'une vérité qui, selon les idées antiques, semble se refuser aux investigations téméraires et presque sacrilèges d'une humanité soucieuse de s'égaler aux Dieux.

Mais ce caractère ne l'épuise ni ne la définit tout entière. La nature n'a point seulement une valeur de consolation ; elle est encore, pour un artiste qui a pris à tâche de bien délimiter les domaines, un moyen d'exprimer simplement les choses simples.

Il est remarquable que dans toutes les aquarelles de Rome, par exemple, les villas Pamphili, le Ponte Nomentano, l'Aqua acetosa, les deux paysages d'Italie, les deux paysages de Naples, la campagne romaine et le paysage ascendant d'Honfleur, et dans les aquarelles que nous avons citées plus haut, se lise un évident parti pris de simplification, qui surprend et qui, par contraste, plaît, chez un artiste si familier avec les surcharges, avec les ratures, avec les suppléments, et nous dirions presque avec les repentirs et les scrupules de son âme tourmentée, jamais satisfaite.

C'est que le paysage sert à Gustave Moreau à exprimer des sentiments simples et des états d'âme communs, en donnant à ce mot le sens d' « universels ».

C'est par exemple un crépuscule voluptueux sur la terre lassée ; ailleurs, un sentiment de solitude et d'abandon qui vous saisit et vous étreint devant la ruine d'une maison de campagne inhabitée, que le peintre a trouvée dans les environs d'Etampes : un arbre qui tord quelques branches noueuses au dessus d'un escalier à découvert dans une cour triste ; un autre, droit devant la ruine désolée ; — il y a là une très grande puissance d'émotion et de sentiments élémentaires à portée de tous.

Aussi choisit-il de préférence les heures les plus émouvantes, celles qui parlent sans effort à tous, même aux simples.

Il affectionne les couchants. Il a écrit de sa fine écriture, au bas de son *Aqua acetosa*, avec une précision impérieuse qui atteste sa minutie :

« *Bords du Tibre, 20 avril 1858, 6 heures du soir, eaux violettes lamées de bleu acier, jaune orangé laque.* »

Quand il lui arrive de situer son tableau, quand il l'insère dans le déroulement du temps et des jours, il élit souvent le moment du crépuscule, comme dans le *Roi David*, ou dans le *Juif errant* qui n'aperçoit l'image de la croix, au détour du chemin, qu'à la fin de la journée.

Le roi prophète, dit-il lui-même, en commentant son David, est à cette heure grave et solennelle de la vie où l'âme et l'esprit de l'homme sont accablés par la pensée des choses éternelles. La mélancolie profonde, le fardeau des années pèsent sur cette âme avide d'immortalité... L'heure, les horizons, le silence, tout porte l'âme à une sainte méditation. Une lampe allumée, emblème de cette flamme éternelle de la Foi, brûle suspendue... *l'heure est crépusculaire* et le ciel a ces dernières lueurs d'un beau jour qui finit et d'une lumière qui va s'éteindre. C'est le soir de la vie.

C'est encore au milieu de « la pourpre ardente et triomphale du soir » que Héraclès fait tomber dans les profondeurs mornes du lac Stymphale « une pluie en sang d'oiseaux morts » qui tournent et s'abattent sous les flèches cinglantes du jeune dieu libérateur.

Et il peint l'harmonieuse mort de Sapho :

Dormant les bras croisés sur sa lyre d'ivoire,

au moment où monte la calme lune, à l'heure virgilienne où sa lumière pâle est pour les mortels une sorte d'amitié douce et silencieuse.

Ou bien, encore, il s'attache à détailler les poétiques nuances de la saison pensive entre toutes, chère à Mallarmé, de l'automne, « jonché de taches de rousseur ».

C'est le cas pour un très éloquent paysage des environs d'Etampes, où nous avons cru reconnaître un coin de la vallée de Méréville ou de Chalou Moulineux.

Huit peupliers à la gauche du tableau veillent la solitude d'un paysage noir et vert, dans une nature déserte et mélancolique, dans une nature sans oiseaux, lourde, pensive et recueillie. Par endroits cependant, il y a encore un vert déli-

cat, frais, et jeune, qui annonce déjà, à la veille de la mort hivernale, le renouveau cyclique des printemps qui suivront, et qui, par anticipation, versent aux cœurs lassés des hommes la divine espérance des jours meilleurs.

La nature et l'homme ne sont point ainsi, comme dans le romantisme séparatiste d'un Vigny, dressés l'un contre l'autre, indifférents ou hostiles, et par là, nous passons au troisième caractère du paysage dans l'œuvre de Gustave Moreau.

Qu'on examine attentivement la *Fée aux Griffons*. La nature n'est là, semble-t-il, que pour permettre à la fée de méditer et de rêver. La tête ceinte d'une couronne de clématites, enveloppée d'une lumière sereine, qui émane d'un grand lac, la nature est ici la collaboratrice de la pensée, l'auxiliaire et l'aide de l'homme.

Dans l'*Orphée*, qui est d'une tristesse si poignante, le poète sacré est tombé aux pieds d'un arbre compatissant à sa douleur, et qui gémit avec lui, bienfaisant et secourable.

Dans le paysage d'Etampes, que nous avons déjà cité, les peupliers ont l'air de christs sauveurs, qui protègent le sol et qui sont, en quelque façon, la conscience du paysage. C'est que la peinture de G. Moreau est hiérarchique; l'arbre est quelque chose de plus que l'eau et que la terre qu'il domine ; ils sont aussi présents et presque complices dans la *Léda*, et ils esquissent déjà l'ascension dans le *Ganymède*. Il est facile de vérifier ces remarques à propos d'autres paysages (1).

Et ainsi, G. Moreau, par des étapes progressives, arrive à concevoir la nature comme déjà pénétrée d'humanité et de pensée, ou, plus exactement, comme une préformation de l'humanité et de la pensée, leur ébauche et leur préparation.

La nature est la conscience de la matière qu'elle achève et qui tend vers elle. Dans le triomphe d'Alexandre, il y a tout un coin de paysage grec, qui synthétise une âme, dont la sérénité supérieure domine l'Inde entière, et la surcharge ouvragée de ses temples, et de ses idoles mytérieuses. Mais temples et idoles sont inférieurs à la nature qui, elle, est vivante et dont la gloire éclate, au-dessus même du trône.

(1) Voir par exemple le paysage inscrit au catalogue du musée de G. Moreau sous le n° 120. Les paysagistes ont généralement un arbre familier, un arbre d'élection. C'était le saule pour Carot, le hêtre pour Diaz, le chêne pour Th. Rousseau. G. Moreau paraît avoir particulièrement aimé le peuplier droit et fier, en qui les poètes ont toujours lu l'orgueilleuse volonté de s'élever, en jet, vers le ciel.

Et toujours, la nature animée est supérieure à la matière qu'elle anime, ou plus exactement, peut-être, la matière est une nature en voie de formation, de même que la nature est une humanité en train de se faire.

Cette interprétation n'est point exagérée si l'on songe qu'un des traits caractéristiques de l'esprit de G. Moreau est d'aimer beaucoup moins les choses que leurs préliminaires.

Devant *l'Hercule et l'hydre*, Castagnary s'étonnait de leur immobilité. Il n'y a pas lieu de s'étonner puisque la scène est avant le combat.

J'ai toujours pour ma part attaché un très grand sens à un des chefs-d'œuvre du maître : *Œdipe et le Sphinx*.

Qu'est-ce que cette Sphinge agrippée à l'homme, avec violence, et avec l'obstination de ne point le lâcher, tant qu'il n'aura pas répondu. C'est la nature qui porte une couronne, pour marquer qu'elle a été, longtemps, la dominatrice de l'homme. Personne jusqu'ici n'a su dire le mot de l'énigme, et alors, elle a déchiré sans pitié ceux qui n'ont pu parler, car c'est un grand malheur de ne pas savoir, et c'est par là qu'on meurt.

Mais Œdipe survient et la pièce se joue solennelle, et dramatique. Son regard aigu et tranquille a déjà vaincu la nature. Il n'a pas besoin de crier haut ; silencieusement il dit : le mot de ton énigme, c'est moi, c'est l'homme, c'est l'humanité ; car je suis ce que tu es, et je te dépasse en te pensant, et quand même je mourrais par la brutalité maladroite ou hostile de ta force, je te serais encore supérieur, car il y a des choses plus nobles que ce qui les écrase, parce qu'elles savent qu'elles meurent et l'avantage que l'univers a sur elles, « l'univers n'en sait rien ». G. Moreau rejoint ici l'éternelle méditation de Pascal. Et la Sphinge, dominée par l'intelligence de l'homme, se jettera dans le gouffre ; elle est vaincue par la pensée. Elle ne subsistera que si elle se met à sa place hiérarchique dans le monde, qui est une vaste échelle des valeurs. La matière est une aspiration à la nature, la nature à l'humanité, et l'humanité à Dieu.

Et ainsi toutes les qualités du paysage dans l'œuvre de G. Moreau : la chasteté, la sévérité, le sens du mystère, l'inquiétude aboutissant au repos, la piété, la science des contrastes, la naïveté, la délicatesse, la modestie d'une réalité en

apparence souveraine, mais qui sait consentir à s'insérer, à sa place, dans la trame du monde, et à ne pas dépasser ses limites, s'expliquent par la triple signification que prend progressivement la nature dans l'œuvre du maître, — et cette triple signification explique à son tour le rôle discret et subalterne du paysage dans cette œuvre. Cette peinture est un système. Mais il convient de s'arrêter ici, avec un peu plus de détails. L'examen des raisons nous conduira à l'intelligence dernière de l'œuvre.

§

Si G. Moreau a, moins que tout autre, cultivé le paysage, c'est, d'abord, que le paysage implique une sorte de succession d'aspects mobiles, que les formes plus définies et plus rigides des êtres semblent précisément exclure.

Or Gustave Moreau était ami des contours arrêtés, et le mouvement ne l'intéressait qu'à l'intérieur des personnages. C'est ici qu'il faut rappeler sa devise qui semble, pour un peintre presque paradoxale. Ce qui le séduit, c'est non point le repos certes, ni l'équilibre, mais la mobilité intime des êtres, celle qui ne se traduit pas au dehors, ou dont la traduction n'est pas possible par des lignes, ou des plans, mais par un certain air de physionomie, par une disposition psychologique. En fait de frissons, ce sont beaucoup moins ceux des arbres que ceux de la pensée et de la sensibilité qui l'émeuvent ; les attitudes de ses personnages sont des attitudes subjectives.

Ensuite le paysage s'offre surtout, en art, à ceux qui veulent exprimer la pensée vague, la rêverie mélancolique et fuyante : « *Vague objet de mes vœux* », s'écrie Lamartine, au milieu de la nature aimée, — et Rousseau, dans la *Nouvelle Héloïse*, fait dire à Saint-Preux qui vient d'accomplir sur le lac une promenade célèbre : « O Julie, *éternel charme de mon cœur...* », et Chateaubriand va demander aux forêts du Nouveau-Monde l'oubli et, pour ainsi dire, l'anéantissement de tout son être :

« Absorbé dans mon existence, ou plutôt répandu tout entier hors de moi, n'ayant ni sentiment, ni pensée distincte, mais un ineffable je ne sais quoi qui ressemblait à ce bonheur mental dont on prétend que nous jouirons dans l'autre vie, je fus tout à coup rappelé à celle-ci. Je me sentis mal et je vis qu'il fallait finir. Je retournai à notre ajoupa, où, me cou-

chant auprès des sauvages, je tombai bientôt dans un profond sommeil. »

Mais tel n'est pas le cas de G. Moreau qui ne consent pas à diluer sa pensée dans l'atmosphère imprécise, qui ne se laisse pas emporter, passivement, par le fleuve qui coule, ou par le nuage qui passe,mais qui veut garder constamment la maîtrise absolue de lui-même. Malgré l'apparence, sa pensée reste très rigoureuse. Il s'est attaché à rendre certaines idées qui peuvent paraître compliquées, raffinées, étranges, mais dans lesquelles il voyait parfaitement clair lui-même.

On peut prétendre sans exagération, — et on l'a fait, — que le paysage représente, toujours, dans la peinture, une sorte d'élément musical. Or c'est précisément, me semble-t-il, pour cette raison qu'il est négligé par G. Moreau qui se défie du vague et du flou, et qui vise beaucoup moins à l'impression morale, qu'à la construction métaphysique.

Le musicien fait du monde extérieur un monde intérieur ; le philosophe en fait un monde supérieur, une cosmogonie, une architecture théorique, un système. Gustave Moreau sans doute va des « *exteriora* » aux « *interiora* », mais il achève le mouvement, et il s'élève encore des « *interiora* » aux « *superiora* ».

Il faut certes que le paysage fasse, dans la conscience de l'artiste, une brèche dure et claire, mais il ne convient pas de s'arrêter là ; sinon les objets font concurrence aux idées, la matière à l'esprit, l'image à la réalité véritable.

Il ne faut pas que l'esprit soit tenu en échec par la nature. Cette subordination volontaire et consciente du paysage dans l'œuvre de Moreau a pour moi une signification très claire : il y a là une difficulté, une sorte de gageure idéaliste qui devait tenter le peintre philosophe.

En somme il est assez commode de se projeter tout entier dans la nature et de s'abîmer en elle ; mais on risque alors de tomber dans un gouffre qui se referme à jamais sur nous. On a abdiqué au profit d'une nature qui désormais nous racontera, et dira, à notre place, nos peines et nos mélancolies. Mais il est plus difficile de se faire raconter par la nature domptée et prosternée aux pieds de l'homme vainqueur.

Il y a plus d'idéalisme à exprimer sa pensée par des symboles ou des figurations d'humanité, qu'à la projeter dans une

matière à ce point malléable et réceptive, et peut-être à ce point insuffisante, qu'elle n'est, à chaque instant, qu'une réalité défaillante, et que, pour la comprendre, l'homme doit s'ajouter à elle, nécessairement. La définition baconienne de l'art est aussi celle de la vérité : « *Veritas, homo additus naturæ* ».

Nous retrouvons là le caractère hiérarchique de la pensée de G. Moreau. Il est bien de la grande famille des idéalistes authentiques : pour lui l'esprit représente toujours un excédent sur les choses.

Enfin le paysage est toujours et nécessairement individualisé ; c'est déjà un portrait ; c'est une reproduction détaillée de la physionomie précise d'un coin de terre.

Or, avec son inclination à la métaphysique, Gustave Moreau vise au général, à l'universel, à la traduction de l'idée, pure de toute compromission, désolidarisée d'avec un corps, et presque désincarnée. Ses personnages sont des types, et des essences ; un Orphée, une Salomé sont des êtres représentatifs, et presque allégoriques.

Qu'on monte au second étage du musée de la rue La Rochefoucauld, et qu'on aille examiner, entre une ébauche d'un Moïse, et l'enlèvement de Déjanire, cette étrange *Fleur mystique*, où il y a, à la fois, tant de pensée précise et d'émotion.

La Vierge est assise dans la corolle d'un grand lys rigide ; au bas, tous les martyrs qui sont morts pour elle, et dont le sang arrosa la tige, et permit à la fleur de s'élancer, symbole de pureté orgueilleuse et chaste.

On comprendra tout le travail de généralisation et d'abstraction que suppose une telle toile, et tout le dédain de Moreau pour l'individuel qui n'est que cela, pour l'individuel en qui ne s'inscrivent pas, déjà, les lignes graves et nobles du général et de l'universel, seules sources de la réalité.

Il faudrait planter des saint Jean Chrysostome, pour vous les faire admirer, disait à Bossuet son jardinier désolé. Le maître aussi, sans doute, préférait aux fleurs des champs qu'aimait François d'Assise celles qui croissaient dans son âme enthousiaste, ardente, et toujours consciente sans orgueil, de l'éminente dignité de la pensée.

Certes, il était allé, parfois, chercher au jardin des plantes et au Muséum des modèles de fleurs et d'animaux, des modèles vrais en vue d'une illustration des grandes fables de La

Fontaine. Mais il n'eut pas besoin de se mettre trop longtemps à l'étude patiente des formes inférieures. D'instinct, il était allé d'abord aux fables les plus philosophiques, à celles des derniers livres; et, s'il lui arrivait de choisir des apologues plus élémentaires, sa fantaisie brodait sur un ou deux vers, au lieu de s'astreindre à la tâche un peu servile d'une imagerie fidèle.

Pour comprendre ma peinture, disait G. Moreau, « il faut seulement aimer, rêver un peu, et ne pas se contenter dans une œuvre d'imagination, sous prétexte de simplicité, de clarté, de naïveté, d'un simple ba, e, i, o, u, écœurant ».

Oui, il faut aimer, parce que, selon Moreau, aimer c'est déjà comprendre; il faut donc comprendre et c'est pourquoi il n'accorde qu'une petite place au rêve qui prend volontiers la forme trouble d'une intelligence nuageuse, une petite place aussi au paysage et à la nature qui sont les asiles commodes de notre inquiétude et les refuges accueillants de nos peines.

Jusque dans ses imaginations les plus audacieuses, la sensibilité d'un G. Moreau s'accorde très bien aux exercices d'une pensée rigoureuse et sévère.

En son âme s'harmonisent, — et c'est là une grande originalité, — un symbolisme mystique et un intellectualisme lucide qui font successivement de la matière, de la nature et de l'homme des étapes ascendantes vers l'Absolu.

LOUIS BOISSE.

POUR LES VILLES ENVAHIES

—

« ... Car elle doit avoir eu une grande épouvante. »
(*Pelléas.*)

La fille doit oublier, sans doute, le cours
du temps, à craindre les murs rapprochés de la cellule
tout en haut de la tour ?
Davantage sa stupeur se recule
dans l'indécise duperie
d'une tapisserie,
qui laisse choir la tristesse, à plis lourds,
et enténèbre le cadre de la porte.

—

Elle n'est plus assez forte,
— d'ailleurs la fenêtre est haute et sa lueur mince —,
pour voir encor
dehors.
Si, parfois, des cris bien loin grincent,
le bout de ciel, parmi la bruine inlassable,
se rouille de rougeurs sales.
Est-ce déjà l'aube, neuve d'espoir,
ou le soir
qui agonise aussi, et râle
avec des flammes implacables,
ou un signal, heurtant les parois de la nuit,
selon le cours d'un temps indifférent, qui fuit ?

—

Ainsi s'épuise à comprendre ces bruits
confus, l'enfant qu'inquiète
la fièvre.
Mais bientôt, elle interprète
l'incessant bruissement persuasif
qui siffle
et grimpe aux étroits degrés
de l'escalier.
Elle apprend que ses sœurs des régions tranquilles
se parent dans les campagnes et à la ville ;
leur souple démarche croise des pas hardis,
et le Désir, impatient, bondit
jusqu'à ces jeunes gens aux blessures récentes.
Les belles ne savent pas que les lèvres, innocentes
du sourire continuel,
mordent, comme un baiser cruel,
une pauvre fille indigente.
Elles n'ont pas le temps de penser à l'absente.
Leurs poitrines juvéniles se soulèvent,
battant d'avance le Rêve
d'un « Retour », aux accents
des cuivres d'or retentissants.
Et, de participer à cette apothéose,
les belles gardent sur la joue un reflet rose.

—

Devant ces jeux d'exploit et de combat
où la jolie âme légère s'ébat,
la souffrance ignorée est ennuyeuse ;
voilà pourquoi la petite est plus malheureuse,
comme le Dénûment par le Destin sculpté,
tellement qu'à travers les quelques loques,
et le tablier déchiqueté,
ses membres décharnés grelottent.
Toute chétive, son minable aspect se perd,
gagne le vaste fouillis ver
de la tapisserie élimée, et dont l'âme
se râpe et laisse deviner la trame — ;

cependant que, derrière la fragile tête,
les profils pareils, sous les bonnets de fer,
figurent des cavaliers, armés en guerre,
chargeant, lances au ciel, vers on ne sait quel but...
— des galops s'approchent, chut —
est-ce vers
l'invisible épouvante
qui l'environne et l'étouffe et l'enserre ?...
Aux alentours, de gros oiseaux bigarrés
tentent un vol épais et figé, sur les branches
qui enroulent indéfiniment leurs rameaux serrés;
et, pendant à l'extrémité,
çà et là, les floraisons luxuriantes
s'alourdissent, bizarres volutes ;

—

(l'espace d'une calme minute,
elle voit briller les arbres, les champs heureux
près des chemins, les fleurs du Bon Dieu.)

—

Vainement elle s'évade du paysage
d'immobile latte,
de fabuleux feuillage ;
toujours plus s'y rattache son visage
lisse, ses traits hâves
où luisent deux gouttes d'eau claires, ses deux yeux,
tandis que le chanvre fin des raides cheveux
au bord du front s'allonge en mèches inégales.
La fille semble un instant,
certes vivante, sous les ordinaires loques,
reculée à ces anciens temps,
à l'indéfinissable époque
de ces guerriers, rués dans les forêts lointaines,
qui pâlissent à l'usure des laines.
Ils vont défiler contre un sensible visage
pour l'absorber avec leur âge.

—

Les légendes racontées
par les vieilles, à la veillée,
d'une princesse enchantée
et gardée en la tour qui chancelle et s'effrite
s'imposent à son esprit, vacillent.
Et si forte est l'illusion,
qu'elle a l'intense vision
de ce qui se passe et s'approche,
elle ne sait plus quoi et ne veut pas savoir ;
mais ses mains s'accrochent
fouillent le noir
de la lourde étoffe
que déjà dérobe
la venue insidieuse du soir,
d'un soir lent et large
débordant sur les remous d'enlisantes vagues.
Elle n'est plus la princesse craignant le vague,
mais — rude éclair — la réalité tenace
lui plante au cœur un clou vibrant et lumineux.
Soudain, les cavaliers se choquent, hors d'eux,
et les oiseaux effarouchés s'effarent
comme s'ils fuyaient la prisonnière.
Un vent dispersé les secoue, et s'empare
de l'image séculaire ;
et par saccades, le souffle nocturne engouffre
l'escalier dévalant, à la fois gueule et gouffre.
Alors la Terreur mouvante apprête
l'hydre innombrable de ses têtes,
et l'Espoir effrayé abandonne à son tour
une enfant, au sommet de la tour.

—

Làs viendra-t-il Celui que son appel muet réclame,
arrachant, le poing vif, ce lambeau tapissé,
viendra-t-il, entre les oriflammes,
ramener par sa présence la clarté ?
(pauvre chose tassée à l'obscur d'un angle
son enfantine voix s'étrangle.)

Hein ! viendra-t-il la délivrer, avant
que ne surgisse le mauvais géant ?
Et si profonde est sa misère
qu'elle sanglote très bas sa prière,
puis, regards fous, se recule
de la tapisserie où la nuit s'accumule,
car on entend un pas heurter la pierre.

—

Ecoutez la fin du conte,
des coups secs de crosse montent,
c'est le gardien
qui vient.
Ses doigts velus vont, peut-être,
broyer, étreinte brève, le col frêle.

JEAN DE LASSUS.

LES ALLEMANDS DANS NOS FERMES

(*Suite* [1]).

—

Lettre de Mme Walter à Conrad Walter.

Leipzig, le 20 décembre 1915.

Mon cher Conrad, petit papa chéri,

C'est demain ton jour de naissance. Peut-être n'y auras-tu seulement pas pensé. Autrefois, avant cette abominable guerre, nous la souhaitions avec joie, cette fête. Hélas! que de privations pour moi! Représente-toi, cher papa, mon bonheur quand nous serons ensemble! Je veux te dédommager de ta peine par un redoublement de tendresses. Tu laisses pousser ta barbe, m'as-tu dit; elle doit être déjà longue. J'ai été heureuse d'apprendre que mes colis étaient enfin arrivés. Tu ne me dis pas si les fruits étaient abîmés. La prochaine fois je mettrai de l'alcool camphré pour tes douleurs. Comment te sens-tu? J'espère que tu vas bien. De notre côté, grâce à Dieu, je peux te rassurer à cet égard.

Madame Schulter nous a rendu visite la semaine dernière. Elle est bien inquiète du silence de Franz qui n'a pas écrit depuis un mois et demi. Je t'ai écrit que le fils Teschendorf était tué. Quel deuil pour les siens! Voici encore une Noël qui sera triste pour beaucoup! Comme tu aurais eu de la joie, n'est-ce pas, pauvre papa, de donner leurs cadeaux à Anton et à Fritz! Ils sont bien gentils tous deux. Anton marche admirablement en dessin. Le maître ces jours-ci l'a félicité; il a reproduit au fusain une potiche; c'est une merveille. Nous la ferons encadrer.

« Quel temps avez-vous là-bas? Ici la neige recouvre tout; il y a des épaisseurs de soixante à soixante-quinze centimètres. En ce moment le vent souffle dans la cheminée. C'est lugubre. On songe à tant de malheurs qui se multiplient sur le front à cet instant même.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 446.

Et nous devons remercier la Providence qui t'a soustrait à une situation périlleuse.

Au revoir, cher papa; les enfants t'enverront une lettre bientôt. Ils t'embrassent bien fort et moi aussi, bien tendrement.

Ta femme invariablement affectionnée,

MINA WALTER.

—

Les Allemands ont au déjeuner le plat du jour, que leur accommode Emilie, le cordon-bleu du patron, ragoûts savoureux dont l'odeur nous met en appétit pour avaler notre sempiternel bouilli. Car pour nous l'on ne fait pas de frais. Notre cuisinier, très paresseux et peu doué d'imagination, ne connaît que le pot-au-feu. Nous mangeons de ce bœuf chaque soir. Le reste, emporté dans un bouteillon, constitue encore notre repas à la ferme. On croit être assez généreux en nous le réchauffant sur le fourneau. L'un de nous se risqua dernièrement à réclamer le même menu que celui des Boches. On repoussa nos prétentions fort élégamment :

— Vous nourrir comme eux? Non, par exemple, cela vous humilierait.

Ce matin, à Doncel, je vois sur le seuil de la maison le *sergeant* qui s'évertue à dialoguer avec la bonne. Celle-ci, une grosse Auvergnate, lui répète en s'esclaffant qu'elle ne comprend rien. Et, s'adressant à moi.

— Qu'est-ce qu'il me chante? « Raës, raës ». Je donne ma langue au chat. J'ai pas étudié le boche.

— Voici, monsieur, m'explique l'autre, je voulais dire à cette personne que le riz depuis quelque temps et aussi les pâtes sont trop épais.

— Vous n'êtes pas, lui dis-je, au Grand Hôtel de Carlsbad. Pourtant les plats qu'on vous sert régaleraient les nôtres en Allemagne (je pense à part moi : Et nous-mêmes ici). Mâtin! du rôti de porc au riz!

— Alors, monsieur; qu'est-ce que c'est? questionna la domestique.

Je lui traduis le reproche. Stupéfaction de la simple qui se monte tout à coup et s'indigne :

— Ben, pour du toupet, ils n'en manquent pas, ces c...-là! Je sais bien avec quelle sauce je te leur délayerais leur riz, moi, si j'osais.

—

Lettre de Waldemar Loben
à Fraeulein Meta Duninger.

Ma Meta adorée, mon Cœur ardemment aimé,

Je n'ai jamais eu autant qu'aujourd'hui la nostalgie. Allez-vous toujours à l'école de couture ? Qu'est-ce que vous mettez en fait de costume ? Dommage que je ne puisse vous admirer ! Quel plaisir c'était pour moi jadis quand vous me disiez : « Pourquoi me reluquez-vous toujours ? » C'était le beau temps. Comment y penser sans chagrin ? Et malgré cela les souvenirs sont délicieux. Combien je songe à l'exquise soirée de Kiel !

Etes-vous allée à l'Opéra ? Qu'y jouait-on ? Vous avez dû voir Carmen ? Oh ! Carmen ! Est-ce Mademoiselle Lehmann qui faisait Michaëla ?

Faites mes compliments à Minette. Doux petit pigeon, au revoir, je vous salue avec tendresse.

WALDEMAR LOBEN.

—

En examinant leurs dossiers, je fais cette constatation. Les vingt qui sont ici n'accusent ensemble que vingt enfants. Encore en compte-t-on seize pour les trois saxons tout seuls. Restent quatre pour les dix-sept autres. Mettons à part huit de ces derniers dont les âges varient de 21 à 27 ans. Neuf Prussiens près d'atteindre la trentaine ou l'ayant dépassée n'ont donc fourni que quatre rejetons.

—

Février.

Moreau le régisseur est vraiment maladroit. Ne l'ai-je pas vu cet après-midi montrer au *sergeant*, dans un journal, la caricature du Kaiser ? C'est ainsi qu'il est : il traitera les Boches trop amicalement, les ménagera plus que ses vieux ouvriers, plaisantera même avec eux. Et par taquinerie il froissera leurs sentiments patriotiques. Peut-être ne se rend-il pas compte que pour eux leur Empereur c'est l'Allemagne incarnée. Le sous-off. aussitôt lui a mis devant le nez une petite glace de poche, au revers de laquelle était le portrait du maréchal Hindenburg.

— Hindenburg kapout ! a crié Moreau.

— Joffre kapout ! a répondu goguenard le *sergeant*.

J'ai imposé silence à l'un, entraîné l'autre au dehors.

— Vous voyez, lui ai-je dit, l'inconvénient de causer avec eux de certaines choses.

— Mais non, mais non ! je tiens à les décourager.

Il y tient ! Et je n'ai pas le pouvoir de l'en empêcher. Il échappe à mon action, parce qu'il est, je le sais, l'intime d'autorités dont je dépends.

—

M. Touillard, le fermier, est mobilisé. Son père vient quotidiennement de la ville donner un coup d'œil et s'entretenir avec Moreau. Son long nez effilé, son regard torve, ses favoris font de ce petit vieux un bon type d'huissier normand. Enrichi par la vente en gros des confitures et de la mélasse, il a, pour fixer son fils et l'éloigner des tentations parisiennes, acquis cette forte exploitation. M. Touillard père, membre de la Chambre de Commerce, chevalier de la Légion d'Honneur, jouit d'amitiés influentes. Sa table, ses chasses, ses recommandations lui permettent de pratiquer assez sûrement la séduction. Grâce à ses relations parmi les puissances, un gros agriculteur se tire assez bien des ennuis de la guerre. Il place son garçon dans les services administratifs et lui obtient l'autorisation fréquente des petites fugues. Il soustrait dans une large mesure les produits de sa métairie aux exigences de la réquisition, se fait cataloguer éleveur pour ne pas livrer ses moutons, évite l'estimation trop exacte de ses emmagasinements d'avoine, d'orge et de blé.

Nul ne s'entend comme ce bon M. Touillard à flatter, amadouer. Par le colonel, qui est de ses familiers, il atteint notre nouveau lieutenant, qui sera demain son convive. Il est utile d'avoir cet officier dans sa manche : notre règlement crée toute sorte d'embarras, on en éludera sans danger les prescriptions. Avec nous il use de procédés plus simples et moins coûteux, il nous tutoie, nous appelle « mes poilus », nous passe son bras autour du cou, nous offre des cigares ignobles qu'il prend à même dans ses poches et qu'il donne indistinctement aux garçons de cour, aux Boches, aux bergers. La première fois, j'ai commis l'étourderie de prendre et — quelle sottise ! — de remercier. La seconde, par exemple, j'avais mon étui tout prêt, avec quelques havanes. Je devançai son geste :

— Vous fumez, M. Touillard ?

Il m'a tapé sur l'épaule en riant :

— Sacré Roland, vous êtes donc millionnaire ?

Il ne me tutoyait plus et depuis ne m'a plus présenté ses *crapulos*.

—

Condition tout de même embarrassante que celle de simple soldat pour un quadragénaire pourvu de quelque éducation. Les gens se croient en droit de vous interpeller, les gueux vous offrent un « canon », une prise. Dernièrement, à la ville, je glissais une lettre dans la boîte postale, on m'aborde :

— Eh ! vieux poteau...

C'est un charretier. Il m'invite à le suivre.

— Tu vas me donner un coup de main pour décharger un fût et le descendre en cave. Après, nous prendrons un verre.

J'ai prétexté des commissions urgentes et me suis esquivé ; non que j'eusse honte, dans ma situation, d'accorder mon aide à cet homme, mais mon incapacité dans ce genre d'exercice aurait pu déterminer pour tous deux un dommage.

La faction sur la route vous met en contact avec toutes sortes de passants. Que ce soient des agriculteurs, des chemineaux, des militaires, des marchands, des femmes, c'est presque toujours la même entrée en matière. On s'arrête devant moi, l'on regarde les Boches et l'on opine.

— Ils n'ont pas envie de se sauver, ils sont bien trop heureux pour ça !

Puis on essaye d'accrocher là-dessus un colloque.

Une femme, l'autre quinzaine, est venue avec toute une marmaille :

— Depuis longtemps, me dit-elle, ils me demandaient de les mener voir les Boches. Ma foi, j'ai profité des congés, et nous v'là.

Ils sont restés près d'une demi-heure en contemplation, s'étonnant un peu de ce que ces monstres ressemblent tant aux humains.

Une automobile avant-hier a stoppé. Les voyageurs, un couple, se sont penchés. Sans préambule, Monsieur m'interroge :

— Ce sont des Boches, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Parbleu ! je le disais bien... Les mâtins ! Ils sont heureux ici. Pas de danger qu'ils se sauvent ! Ils obéissent, a

moins ? Vous savez, n'hésitez pas, serrez-leur la vis à ces bougres-là !

J'avais fait demi-tour et faussé compagnie.

Autre bavardage aujourd'hui. Une villageoise s'acheminait vers Ç... Le parapluie sous un bras, un cabas suspendu à l'autre, elle était à la merci du vent qui, battant et tirant son grand voile de crêpe, penchait tout d'un côté son chapeau.

Elle interrompt sa marche, dépose le sac, remet d'aplomb son bonnet et reste plantée là, les yeux fixés sur mes Boches. J'allais et venais, faisant les cent pas. Elle se résout à m'accoster.

— Ils sont plus heureux d'être ici, n'est-ce pas, monsieur? soupire-t-elle.

— Certes !

— Pauvres petits !

— Qui ? eux ? Mais ce sont des Allemands.

— Je vois bien... Des Allemands ou des Français !... Ceux-ci ne désiraient pas faire la guerre.

— Ils ne désiraient pas la rater et pâtir.

— Oh ! je ne les défends pas, mon bon monsieur. Vous me voyez en deuil de mon fils, mort voici bientôt quatre mois à Beauséjour.

— Près de Tahure. C'est là justement qu'on les a capturés.

Métamorphose soudaine de la pacifique personne qui s'exclame avec fougue :

— Oh là là ! tenez, si je pouvais supposer que ce soit l'un d'eux l'assassin de mon Léon, je lui sauterais à la figure, je lui arracherais les yeux. Oh ! les misérables !

Et, ce disant, elle brandit son parapluie d'un mouvement frénétique.

—

Sommes-nous assez bêtes avec nos délicatesses ! Dans la terre remuée par le soc, un Boche découvre une vieille pièce de monnaie. Je la décrasse de sa croûte et distingue d'un côté des lettres plus ou moins effacées, de l'autre un blason. Cette petite rondelle toute mince, toute mangée m'intéresse par son ancienneté. J'en ai envie et suis tenté de la confisquer. Pourquoi ne le fais-je pas ? Quel droit de propriété suis-je tenu d'attribuer chez nous à cet étranger, dont la nation opprime et pille si gravement la mienne

depuis des mois et des mois ? Au moins conviendra-t-il de lui prendre le denier en le lui payant quelque sous. Mon bonhomme, un paysan du Braunschweig, fait peu de cas sans doute de cette rouille, il accepterait. Mais j'aurais l'air de le contraindre au marché. Par je ne sais quel imbécile scrupule, je lui rends donc sa trouvaille, qu'il met dans une poche de son treillis.

Ce soir, pour examiner encore l'inscription, et, si possible, combler les lacunes, je lui demande de me prêter sa pièce. Il fouille parmi ses ficelles, son mouchoir, ses papiers, et finalement m'avoue qu'il la croyait sans valeur, qu'il l'a perdue.

—

Il y a parmi eux un cordonnier, dont ces jours-ci seulement on a découvert le savoir et l'adresse. Il s'agissait de faire un collier de cheval. Le bourrelier, qui vint prendre la commande, a ses aides mobilisés. Il sollicita qu'on lui laissât employer ce prisonnier, dont on lui disait la profession. L'autre travaillerait à Doncel même, avec les outils, les matériaux qu'on lui apporterait. Ce fut entendu. L'œuvre fut exécutée, avec une application, une fidélité qui ravirent le patron. Puis le Boche retourna se mêler aux équipes agricoles. Il engrène à la batteuse.

Singulière utilisation de son talent. Dans le moment où l'Etat est gêné par le manque d'artisans nationaux, pourquoi ne pas attacher aux services de leur compétence tant de ces hôtes qu'il nous faut subir ? L'armée n'a-t-elle pas besoin de harnais et de selle ? En Allemagne, certains détails des lettres l'attestent, les captifs relégués aux champs sont livrés aux employeurs qui répondent de leur bonne garde et qui par le fait de leur évasion encourraient des peines très sévères. Chez nous des territoriaux languissent dans l'inaction, loin de leurs foyers ; beaucoup, d'origine rustique, plutôt que de regarder faire la tâche, s'y consacreraient opportunément eux-mêmes, avec la supériorité de leur expérience.

Les Boches auraient assez à faire d'empierrer nos routes, de nous construire de nouvelles voies ferrées, de réparer les anciennes ainsi que les ouvrages d'art que leur invasion ou la négligence de deux années ont détruits. Moins disséminés, ils ne rendraient pas indispensable la multiplicité de la surveillance.

—

Milledious n'est pas une mauvaise nature ; mais son inconscience quelquefois me cause de l'embarras et de la honte. Les Boches rient de ses incongruités, de ses excentricités, et tous les dimanches ils attendent le spectacle de sa ribote. Car invariablement ce jour-là le malheureux, bien que n'ayant pas à lui dix sous vaillants, trouve moyen de boire sans mesure, quêtant de ci de là les invitations possibles, traitant en copains les gens qu'il rencontre, voire les trimardeurs, contant ses actions héroïques du front, sa triste vie de poilu *povre* et conduisant l'interlocuteur au cabaret. Sa familiarité se risque jusque dans les intérieurs. Souvent on le renvoie sans ménagements, il s'en va chez le voisin.

A partir de cinq heures, la fixité de ses yeux sombres est réellement inquiétante ; sa figure, dans l'encadrement de jais, prend la teinte chocolat des visages andalous. « Milledious est encore noir », chuchotent les camarades. Quand les Boches sortent de leur masure pour aller à la soupe, c'est pour eux la comédie. Avec de grands gestes rapides, le képi sur l'oreille, la veste déboutonnée, l'air d'un épouvantail, il pérore, jure, blasphème, entonne des trémolos puissants. On voudrait bien le cacher, mais bernique ! il met son honneur à se camper sur le seuil et faire, comme il dit, tout son devoir. Il n'est pas assez mûr encore pour qu'on puisse l'entraîner sans vacarne et sans éclats. Il faut donc subir l'opprobre.

Après cette exhibition il disparaît. Il ne dînera pas, reviendra seulement sur les neuf heures, avachi, titubant, bégayant. Par instant l'alcool lui donne des tremblements et des soubresauts. Tandis que ses compagnons vont se coucher, il reste, lui, pour veiller, « prendre sa garde », roule des lambeaux de phrases pleins de menaces contre celui d'entre nous que le caprice de son ivresse lui désigne comme l'ennemi. Et ce délire se prolonge, empire, jusqu'à ce que l'impatience de ne pouvoir sommeiller prend le caporal, un gaillard nerveux qui se lève, saisit notre Milledious, l'arrache de la table où il se cramponne, le traîne vers une remise et l'y enferme. Le réduit est très voisin du logis des Boches. Toute la nuit ils entendent hurler le dément.

Le matin, quand il faut partir pour le travail, il n'est guère en état ; hébété, bavant, trébuchant, il nous suit avec peine et,

dès son arrivée, cherche un coin dans la paille d'une grange pour y dormir jusque vers deux heures.

A présent le voilà redevenu brave homme :

— Beuh ! crois-t-me-le, nous dit-il avec une grimace amère et une agitation de ses longues mains, c'est le temps. Hé oui, quand le temps va changer, j'ai le cafard. Et puis hier, des civils m'avaient traité d'embusqué. Tu comprends, cela m'a contrarié. Pff ! Diou bibant, un mauvais soldat, moi !

Tout cela dit avec un accent de Languedoc qui donne à de telles naïvetés bien plus de saveur.

—

Circulaire prescrivant que les rations de vivres pour les prisonniers seront à l'avenir diminuées, par mesure de représailles, en raison des privations imposées aux nôtres en Allemagne. Un tableau, tout noir de chiffres, détermine le nombre de grammes pour chaque aliment : tant de haricots, tant de pommes de terre, tant de viande fraîche et de viande de conserve, saucisses, lard, etc... tant de graisse, de fromage, de café, de sucre. Des chimistes se sont ingéniés à combiner un barême compliqué, de manière à réaliser les sommes quotidiennes de calories nécessaires. Les haricots en fournissent telle quantité, le café telle autre. Braves gens ! calculs superflus ! M. Touillard et Moreau se sont esclaffés.

— Ben ! si vous croyez, a dit le régisseur, que nous allons nous amuser à ces histoires-là. Du fromage ! mazette ! le Brie coûte 6 francs.

— Mais c'est une réforme provisoire. Il s'agit d'amener le Gouvernement du Kaiser.....

Le fermier m'a interrompu, et, me boutonnant, me déboutonnant :

— Ecoutez-moi, mon ami Roland, pour un bon rendement il faut une bonne nourriture. Vous êtes trop intelligent pour ne pas comprendre cela. Voyez mes bœufs, si je leur donne à manger seulement de la menue paille, ils manqueront de force et ne tireront qu'avec mollesse. C'est la même chose pour mes Boches. Vous pensez bien que je n'ai pas envie d'en avoir chez moi toute une bande à ne rien produire.

— Alors ?

— Alors ? Eh bien ce sera comme avant. Pour faire plaisir à

l'autorité militaire, nous conformerons nos états aux indications de la note.

Bon Gorgouneux! des états encore et de faux états!

—

L'avis nous est venu télégraphiquement hier que nos Boches déménageront dimanche. Nous irons là-bas à l'entrée de la ville et nous trouverons le lot contre lequel nous devons livrer celui-ci. La nouvelle a fortement ému ce matin le régisseur et son patron.

— C'est bien ça, monsieur Touillard. Voilà des gens que nous avons habitués au travail. Maintenant qu'ils sont dressés, on nous les retire. L'agriculture, on s'en f... pas mal!

— Ah mais non! ah mais non! a répliqué le vieux, j'écris tout de suite au colonel.

Au fond, je ne suis pas fâché, quant à moi, de ce changement. Trois mois passés de coudoiement continu et d'endurance commune de beaucoup de rigueurs ont fini par effacer quelquefois l'inimitié, la défiance, ces excitants, qui facilitent l'exercice de notre sévère fonction. J'aime mieux qu'on renouvelle mon troupeau. Certes je pourrais bien, sans que s'atténue mon antipathie, vivre longtemps au contact du *sergeant* et de quelques-uns de ses compatriotes. Bien au contraire, leur sournoiserie ou leur brutalité blessent de plus en plus mon âme française. J'ai plaisir à leur pousser l'aiguillon. Mais depuis trois mois que je considère les Saxons ou les deux frères Behn si appliqués au travail, si soigneux, si dociles, depuis trois mois que j'éprouve leur politesse dénuée de fausseté, leur obligeance un peu rude, comment à la fin verrais-je en eux autre chose que des hommes, non mes frères assurément, mais des ennemis irresponsables du crime teuton? Même nos mères douloureuses, avec mon expérience, auraient ce sentiment. Non, je préfère traiter d'autres prisonniers. Ne serait-ce que pour varier notre pauvre vie.

—

Sur la route où j'allais et venais, un permissionnaire du front est passé. Tout jeune sans doute. Mais comment préciser l'âge? Ses longs cheveux débordaient du casque et rejoignaient sur les tempes le moutonnement épais de la barbe, dont les touffes frisées cachaient toute la face. L'uniforme ramolli et déteint par les chaleurs, les trempées, le frottement, conser-

vait la poussière des tranchées et des granges. La boue de tout l'hiver blanchissait de sa croûte les brodequins, les guêtres, le pan de la capote. Aux hanches et sur les reins, des musettes gonflaient leur rondeur pleine, et ce bagage se complétait d'un ballot que l'homme portait à l'aide d'un bâton sur l'épaule.

Il se planta tout à côté de moi, regardant les travailleurs, se gratta le cou, les flancs, les cuisses, et finalement, ayant craché :

— T'as un fusil, des balles ; qu'est-ce que t'attends pour faire un carton ?... Kamerade ! Kamerade ! Je te leur z'y en f... rai, moi, des camarades ! Eh ! va donc, saletés !

Ayant craché de nouveau, il me tendit la main.

— On va embrasser la mère et se débarbouiller. Au revoir, vieux !

—

Depuis deux jours les communiqués de l'Etat-Major sont inquiétants.

La préoccupation générale ne semble pas toucher beaucoup Moreau. Cette après midi, à cinq heures, comme nul contre-avis n'infirmait l'ordre d'avant-hier, le régisseur a réuni ses Boches dans la cuisine de la ferme pour leur faire ses adieux. Sur la table s'alignaient une quantité de verres. Il y a vidé deux flacons d'eau-de-vie, puis convié ces hommes à trinquer avec lui. Il prodiguait son absurde bavardage, comme toujours, en braillant. Ensuite il leur a donné la main à tous. Ma parole, il avait des larmes. Je songeais qu'à cette même heure vraisemblablement les frères de ceux-ci s'acharnaient autour de Verdun contre les nôtres.

En rentrant au cantonnement, nous apprenons qu'une dépêche apportée il y a une heure ajourne *sine die* le transfert de nos prisonniers.

—

Une huitaine affreuse ! Mon petit garçon en danger de mort. A distance et dans l'impossibilité de suivre l'évolution de la maladie on se tourmente davantage. Pendant la nuit, sans sommeil, quelles idées, quelles images vous hantent ! J'ai profité de ce que nous avions à chercher en gare les colis hebdomadaires pour aller solliciter une permission. Echec complet : nulle autorisation n'est accordée que pour un décès. Encore faut-il des formalités compliquées pour notre relève.

Ce soir-là j'étais de garde au réfectoire. Après le repas, comme les Boches sortaient un à un, pour se mettre en rangs et regagner leur logis, le Saxon Walter me frôlant, m'a dit à mi-voix :

— Monsieur, je vous prie, votre petit garçon comment se trouve-t-il ?

—

Mars.

Les prisonniers ne sont délivrés aux communes que par groupes de vingt. Mais le fermier qui les loue à l'Etat peut en céder ce qu'il veut à des confrères. Depuis vendredi j'en conduis cinq chez un paysan de Niel, le sieur Balot. C'est un petit propriétaire tout à fait infime auprès de M. Touillard. Ayant un domestique pour l'entretien de l'écurie, de la vacherie, de la porcherie, il s'exténue à cultiver sa terre tout seul. Cependant les semailles de mars devenaient urgentes; il a demandé quelques Boches, et de six heures du matin à six heures du soir (car les employeurs bénéficient de l'accroissement du jour), je trempe dans la pleine rusticité. Le plus pénible est de s'attabler au repas avec cette famille de ladres crasseux.

L'homme, échauffé par le surmenage, le front mouillé de sueur, tombe sur son siège et, sans prendre le temps de se laver les mains, happe sa panade d'un geste brutal. La femme, parfumée de l'odeur de son étable et de sa fromagerie, achève de servir son monde, en m'exceptant avec soin. Ici comme à Doncel, moi, le soldat, moi, l'inutile, qui ne rapporte rien, je dois être trop heureux qu'on réchauffe mon rata de la veille.

Pour mes débuts chez ce villageois, j'eus une surprise. Les couverts des Boches n'étaient-ils pas mis à côté du mien? Nous eussions tous déjeuné de compagnie, les époux, leur fillette, moi et les Allemands. En entrant dans la salle, tandis que ceux-ci allaient ranger leurs outils, je remarquai cette disposition.

— Où les placez-vous ? demandai-je.

— Ici, avec vous.

— Avec moi ? C'est impossible.

— Pourquoi ?

Ce « pourquoi ? » fut très sincère. Je fus obligé d'expliquer.

— Ce sont des Allemands. Il serait inconvenant.... Si l'officier venait...

— Des Allemands, la belle affaire! N'empêche qu'ils travaillent rudement mieux que les Français.

— Oh vrai! a grogné le mari. J'en ai eu des soldats français l'an dernier. Quels feignants!

— Savez-vous que je peux vous faire coffrer pour ces propos? En attendant, je vous prie d'installer vos Boches à part.

— Pourquoi?

— Parce que, madame, si j'ai à vous le répéter, je les m mène immédiatement et vous plante là.

Elle était assise. Elle s'est levée, haussant les épaules, est allée dans une pièce voisine, en est revenue à reculons avec une table qu'elle a traînée à l'écart de l'autre. Les Boches sont arrivés comme on achevait le nouvel arrangement.

A la vérité, j'aurais préféré ce coin pour moi-même. Mais j'eusse semblé relégué comme un inférieur. Du reste la maussaderie de mes commensaux m'épargne l'ennui de converser avec eux. La fermière garde l'air grincheux avec une constance parfaite. Les yeux fixés sur son journal, elle ne parle que pour rembarrer le sieur Balot.

— Vingt dieux! souffle celui-ci, j'en ai-ti eu du mal à pousser Mouton et Sansonnet! Ces carcans-là ils ne vouliont pas tirer la charrue, en commençant à la rive. Je crois ben qu'ils aviont peur du fossé.

Elle le rabroue énergiquement :

— Fiche-nous la paix avec les chevaux! Mange.

Hier la Charmante a vêlé. La fille des Balot, sa mère et l'un des Boches avaient opéré l'accouchement. Fait considérable, dont l'enfant apprit en deux mots la nouvelle à son père, dès son retour des champs. Il revint à ce sujet, tandis qu'il avalait sa nourriture.

— Est-ce un viot ou une viote?

— D'abord occupe-toi de ta soupe, a reparti Mme Balot rageuse.

Ma présence évidemment l'exaspère. Elle se venge en me faisant sentir la bonne odeur de son fricot. Aujourd'hui, par exemple, j'ai eu mon tour. J'avais reçu de chez moi un pâté préparé dans une de nos meilleures maisons parisiennes. J'avoue que la perspective d'entamer l'appétissant chef-d'œuvre

agrémenta ma matinée. Outre le plaisir de gourmandise il y aurait celui de mortifier un peu ces goujats. Vint l'heure souhaitée. Une fois mes gens sur leurs chaises, les cuillers déjà travaillant,je déficèle sans hâte mon paquet et découvre l'objet savoureux. Je détache la calotte dorée, dont je croque le feuilleté croustillant. Après quoi, faisant quatre parts du gâteau, j'en prends une dans mon assiette. Les cuillers se sont arrêtées : on regarde, on attend, on espère. Je débouche une bouteille de vin, rempli mon gobelet, et, à petites bouchées, à larges gorgées, je déguste. Les cuillers furibondesre commencent à fonctionner. Le deuxième morceau, puis un autre suivent le premier. Cette pâte, cette chair fine sont exquises, les malotrus n'en doutent pas. Madame Balot, pour dissimuler son dépit, rompt un instant le silence :

— Regarde donc, Joseph, comme la neige tombe. Il doit y en avoir épais sur la route.

— Peut-être ben vingt à trente centimètres.

— Oui? Ben tu comprends qu'avec un temps pareil, je ne vas pas au marché cet après-midi.

— Et tes fromages ?

— Ce sera pour vendredi. J'ai pas envie de rester en panne avec la voiture.

Dehors soudain, contre les vitres de la porte, une forme apparaît : une casquette, dont le dessus est ouaté de flocons accumulés, un col maintenu levé par une main toute rouge de froid. Après deux secondes d'hésitation, l'individu, un adolescent, ouvre lentement et sur le seuil propre avec timidité :

— Messieurs et dames, des fois vous n'auriez pas besoin d'un charretier?

— Non, répond la femme aussitôt, on a ce qu'il faut.

— Ou d'un bouvier?

— Non, que je vous dis.

— Je ferais n'importe quoi.

— On n'a pas d'ouvrage à vous donner.

Les Allemands se sont retournés. Il les regarde. Des Boches ! Il en a dû rencontrer une quantité s'il a parcouru la région. Pour ceux-ci le gîte protecteur, la portion bouillante qui restaure. Parce qu'ils sont là, nul moyen pour lui de se faire embaucher et de gagner sa pitance. Comme il se retirait, je songe à ma gamelle pleine et chaude, à mon pain presque

intact. Je m'en voudrais de laisser ces aliments à la Balot pour son dîner. Que ce miséreux en profite. Il était déjà dans la cour; je le hèle.

— Avez-vous envie de casser la croûte?

— Merci, monsieur, ce n'est pas de refus; j'ai faim.

Et comme, sans consulter l'hôtesse, je lui propose de rentrer.

— Non non, fait-il, je serai plus à l'aise sous ce hangar.

Il s'est blotti parmi des bottes de paille, avec l'écuelle où j'avais versé ma popote. De l'intérieur, on le voyait qui se rassasiait avidemment. Il tira d'une poche une bouteille et alla puiser à la pompe.

— Il fait comme chez lui, dit la gamine, aussi mauvaise teigne que sa mère.

Mme Balot avait des inquiétudes au sujet de sa pièce de vaisselle, et, quand le gars la lui a rendue en s'excusant, elle s'en est saisie d'un geste d'impatience brutal. Pour atténuer la vexation, j'ai indiqué certaine ferme prochaine où je savais par hasard que depuis hier un emploi était vacant.

—

J'ai voulu m'amuser de moi-même, en me créant l'illusion du trac. La route de Niel à Caty longe une forêt. Pour revenir, à la nuit tombante, je me suis engagé à travers bois avec mes Boches. J'ai laissé deux d'entre eux filer devant et me suis trouvé de cette manière au milieu d'ennemis. L'obscurité croissait. A peine distinguait-on à présent l'éclaircie du sentier. A une bifurcation nous nous sommes engagés dans une fausse direction, ce dont je ne me suis aperçu qu'assez loin. Belle occasion si la tentation les eût gagnés! Obligeamment, au contraire, un d'eux, qui avait en corvée fait par ici des bourrées, m'a signalé l'erreur, et tous avec docilité, passivité, s'en sont revenus aussitôt vers la bonne voie.

—

Un des Prussiens, un paysan, me parle de Cassel.

— Une ville admirable : en temps de paix il y a à Cassel quatre régiments!

— Et Strasbourg ?

— Strasbourg est encore plus beau. Tout un corps d'armée y tient garnison : de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie

—

Cartouche, le chien du berger, ignore la guerre, ne fait nulle distinction entre les Allemands et nous. A notre arrivée le matin, il accueille son monde avec des jappements, des gambades, des frétillements de queue, des lécheries qui s'adressent à tous également.

—

J'observe que les Allemands ne sont pas négligents des soins corporels. Malgré le froid, malgré le mauvais temps, ils vont avec exactitude le matin à leur cuve, en plein air, et s'y rincent à grande eau la tête, les épaules, les bras, le torse même. Le dimanche, ils complètent ce nettoyage dans le bassin où nous les menons pour la lessive. Nulle contrainte, nul ordre qui les détermine à cet acte de propreté. Les paysans, comme les autres, y voient une précaution naturelle élémentaire. Ce souci de l'hygiène n'existe pas dans nos agglomérations. A la caserne, nous avions les douches hebdomadaires. Elles étaient obligatoires. Nombreux étaient ceux qui s'ingéniaient à s'y dérober. Je souhaiterais que l'exemple de nos Boches éveillât chez mes compagnons l'idée de certains devoirs envers eux-mêmes, envers leurs voisins de chambrée.

—

Avril.

Ce qui les étonne le plus chez nous, c'est la manière un peu désinvolte, souple du moins, dont quelquefois nous parlons à des officiers. La rigité parfaite du corps, la fixité des yeux, la pétrification de tout l'individu sont exigées par les règles de leur discipline pour les soldats, en présence d'un supérieur.

— Même devant un simple sergent, me dit Walter, il faut que nous conservions l'immobilité parfaite d'une statue, coller notre regard sur ses prunelles, ne pas bouger un doigt, ne pas sourciller. Tout à l'heure vous causiez avec le commandant. Je vous ai vu remuer la tête et les mains. Pour une faute pareille nous serions, nous autres, foudroyés.

De fait, chez ce bureaucrate même apparaît l'influence de l'automatisme. L'habitude de la marche mécanique a raidi ses membres et son allure : quand il se déplace, il fait penser au déclenchement réglé, successif, d'un ressort.

—

Jour de Pâques.

Lettre de Conrad Walter à Madame Conrad Walter.

..... Que je te parle maintenant de Pâques, de cette fête qui non seulement ressuscite la nature, mais qui ranime en nous le passé. Je songe avec motion à ce qu'était pour moi cette époque de l'année dans ma première jeunesse. C'est la pensée qui m'est venue à mon réveil aujourd'hui. J'ai revu ces matinées. où ma bonne mère attendait que mes yeux s'ouvrissent et me disait d'écouter les jolis carillons épandus dans nos vallées. J'ai répété mentalement les phrases sublimes de Faust : *Mon enfance se lève au son de ces cantiques. Alors, je m'en souviens, au milieu de la célébration silencieuse et grave du dimanche, un baiser descendait du ciel sur mon front. La voix des églises pénétrait tout mon être et la prière avait des charmes infinis.*

« Moi-même devenu homme, j'ai à mon tour pris plaisir à provoquer chez mes enfants cette joie poétique. Il y a deux ans, tu te rappelles, j'avais ouver oute grande la fenêtre, et nos bambins s'étaient dressés sur leur lit pour regarder, à demi endormis encore, le soleil d'avril qui illuminait la montagne. Les oiseaux chantaient, les tintements mélancoliques vibraient. Aujourd'hui dans mon exil et ma captivité, ce retour vers les choses aimées, fait couler mes larmes trop longtemps contenues et me fait du bien.....

—

Pris dans la lettre d'un ouvrier fondeur de Chemnitz.

..... Aujourd'hui veille du Premier-Mai, je rêve doublement à la liberté, comme socialiste et comme prisonnier.

—

Mai.

Décision bizarre : les Boches désormais pourront se procurer nos journaux. Hier encore il nous fallait veiller à ce qu'ils ne fussent en possession d'aucune feuille imprimée, qu'ils n'eussent aucune information touchant les choses de la guerre. Si des civils avaient avec eux des conversations par paroles ou par signes, c'était un fait à dénoncer expressément. Voici que tout est changé ; nous devons leur apprendre qu'ils ont le droit d'acheter les quotidiens. En ce moment où la France suit avec tant d'anxiété les péripéties de la terrible bataille, il m'en coûte de les inviter à contempler aussi le duel. Si pourtant Verdun allait succomber, quelle mortification pour nous de savoir qu'ils jouissent de leur triomphe et de notre douleur !

— Pour moi, dit Gorgouneux, je ne leur dirai rien du tout. Du reste puisqu'ils ne savent pas le français...

—

On leur tolère anssi de chanter le soir, après le dîner, jusqu'à huit heures et demie. Notre porte et la leur sont ouvertes. Ils forment des chœurs à deux et trois parties, qui accompagnent les modulations d'un harmonica. Bien que je m'en défende, un de leurs lieder, au rythme grave, quasi religieux, me pénètre de délices. Je m'en veux de m'y abandonner. Comment ces gens du peuple et d'un peuple si brutal sont-ils capables d'exprimer une mélancolie aussi fine ?

Il y a quelques années, je me rappelle, sur les pentes de l'Otilieraberg près de Strasbourg, j'entends un jour une de ces mélodies, dont une troupe d'étudiants emplissait la sombre paix des sapinières. Je les revois en imagination, ces adolescents, dans leur tenue d'ascensionnistes, avec la plume fauve ou le brin de bruyère à la coiffure, le havresac, l'alpenstock. Ils s'étaient groupés quelques instants pour jeter vers les solitudes les sonorités de leurs hymnes ; puis, contents d'un effet d'échos, ils étaient repartis un à un pour la montée, ne se doutant pas que d'un tournant plus élevé du sentier, l'étranger les observait. Je les avais retrouvés là-haut dans le cloître, d'où l'on domine les plaines d'Alsace. Ils se désignaient du doigt, en se les nommant, nos bourgs et nos villages que sur cette carte en relief reliaient comme de minces cordons les routes blanches. Et je n'avais pu demeurer là, supportant que les regards du conquérant se promenassent mêlés aux miens sur notre Terre Sainte.

—

Gorgouneux cet après-midi est venu me retrouver dans les champs et m'a remis un pli.

— Cela te concerne. Lis.

C'était une note de la place. « Pour les besoins du service, le soldat Bréauté quittera demain le poste de Caty pour se rendre à Miéville. »

—

A l'heure du départ pour la ferme, je me trouvais sur le seuil de notre logis. Les Boches savaient que je quittais le poste. Quand, sur le signe de Gorgouneux, leur *sergeant* a commandé : Recht's marsch ! tous, lui compris, ont porté la

main à leur coiffure, en me fixant, tandis que je leur rendais leur salut. J'ai remarqué le regard singulier du Saxon Walter. Il semblait me dire : « Je ne suis pas un méchant homme, vous avez su le comprendre. Je voudrais vous remercier et vous dire adieu. Mais il y a les camarades... »

—

Caty, le 17 juin 1915.

Mon cher ami

Tu as dû apprendre ma mésaventure. Cette affaire a, paraît-il, occupé toute la région. C'était le lundi 29 mai. Milledious à la ferme gardait une équipe occupée à rentrer les foins. Tous les autres, prisonniers et gardiens, étaient aux champs. Milledious, puisque c'était un lundi, cuvait son vin; il avait fait son nid parmi des bottes de fourrage et dormait. La grille qui clôt la cour du côté des bois était ouverte, l'occasion trop tentante. A l'heure du déjeuner, cinq Boches manquaient à l'appel..... On les a retrouvés les uns après les autres le lendemain et le surlendemain. Mais il fallut subir les conséquences du scandale, l'enquête, les visites des gendarmes et des officiers. Quelles séances ! Bien que le poste de Caty soit à trois kilomètres de Doncel, je me suis vu attribuer une grosse part de responsabilités. Me voici relevé. Peut-être va-t-on me casser et m'envoyer sur le front comme caporal ou même comme soldat de 2e classe... Quel malheur que je n'aie jamais eu l'énergie de me débarrasser de ce poivrot encombrant et compromettant ! Pour lui son compte est bon : trois mois de prison et le départ pour les tranchées avec un régiment d'active.

Mon pauvre vieux, où nous retrouverons-nous ? Je conserve de toi un excellent souvenir. Ecris-moi de temps en temps. Je te répondrai fidèlement.

Ton dévoué,

J. GORGOUNEUX.

J'oubliai de te dire que le *sergeant* se trouvait parmi les fugitifs. Tu t'en doutais. Le Saxon Walter, invité par les autres à se sauver, a refusé pour ne pas faire punir les gardiens. Tu avais raison. C'est un brave homme.

ROLAND BRÉAUTÉ.

D'UNE RIVE A L'AUTRE

(NAPOLÉON A LYON)

—

Mes bouquins refermés sur le nom de Paphos,

assis à ma table de travail, dans l'ancien Archevêché de Lyon, devenu Bibliothèque publique, sur cette rive droite de la Saône si riche d'histoire, si je tourne un peu la tête à gauche, je vois, sur la rive opposée, trois façades jaunes où s'inscrit quelque dessin architectural. Au centre, une maison quasi cubique que surmonte un attique rectangulaire, puis, de chaque côté, séparées par une rue, deux maisons faisant visiblement partie du même ensemble, toutes deux sommées d'un fronton en triangle. Tout cela est bâti sur les vestiges de l'ancien et célèbre couvent des Célestins, dont la construction, remontant à l'an 1407, est due au souvenir d'un miracle accompli à Lyon par Pierre Mouron, fondateur de l'Ordre. C'est un miracle bon enfant. Pierre, devant dire la messe devant le pape Grégoire X, se débarrasse de son manteau et cherche où le suspendre. Ne trouvant rien, il l'accroche à un rayon de soleil, simplement. Cet incident vestimentaire valut aux Lyonnais, un siècle plus tard, le vaste couvent qui occupait l'emplacement des trois façades actuelles, et qui, plusieurs fois reconstruit, s'étendait en profondeur jusqu'au théâtre. D'anciennes gravures nous représentent ce bâtiment sous son dernier aspect et nous inclinent à ne pas le regretter outre mesure.

La strophe de Mallarmé me hante. Obscure et obsédante, elle affecte la tournure sibylline des centuries de Nostradamus.

Mes bouquins refermés sur le nom de Paphos,
Il m'amuse d'élire avec le seul génie
Une ruine, par mille écumes bénie
Sous l'hyacinte, au loin, de ses jours triomphaux.

Et voici qu'une Ombre illustre, familière à la maison même où je mène ces humbles divagations, une Ombre stricte dans ses dorures raidies, se place entre mon souvenir et ces banales maisons jaunes. C'est le 10 messidor de l'an VIII (29 juin 1800), quinze jours après Marengo. Dès neuf heures du matin, les Etats-Majors de la garnison sont rassemblés sur la berge. Le préfet Verninac, les corps constitués, les magistrats arrivent successivement. A dix heures, Bonaparte monte à cheval, suivi de Bessières, de Duroc et de Savary. Maigre, les cheveux longs, d'une pâleur verdâtre, on se le figure aisément, sur ce décor où rien n'a changé (1). Une garde d'honneur de hussards volontaires l'escorte. Il marche seul, en avant. Le voici débouchant sur la place Bellecour en ruines (2). Au fond, les troupes sont rangées en bataille. Il les inspecte de cet œil qui voyait tout. Il retrouve la quinzième demi-brigade, celle qui traversa le Tagliamento sous le feu des Autrichiens ; cet officier figé dans son hausse-col, il le reconnaît et le salue de l'épée ; ce soldat, il l'interpelle par son nom, et cet autre, cet autre encore. L'enthousiasme, l'amour, gagnent le front, on l'acclame ; « Vive le Premier Consul ! » Il répond : « Vive la République ! »

Un hasard bienveillant a placé au Musée de Lyon un tableau de Prudhon représentant le triomphe de Bonaparte, retour d'Italie. Il est debout sur un char à la romaine, sévère et immobile parmi les Allégories. La toile, qui n'est qu'une ébauche, est d'une couleur vraiment triomphale. Les Victoires ont le charme voluptueux de toutes les créations de Prudhon. Mais combien plus émouvant ce triomphe improvisé sur cette place en ruines, image d'une grandeur périmée qu'il faut ressusciter ! Et quels symboles, tout à l'heure, aux mains de Napoléon, ce marteau et cette truelle, les premiers objets qu'on lui présente au seuil de la Patrie !

(1) Sauf que l'on descendait alors du quai à la rivière par un large escalier. C'était le Port du Temple.

(2) On sait que, après le siège de Lyon, Couthon, puis Collot d'Herbois et Fouché, avaient commencé par les façades de Bellecour la destruction de la ville, ordonnée par la Convention. « Tout ce qui fut habité par le riche sera démoli. »

Arrivé la veille à cinq heures du soir, sans s'être fait annoncer, il était descendu à cet Hôtel des Célestins où il avait accoutumé de loger à son passage (1). Mais sa présence bientôt connue, le préfet Verninac et les Etats-Majors se rendaient auprès de lui et lui demandaient de retarder d'un jour son départ. Il écrit aux Consuls :

AUX CONSULS DE LA RÉPUBLIQUE

Lyon, 10 messidor.

J'arrive à Lyon ; citoyens consuls, je m'y arrête pour poser la première pierre des façades de Bellecour que l'on va rétablir. Cette seule circonstance pouvait retarder mon arrivée à Paris ; mais je n'ai pu tenir à l'ambition d'accélérer le rétablissement de cette place, que j'ai vue si belle et qui est aujourd'hui si hideuse. On me fait espérer que dans deux ans elle sera entièrement achevée.

J'espère qu'avant cette époque le commerce de cette ville, dont s'enorgueillissait l'Europe entière, aura repris sa première prospérité.

Je vous salue.

BONAPARTE.

Une médaille avait été frappée pendant la nuit, on l'enferme avec quelques monnaies dans une boîte en plomb et la pierre est scellée à l'angle nord-ouest de la place, où l'entrepreneur Devouge avait commencé les travaux de reconstruction. Peu de discours. Un déjeuner à l'hôtel de Varissan, rue Boissac, où était alors la Préfecture. A une heure, Bonaparte remonte en voiture et quitte Lyon (2).

(1) L'Hôtel des Célestins était situé à l'angle de la rue Amédée (depuis, rue d'Egypte) et du quai des Célestins. L'immeuble est aujourd'hui occupé par des locataires.

(2) Le souvenir de ces fêtes se répercute dans le document suivant (Bibl. de Lyon. Mss Fds général. 5079), doublement curieux et par sa couleur d'époque, et par ce faste parcimonieux qui a souvent caractérisé les réjouissances publiques à Lyon.

« Mes idées sur le 14 juillet [1800].

« La veille, 25 coups de canon, à six heures du soir, le befroi, la grosse cloche... Le 14 à six heures du matin, 25 c. de canon. A 7 ou 8 heures rassemblement de la troupe, en bataille, sous les Tilleuls [place Bellecour]. Dans l'allée du milieu des Jallons étiquetés de distance en distance avec les factionnaires inexorables. Là se réunissent les divers fonctionnaires. A 9 h. très précises, salve. Discours d'annonce. La pompe defile par le coin du quay de Saône. Une haie serrée borde le cortège. De l'ordre, beaucoup d'ordre, infiniment d'ordre.

« Un char triomphal, antique, roule, conduit lentement par quatre chevaux (ou huit) de front quatre à quatre. Il porte l'emblème de la République et de ses enfans, peints sur les deux faces, faisceaux, piques pointes en bas, devises, Union, Concorde, Paix, Oubli des Maux, Espoir assuré, etc...

« Les écuyers à pied, costumes à la Romaine. Au lieu de la pierre posée [première pierre des façades de Bellecour], musique, discours, Vive la République, Vive son chef invaincu.

« Inviter Laudine [Delandine], Dumas, à composer chacun une chanson à la

Il devait y revenir le 11 janvier 1802, avec « Mme Bonaparte », pour y rester jusqu'au 28 et présider aux travaux de la *Consulta* cisalpine. Il logea cette fois à l'Hôtel de Ville alors nommé Palais du Gouvernement.

Toutes les sections du Congrès furent réunies pour la première fois le 20 janvier dans l'église des Jésuites, aujourd'hui Chapelle du Lycée, arrangée en amphithéâtre, « les gradins couverts de maroquin vert, dossier en noyer ».

Objet de la première réunion : nommer trente délégués chargés d'élire le Président et les dignitaires des plus hautes charges. Le 25 janvier, Bonaparte est élu président de la République cisalpine, puis italienne. Quoi qu'en dise Thiers, cette élection ne se fit pas sans difficulté ni pression. Bonaparte avait contre lui les patriotes italiens et pour lui les ecclésiastiques. La dernière assemblée générale eut lieu le 26 janvier. Le Consul y parut comme président de la République cisalpine, entouré de Chaptal, Talleyrand, Murat, Jourdan, Cervoni. Joséphine assistait à la séance dans une tribune réservée. Il est intéressant de constater, au cours des débats pour l'établissement de la constitution à donner à la nouvelle République, avec quelle clarté, quel sens infaillible, Bonaparte repousse toutes les propositions louches des clercs italiens.

Demande : « Qu'en chaque ville de la Cisalpine il y ait un tribunal pour la Censure, tribunal qui sera composé par moi-

Paix, à la Concorde, à la gloire des Armées. Deux orchestres sous les Tilleuls pour les chanter, avec d'autres chants...

« Requérir les deux théâtres après la Cérémonie qui ne doit point passer deux heures, revenir par le quay de la Saône ou du Rhône à la place des Terreaux. Le centre est vuide. Bataillon quarré.

« Monument.

« La colonne s'élève magiquement, elle s'ouvre, le génie de l'Immortalité fait apparaître les noms de Desaix et de Joubert.

« C'est à Belle Cour qu'il faut prendre la pierre angulaire et la porter sur un brancard couvert de palmes aux Terreaux. C'est la relique du jour. Au moment de la cérémonie, fracas des befrois et de l'artillerie... Rien ne divertit le peuple comme un feu de fille. Deux cents hommes depuis Saint-Clair jusqu'à l'hôpital tiraillant sur le fleuve à temps inégaux, feraient de l'effet. Le soir, diviser les points de réunion. Les Terreaux, la place du pont Morand, et Belle Cour doivent avoir des danses, des orchestres, des foires de petits marchands. Et un Tonneau sur cû, bien gardé et distillant le vin honnêtement, d'ailleurs bien gardé, crainte des indiscrets.

« Surtout beaucoup de police, des argus partout, partout de l'autorité, et peu de contrainte apparente.

« Aux deux spectacles, des farces, des danses et quelques prologues d'à-propos s'il se peut. Les chansons sur des airs bien connus, illuminations, joutes et concerts sur l'eau entre les deux ponts à neuf heures, avec bouquet de 500 fusées. »

« *Infiniment d'ordre... Beaucoup de police...* » On aime à supposer que l'auteur anonyme de ce projet sera devenu un fonctionnaire important sous l'Empire.

tié d'ecclésiastiques nommés par l'évêque. » La réponse ne se fait pas attendre : « Y substituer l'article suivant : Tous les libelles qui tendraient à avilir la religion et ses ministres doivent être poursuivis par les parties publiques. »

Demande : « Que les évêques puissent interdire, dans les lycées, l'enseignement de doctrines contraires à la religion catholique et aux bonnes mœurs. » Bonaparte voit immédiatement la main qui se glisse par la fissure. Il répond d'un seul mot : « Rejeté. »

Nous ne nous étendrons pas sur les réjouissances officielles, non plus que sur les fondations de services publics qui marquèrent le séjour de Bonaparte. Toutes les histoires de Lyon en donnent le détail. Retenons seulement ceci que, sur les dessins de Chinard, un arc de triomphe, imité de celui de Constantin, avait été dressé à Bellecour. Un quadrige le surmontait. On peut y voir la première idée de l'arc de triomphe du Carrousel, élevé en 1806, et pour lequel le même Chinard devait sculpter la statue d'un Carabinier.

Passons aussi sur le séjour à Lyon de Napoléon empereur, en avril 1805. Les Lyonnais semblent avoir connu à cette occasion l'ivresse collective, mais non le délire apollinien. Déjà, en 1800, le bibliothécaire Delandine, qui fut, pendant cette période, le Pindare lyonnais, avait écrit :

Par les soins de la Providence,
Ainsi chaque climat peut jouir à son tour
Des bienfaits dus à la présence,
A l'éclat de l'astre du jour.

En 1805, un anonyme, parlant par la bouche de Mlle Martin :

Pour vous offrir ce simple hommage,
Reine, si j'ai pu de mon âge
Surmonter la timidité,
C'est que, malgré ma tendre enfance,
Je sais, avec toute la France,
Que votre auguste Majesté
Joint à la suprême puissance
La suprême bonté.

Et quand les poètes se taisaient, l'air : « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? » revenait avec insistance.

Cependant Napoléon recevait les députés des départements, s'instruisait des affaires du pays. Au lieu de ces voyages

blancs auxquels nous ont habitués nos présidents, il ne négligeait aucune des demandes qui lui étaient adressées et prenait aussitôt des décisions qui rendaient inutile le long travail des bureaux.

§

Dix ans plus tard. Retour de l'île d'Elbe. Napoléon a vu tomber devant lui les barricades élevées par les royalistes au pont du Rhône. Cette fois encore, comme en 1805, c'est à l'Archevêché, chez son oncle Fesch, qu'il descend. Il reçoit, il signe, mais on le sent plein de cette indulgence, dernier corollaire du mépris. La garde nationale à cheval, après avoir à la hâte changé ses insignes, vient se mettre à sa disposition. Il la remercie : « Votre conduite envers le comte d'Artois m'apprend ce que vous ferez à mon égard, si la fortune venait à m'abandonner. » Et il ajoute, pour masquer, par une suprême élégance, ce que cette réponse contenait de personnel : « D'ailleurs nos lois ne reconnaissent pas la garde nationale à cheval. »

C'est le dimanche, 12 mars. Les réceptions terminées, le voici seul dans sa chambre, au rez-de-chaussée, à l'angle du quai et de l'avenue. Il a plu tout le jour. A présent, un pâle soleil, éclairant les façades opposées, fait étinceler derrière lui les dorures des meubles, du secrétaire d'acajou à cariatides, du lit à têtes dorées et à cassolettes, veloute la tenture de soie « couleur tabac d'Espagne ». Il s'approche de la fenêtre et, le front à la vitre, regarde l'eau couler. Que de souvenirs ! De quelque côté que se tournent ses regards, suivant ou remontant le cours de cette eau calme sous ses pieds, les ombres surgissent en foule. Au midi, c'est Valence, ses débuts à seize ans comme lieutenant d'artillerie, « Napolionne de Buonaparte », maigre et gauche et « baragouinant », mais fier de son uniforme bleu aux parements écarlates, « le plus beau du monde ». Voici l'endroit même où, avec son cher Alexandre Des Mazis, il débarquait à Lyon du coche d'eau pour aller reprendre sur le Rhône le bateau de poste pour Valence. Valence ! Mlle Bou, les cerises de Caroline Du Colombier, la belle Lauberie de Saint-Germain, idylles sans tache d'un jeune officier vierge et frémissant. Au nord, sur cette rivière encore, c'est Auxonne, ses années de labeur assidu..... Puis les souvenirs se précisent, plus proches, datant presque d'hier.

Cette façade jaune, de l'autre côté du pont, sur ce quai dont il entend la rumeur, c'est l'hôtel des Célestins. C'est là qu'il descendit le 11 octobre 1799, revenant d'Egypte, accompagné de Berthier, de Berthollet et de Monge. Une réception quasi familiale avait été organisée. C'était de la gloire impromptu. Le peuple l'avait acclamé sous ses fenêtres, des maisons s'étaient illuminées, une petite pièce, *le Héros de Retour*, avait été bégayée par des comédiens qui ne la savaient pas, tandis que, dans une loge en face de lui, un inconnu s'évertuait de son crayon sur un papier qu'il dissimulait (1). On avait nommé rue d'Egypte la rue Amédée. Bonaparte effaçait Savoie. Enfin, plus près encore, sur cette berge toute éblouie de l'or des uniformes et frémissante du pas des chevaux, il y a quinze ans à peine, le retour de Marengo, cette pure apothéose... Et cette *Consulta* où le petit général corse dictait des lois aux ennemis de sa patrie, aux Gênois détestés, « race maudite ».

Il est là, debout sur ses jambes courtes, gras, jaune et bouffi, plus semblable aux caricatures de Cruikshank, à « Boney », qu'au héros de David. Le soleil est tombé, un vent froid passe sur le fleuve. Quelles furent alors ses pensées ? Ce raccourci tragique de sa vie lui apparut-il ? Eut-il conscience de cette poignante antithèse dans sa fortune ? L'heure et le site dressèrent-ils devant lui quelqu'une de ces figures légendaires qui marquent les étapes des grandes destinées ?

Déjà, à Brienne, qu'il avait toujours considérée comme « un beau champ de bataille », il avait connu, le 1er février 1814, sa première défaite sur le sol français. Il racontait à son Etat-major ses années de jeunesse. « Pouvais-je croire alors que j'aurais à protéger ces mêmes lieux contre les Russes ! » Et sa prime aurore et son déclin commençant, par un mystérieux retour, se confondaient dans le même décor.

Maintenant il sent partout la trahison autour de lui, et, de cette fenêtre, ce vaincu sans espoir, mais non sans courage, contemple, dans la nuit imminente, là, devant lui, à quelques

(1) Ce portrait, signé J.-G. Charvet, est conservé à la Bibliothèque. L'artiste a écrit au bas de son dessin : « Napoléon Bonnaparté, dessiné dans la loge où il se montra, au théâtre des Célestins en passant à Lyon, le 21 vendémiaire an 8, à son retour d'égypte, en habit Bourgeois, anciène mode, de couleur noisette, un mouchoir de soie noir au cou. »

pas, à portée de sa voix, les images ressuscitées de sa jeune gloire.

On a détruit la statue que les Lyonnais lui avaient élevée sur la place Napoléon, aujourd'hui place Carnot ; tout souvenir est aboli, sauf une humble plaque de marbre commémorant la reconstruction de Bellecour, et que la plupart des passants ignorent. Mais, plus vivants, plus émouvants que toute effigie de pierre ou de bronze, ce souvenir d'une station sur la voie de la chute et de l'exil, cette évocation d'une heure d'agonie, d'une heure digne de Shakespeare, emplissent d'une mélancolie surhumaine les dormantes rives de la Saône.

RICHARD CANTINELLI.

RASPOUTINE

—

Il y a un mois, un drame mystérieux, qui produisit une grande impression dans toute la Russie, s'est déroulé à Pétrograd. La veille du nouvel an, dans le magnifique palais du prince Youssoupoff, qui s'élève sur le quai de la Petite Néva, six convives étaient réunis à souper. Au cours de ce souper, on entendit des coups de feu, puis la porte du palais s'ouvrit, livrant passage à quelques personnes qui traînaient le corps d'un homme blessé ou tué. Un automobile stationnait à la porte du palais. Les hommes, chargés de leur fardeau, y prirent place. Mais l'automobile ne dut pas aller loin, car le lendemain, presque en face du palais Youssoupoff, on découvrait dans la Néva un cadavre percé de six balles. Ce cadavre était celui du fameux Grigory Raspoutine. Son meurtrier, qui d'ailleurs avoua son crime, était, d'après les nouvelles données par les journaux, un des membres d'une des plus aristocratiques famille de la Russie, apparenté à la famille impériale, le jeune comte Soumarokoff-Elston, autorisé à porter le titre illustre de son ancêtre maternel, prince Youssoupoff. L'enquête, menée avec une rapidité inaccoutumée et excessive, a conclu que le prince avait tué Raspoutine, étant en état de légitime défense, bien que les balles qui ont percé le corps aient été reconnues de différents calibres. Le prince Youssoupoff a été remis en liberté, et le mystère qui entoure la fin de Raspoutine de longtemps, sans doute, ne sera pas éclairci. Mais occupons-nous de la victime.

En Sibérie, dans le district de Tumen, de la province de Tobolsk, il existe un petit village, perdu dans les marais, Pokrovskoié. Les habitants de ce village, presque tous d'an-

ciens bagnards, font, en général, le métier de postillon, s'adonnent un peu au jardinage, mais surtout volent les chevaux ou détroussent les voyageurs qui ont la hardiesse de s'aventurer dans ces parages. Les habitants des villages voisins, — c'est-à-dire des villages distants d'une centaine de kilomètres, car nous sommes en Sibérie,— ont le plus grand mépris pour les habitants de Pokrovskoié qu'ils appellent *Tchaldony* et *Gigany*, mots d'argot sibérien qui signifient chenapans et bandits. Il y a une cinquantaine d'années, dans ce village, la famille la plus misérable était celle d'un certain paysan prénommé Efim, auquel on ne connaissait pas d'autre profession que le vol des chevaux, pas plus qu'on ne lui connaissait de nom. Les habitants de Pokrovskoié l'avaient surnommé *Novy*, le « Nouveau ». C'est dans cette famille que naquit, en 1871, celui qui devait devenir célèbre sous le nom de Grigory Raspoutine. Disons tout de suite que le nom Raspoutine est également un sobriquet donné à Grigory Novy par les paysans, à cause de sa vie crapuleuse. *Raspoutine* est en effet un dérivé du mot russe *raspoutnik*, qui signifie débauché. De même les admirateurs et les admiratrices de Raspoutine, devenu célèbre, ses « disciples », reçurent de la société pétersbourgeoise les surnoms de *Raspoutniky* et *Raspoutnitzé*, masculin et féminin pluriels de *Raspoutnik*. Ajoutons que Raspoutine, qui dès sa prime jeunesse se montra d'un cynisme parfait, était fier de ce surnom et déclarait toujours : Raspoutine je suis et Raspoutine resterai.

Au village, le jeune Raspoutine, suivant en cela l'exemple paternel, mène une vie qui n'est guère qu'un tissu de délits et de forfaits, pour lesquels il est souvent fouetté par sentences du tribunal des paysans, et parfois en compagnie de ses deux amis intimes, le jardinier Varnava, qui devait être plus tard évêque de Tobolsk, et un certain Striaptchev, que nous retrouverons à Pétrograd serviteur dévoué de Raspoutine.

Dans les archives du tribunal de Tobolsk sont conservés trois dossiers d'affaires où l'inculpé est Grigory Efimovitch Raspoutine : le premier en date concerne un vol de chevaux ; le second, un faux témoignage ; le troisième le viol d'une vieille mendiante, Likonidouchka, et de deux fillettes de douze et treize ans. La première affaire, on ne sait pourquoi, fut abandonnée ; pour la deuxième, d'après les lois de cette épo-

que (il y a vingt ans), l'accusé fut condamné à la peine du fouet ; pour la troisième affaire, les victimes n'ayant pu produire de témoins, Raspoutine fut acquitté.

Comme la plupart des habitants de Pokrovskoié, Grigory Raspoutine faisait parfois le métier de postillon. C'est ainsi qu'il lui arriva d'avoir à conduire un voyageur à Verkhotourié, sis à une trentaine de kilomètres de Pokrovskoié. Cette circonstance eut sur son avenir une influence considérable. Ce voyageur était un prêtre qui jouissait dans le clergé sibérien d'une grande considération. Pendant le trajet, il lia conversation avec son cocher et le résultat de cet entretien fut que Raspoutine aussitôt après changea de vie. Il quitta le village, séjourna plusieurs semaines au couvent de Verkhotourié, puis reparut vêtu d'une sorte de froc, le corps ceint d'une corde, et, sous cet accoutrement, qu'il ne quitta plus, il commença à parcourir la région, allant quêter de village en village pour la construction des églises. Aucune église ne fut jamais construite avec l'argent récolté par Raspoutine, mais sa famille connut peu à peu la prospérité, et de la plus miséreuse du village finit par devenir la plus considérable. Raspoutine, bien que n'ayant jamais reçu les ordres et ne sachant ni lire ni écrire, était maintenant traité par tous de Révérend Père ou plus souvent de *staretz*, dans le sens de Vénérable, car le mot russe *staretz* signifie littéralement vieillard et Raspoutine est mort à peine âgé de 45 ans. Devenu un personnage, Raspoutine fonda dans son village une sorte de secte à laquelle adhérèrent ses partisans et admirateurs, surtout les femmes. Sa doctrine, excessivement simple, se résumait à ceci : Pour faire son salut, il faut se repentir ; pour se repentir, il faut pécher. Si donc une âme veut faire son salut, elle doit commencer par pécher. La luxure était le péché principal que reconnaissait Raspoutine, et il se chargeait d'y faire succomber ses ouailles. Cette doctrine eut un tel succès dans le village Pokrovskoié que les paysans adressèrent au Saint-Synode plusieurs plaintes à ce sujet. Voici dans l'une de ces plaintes la description qui est faite des pratiques sacerdotales de Raspoutine :

« Cela se passe la nuit, près d'une fosse. Aussitôt que les étoiles montent, Raspoutine, accompagné de ses familiers et de ses fidèles, jette du bois dans la fosse. On allume un

bûcher ; sur ce bûcher on place un trépied sur lequel est posé un vase renfermant de l'encens et des racines aromatiques Puis hommes et femmes, se tenant par la main, font une ronde autour de ce bûcher, en psalmodiant cette seule phrase : « Notre péché, notre repentir; Seigneur, pardonne-nous notre péché en raison de notre repentir. » Peu à peu le mouvement de la ronde s'accélère, les paroles deviennent indistinctes, et bientôt on n'entend plus que des halètements et des gémissements. Le bûcher s'éteint, la ronde se disloque d'un coup, le cri impérieux de Raspoutine s'élève : « Et moi, je vous dis, éprouvez votre chair ! » A ces paroles, hommes et femmes se laissent choir et s'accouplent au hasard. Les hommes arrachent aux femmes un ruban ou un morceau de leur robe pour savoir avec qui ils ont péché, et il arrive que le père reconnaît sa fille, la mère, son fils. » Toutes ces plaintes demeurèrent sans effet. L'autorité ecclésiastique se contenta de prescrire au clergé de Tobolsk d'apprendre à lire et à écrire à Raspoutine et d'exercer sur lui une influence religieuse.

La réputation de Raspoutine, comme saint et guérisseur, se répandait de plus en plus, dépassant les limites non seulement de son district, mais de sa province. Sa « doctrine» lui valait un nombre d'adeptes de jour en jour plus grand. Raspoutine sentit que le moment était venu d'opérer sur un champ plus vaste et d'aller tenter fortune dans la capitale de la Russie.

Muni d'une lettre de recommandation du supérieur du couvent de Verkhotourié pour le Père Jean de Cronstadt, Raspoutine, qui, à l'âge de vingt-cinq ans, avait épousé une paysanne de son village, Prascovie Féodorovna, et en avait eu deux filles, abandonne femme et enfants et part pour Cronstadt.

Dans les hautes sphères de Pétrograd, depuis très longtemps, presque toujours s'exerça une influence mystique, celle d'un prêtre, d'un thaumaturge ou même d'un « innocent », comme le célèbre Ivan Iakovlevitch Koreïcha, au temps de Nicolas I[er]. Sous le règne d'Alexandre III, la Cour fut soumise à l'influence du fameux prêtre Jean de Cronstadt. Après Alexandre III, ce fut pire encore : des illuminés, des magnétiseurs rappelant Savonarole et Cagliostro, tels le prêtre Iliodore et le Français Philippe, deviennent les oracles écoutés des plus

hauts personnages. L'influence de Grigory Raspoutine dépassa celle de tous ses devanciers.

Le Père Jean de Cronstadt, auquel se présenta Raspoutine, le recommanda à son tour à l'archevêque Théophane, alors recteur de l'Académie ecclésiastique de Pétrograd, qui fut séduit par la religiosité et la force de caractère du « Vénérable » Raspoutine. Il le présenta à plusieurs dignitaires du clergé de Pétrograd et l'introduisit dans quelques salons aristocratiques où l'on s'intéressait aux affaires de l'Eglise. C'est d'un de ces salons, celui de la comtesse I..., que partit la gloire de Raspoutine. La recommandation du mystique archevêque Théophane, renommé pour son ascétisme, valut à Raspoutine d'être traité avec les plus grands égards par les habitués du salon de la comtesse I... Le paysan débauché devint : « l'homme de Dieu », « le grand intercesseur », « le voyant », « le prophète », et il compta bientôt parmi ses fidèles bon nombre de grandes dames de l'aristocratie russe ; enfin les portes du palais impérial même lui furent ouvertes. Raspoutine acceptait les marques d'admiration dont il était l'objet comme quelque chose de tout naturel. Il se disait « l'exorciseur des démons », l'homme qui a reçu de Dieu le don de « guérir les passions voluptueuses ». C'était sa mission divine. Les scènes d'exorcisme auxquelles se prêtaient ses belles pénitentes, les moyens qu'il employait pour « lutter contre le Malin », ne sauraient être décrits ; les pages les plus osées du Décaméron sont innocentes en comparaison de ce qu'imaginait le « saint homme » pour le salut de ses fidèles. Evidemment, le nombre considérable de coups de fouet qu'en sa jeunesse tumultueuse lui avaient valus ses vols avaient produit sur lui une si vive impression que la flagellation lui apparaissait toujours comme le remède souverain. Plusieurs traitements « spirituels » étaient donnés dans un établissement de bains où Raspoutine se rendait en compagnie d'une dizaine de ses dévotes, la plupart jeunes et jolies ; celles-ci étant plus souvent soumises, disait-il, à la tentation du Malin.

De pareilles pratiques « religieuses » ne pouvaient rester longtemps cachées. Une jeune nonne raconta à son confesseur, le Père Iliodore, quels moyens employait Raspoutine pour chasser le diable fornicateur. Deux jeunes filles de l'aristocratie allèrent se confesser à l'archevêque Théophane et lui racon-

tèrent aussi comment elles devinrent les victimes du même Raspoutine. L'archevêque Théophane, l'évêque Ermogène et le prêtre Iliodore décidèrent de dénoncer Raspoutine. Il fut arrêté, mais, ayant juré de renoncer à ses pratiques, il fut mis en liberté. Aussitôt il commença une terrible campagne contre ses accusateurs ; usant de ses hautes relations, il obtint la disgrâce des deux évêques et du prêtre Iliodore, qui, se sentant plus particulièrement menacé par son adversaire, s'enfuit à l'étranger.

Cet incident n'entrava point la carrière glorieuse de Raspoutine, et cet homme d'une laideur et d'une saleté repoussantes, aux longs cheveux pommadés exhalant une odeur fétide, qui jusqu'à la fin de ses jours ignora l'usage du couteau et de la fourchette et mangeait avec ses doigts, qu'il faisait ensuite lécher par ses dévotes, cet homme qui avait conservé un langage obscène et des manières grossières, grâce à l'empire qu'il exerçait sur certaines personnes devenait tout puissant.

[8 lignes censurées]

Avant d'arriver jusqu'à Raspoutine, le solliciteur devait d'abord s'adresser à son ancien ami d'enfance, Striaptchev, devenu son homme de confiance. Moyennant 200 roubles, Striaptchev introduisait le solliciteur près de deux femmes, les amies de Raspoutine. L'une d'elles était la sœur du jardinier Varnava, autre compagnon de jeunesse de Raspoutine. Varnava, peu après la « conversion » de son ami, était entré dans les ordres, et grâce à lui avait fait une carrière rapide et brillante ; il était déjà évêque de Tobolsk. L'autre amie était la femme d'un notaire de Tumen. Pour obtenir une audience de Raspoutine, il fallait encore verser à ces femmes quelques cents roubles, après quoi seulement le visiteur était admis à voir le saint personnage et apprenait ce qu'il lui coûterait pour obtenir, grâce à lui, ce qu'il souhaitait. Malgré ces exigences, la demeure de Raspoutine était assiégée, car on le savait assez puissant pour obtenir tout. Du reste, il disait toujours modestement : « Mon pouvoir me vient de Dieu. »

Mais l'influence de Raspoutine ne s'exerçait pas seulemen dans les milieux mondains et bureaucratiques. Il commença bientôt à prendre une part active dans la vie politique inté-

rieure et extérieure de la Russie; sa place devint prépondérante dans le parti réactionnaire dirigé avant la guerre par la bureaucratie allemande, et il en fut l'arme la plus puissante.

[3 lignes censurées]

Pour comprendre le rôle de Raspoutine en cette circonstance, il nous faut dire quelques mots de la situation respective des différents partis politiques en Russie, et de la façon dont ils envisagent la guerre.

Dans la lutte formidable où tous les peuples de l'Entente combattent pour le droit,pour la liberté et l'indépendance des petits peuples, chaque nation engagée dans cette lutte poursuit encore des buts particuliers. Pour la France, c'est la restitution de l'Alsace et de la Lorraine , pour la Russie, c'est la solution de son grand problème historique : la possession de la mer libre, et en outre la délivrance du pays de la bureaucratie allemande qui dominait en Russie et entravait toutes les libertés du peuple russe. Le bureaucratie qui régnait en Russie en maîtresse absolue était allemande ou d'origine allemande, de sorte que la lutte contre l'Allemagne est devenue en même temps, en Russie, la lutte du peuple contre la bureaucratie.

[15 lignes censurées]

L'existence d'un pouvoir occulte dominant le pouvoir officiel est du reste quelque chose d'assez fréquent dans l'histoire de la Russie. Par exemple, dans les premières années du règne d'Alexandre III, il s'était formé à la Cour une société, « la Phalange sacrée », qui comprenait plusieurs grands-ducs et hauts dignitaires de l'Empire et qui exerçait une véritable dictature. Le mystère de cette organisation était si bien gardé que, pendant plusieurs années, on nia même son existence, dont cependant beaucoup parlaient. Ce n'est que récemment, depuis que la presse est devenue un peu plus libre, qu'on a connu par les révélations d'un ancien membre de cette « Phalange », le général Smelsky, toute l'organisation de cette société et tout le mal qu'elle a fait à la Russie. Or, dans ces dernières années, surtout au début de la guerre, il s'est formé également une sorte de « Phalange » dont Raspoutine était un des membres les plus influents. Dans la presse et le peuple on a baptisé ce groupement occulte du nom de « Parti de Potsdam », le but principal de ce groupe étant d'amener la

Russie à une paix séparée avec l'Allemagne, dût une débâcle de la Russie en être la conséquence.

[36 lignes censurées]

Le plus terrible de ses adversaires était le prêtre Iliodore, dans la vie civile S. M. Troufanoff. Iliodore, homme instruit, de caractère violent, de mœurs ascétiques, sorte de Savonarole, avait créé une secte, sur les bords de la Volga, et son quartier général était sa ville natale, Tzaritzine. Protégé par l'évêque Ermogène, le prêtre Iliodore eut aussi pendant un temps, une très grande influence dans les hautes sphères dirigeantes, influence qui fut bientôt éclipsée par celle de Raspoutine. Il dut se retirer devant son rival, mais ne le lui pardonna pas. Nous avons déjà dit comment ayant échoué dans sa tentative de faire condamner Raspoutine par le Saint-Synode, il s'était par mesure de prudence enfui à l'étranger.

Un des attentats dirigés contre Raspoutine, et qui faillit lui coûter la vie, fut commis par une femme, sorte d'illuminée, fanatique du père Iliodore, qu'elle voulait venger. Raspoutine se rendait de temps à autre dans son pays natal où vivait toujours sa famille. Disons incidemment que ces voyages étaient l'occasion de manifestations enthousiastes en l'honneur de Raspoutine, que le gouverneur de Tobolsk et tous les hauts fonctionnaires civils ainsi que les grands dignitaires de l'Eglise venaient à sa rencontre, de même qu'à son départ de Pétrograd il était accompagné d'une foule de personnages importants et de grandes dames, parmi lesquelles on voyait toujours la comtesse I... C'est pendant un de ces voyages que cette femme tira sur Raspoutine un coup de revolver. Pendant une dizaine de jours Raspoutine fut entre la vie et la mort; enfin il en sortit indemne. Quant à la femme, on l'interna dans une maison d'aliénés.

[99 lignes censurées]

J-W. BIENSTOCK.

NIÉTOTCHKA NEZVANOVA

(*Suite*)

V (*suite*)

Le défaut principal de la petite princesse ou, pour mieux dire, le trait principal de son caractère était l'orgueil. Cet orgueil se manifestait jusque dans les plus petites choses, se transformant en amour-propre au point que la contradiction, quelle qu'elle fût, ne l'offensait pas, ne la fâchait pas, mais provoquait seulement en elle de l'étonnement. Elle ne pouvait pas comprendre qu'une chose pût se faire autrement qu'elle le désirait. Cependant le sentiment de la justice dominait toujours dans son cœur. Se rendait-elle compte qu'elle était injuste, aussitôt elle se soumettait à l'arrêt de sa conscience, sans objection ni faux-fuyants. Le fait que jusqu'à ce jour, dans ses rapports avec moi, elle dérogeait à ce principe, s'explique, je pense, par une antipathie incompréhensible qui troublait pour un moment l'harmonie de tout son être. Et cela était forcé. Elle était trop passionnée dans ses élans, et ce n'était toujours que l'exemple, l'expérience, qui la mettaient dans la vraie voie. Les résultats de ses intentions devaient être très beaux et vrais, mais ils se produisaient par des écarts et des erreurs perpétuels.

Catherine en eut bientôt assez de m'observer, et elle résolut alors de me laisser tranquille. Elle fit comme si je n'étais pas là. Pour moi elle n'avait pas un mot de trop, pas même ce qui était strictement nécessaire. J'étais écartée des jeux, et écartée non pas brusquement, mais très habilement, comme si

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 444, 445 et 446.

c'était moi qui l'avais voulu. Nos leçons continuaient, et on me donnait à elle en exemple d'intelligence et de douceur. Mais je n'avais plus l'honneur d'offenser son amour-propre, qui était si chatouilleux que notre bouledogue lui-même, sir John Falstaff, était capable de l'offenser.

Falstaff était sérieux et flegmatique, mais, quand on l'irritait, il devenait féroce comme un tigre, féroce au point de méconnaître le pouvoir de son maître. Un autre trait : il n'aimait personne, mais son ennemi principal était incontestablement la vieille princesse. Je raconterai aussi cette histoire.

L'orgueilleuse Catherine faisait tous ses efforts pour vaincre l'animosité de Falstaff. Il lui était désagréable qu'il y eût dans la maison un être qui méconnût son pouvoir, sa force, qui ne s'inclinât pas devant elle, qui ne l'aimât pas. Aussi avait-elle décidé d'entreprendre Falstaff. Elle voulait dominer sur tout au monde, comment donc Falstaff pouvait-il se dérober à ce sort? Mais le méchant bouledogue ne cédait pas.

Un jour qu'après le dîner nous étions assises toutes deux, en bas, dans la grande salle, le bouledogue vint se coucher au milieu de la pièce, jouissant paresseusement de son repos d'après dîner. La petite princesse eut soudain l'idée de le soumettre à son pouvoir. Aussitôt elle abandonna son jeu et, sur la pointe des pieds, en appelant Falstaff des noms les plus tendres et en l'invitant de la main, elle commença, prudemment, à s'approcher de lui. Mais Falstaff, déjà de loin, montrait ses terribles dents. Catherine s'arrêta. Son intention était de s'approcher de Falstaff, de le caresser, ce qu'il ne permettait à personne hormis la princesse dont il était le favori, et de le forcer à la suivre.

C'était une entreprise difficile et dangereuse, car Falstaff ne se gênerait pas pour lui arracher la main ou la déchirer, s'il le jugeait nécessaire. Il était fort comme un ours. Je suivais de loin avec inquiétude et crainte le manège de Catherine. Mais il n'était pas facile de la dissuader du premier coup, et même les dents de Falstaff, qu'il montrait très impoliment, n'étaient pas encore un moyen suffisant pour cela. S'étant convaincue qu'on ne pouvait pas l'approcher de prime abord, la petite princesse étonnée fit le cercle autour de son ennemi. Falstaff ne bougeait pas. Catherine fit un second tour beaucoup plus étroit, puis un troisième; mais quand elle arriva à l'en-

droit qui paraissait à Falstaff l'extrême limite qu'il pût permettre d'atteindre, de nouveau il montra les crocs. La petite princesse frappa du pied, s'éloigna dépitée et s'assit sur le divan. Dix minutes après, elle avait inventé une nouvelle tentation. Elle sortit et revint bientôt avec des craquelins et des gâteaux; bref, elle changeait ses armes.

Mais Falstaff demeurait très calme ; il était sans doute tout à fait rassasié, car il ne regarda même pas le morceau de gâteau qu'elle lui jeta, et quand la petite princesse se trouva de nouveau près du cercle défendu que Falstaff considérait comme sa frontière, il montra une opposition encore plus forte que la première fois; Falstaff leva la tête, sortit ses dents, gronda sourdement et fit un mouvement comme s'il se préparait à bondir. Catherine devint rouge de colère ; elle laissa le gâteau et revint s'asseoir à sa place. Elle était toute émue ; son pied frappait le tapis ; ses joues étaient rouges et même des larmes parurent dans ses yeux. Son regard s'étant par hasard posé sur moi, tout son sang afflua à sa tête. Elle bondit résolument de sa place et, d'un pas décidé, se dirigea droit vers la terrible bête.

L'étonnement produit cette fois sur Falstaff était sans doute trop fort; il laissa son ennemie franchir la frontière et elle n'était plus qu'à deux pas de lui quand il la salua d'un grognement terrible. Catherine s'arrêta un instant, mais un instant seulement, puis résolument s'avança. Je pensais mourir de frayeur. La petite princesse était excitée comme je ne l'avais jamais vue : ses yeux brillaient du sentiment de la victoire, du triomphe de la puissance. Elle supporta hardiment le regard terrible du bouledogue furieux et ne tressaillit pas devant sa gueule épouvantable. Il se dressa ; de sa poitrine velue sortit un grognement effroyable ; encore un moment et il allait s'élancer. Mais Catherine posa fièrement sur lui sa petite main, et, par trois fois, triomphalement, le caressa sur le dos. Le bouledogue eut un moment d'hésitation. Cet instant fut le plus effrayant. Soudain il se leva lourdement, s'étira et, pensant probablement qu'il n'était pas digne de lui d'avoir affaire à des enfants, il sortit tranquillement de la chambre. La petite princesse triomphante resta sur la place conquise et jeta sur moi un regard indéfinissable, un regard saturé, grisé de victoire. Moi, j'étais blanche comme un linge. Elle le remarqua et sourit.

Cependant une pâleur mortelle couvrait déjà ses joues. A grand peine elle arriva jusqu'au divan où elle tomba presque évanouie.

Ma passion pour elle ne connaissait maintenant plus de bornes. Depuis ce jour où j'avais eu si peur pour elle, je n'étais plus maîtresse de moi. Je languissais d'angoisse, j'étais mille fois sur le point de me jeter à son cou, mais la crainte me clouait sur place. Je me rappelle que je cherchais à m'éloigner d'elle, afin qu'elle ne vît pas mon émotion. Mais quand, par hasard, elle entrait dans la chambre où je m'étais réfugiée, je tressaillais et mon cœur commençait à battre si fort que la tête me tournait. Je crois même que l'espiègle enfant le remarqua, après quoi, pendant deux jours, elle parut même un peu confuse. Mais bientôt elle s'habitua à cet état de choses.

Pendant tout un mois, je souffris ainsi, en cachette. Mes sentiments avaient une élasticité incompréhensible, si l'on peut s'exprimer ainsi. Ma nature est patiente au plus haut degré, de sorte que l'élan, la manifestation spontanée des sentiments ne se produit chez moi qu'à la dernière extrémité. Il faut remarquer que, de tout ce temps, nous n'avions pas échangé, Catherine et moi, plus de cinq paroles. Mais peu à peu, je remarquai à quelques indices imperceptibles que cette attitude envers moi n'avait pas pour cause l'oubli ou l'indifférence, mais qu'elle était consciente comme si la petite princesse se fût donné parole de me maintenir dans de certaines limites. Mais déjà je ne dormais plus la nuit, et dans la journée je ne pouvais plus cacher mon embarras, même devant Mme Léotard. Mon amour pour Catherine allait même jusqu'à l'étrangeté. Une fois, je pris en cachette un de ses mouchoirs, une autre fois un petit ruban qu'elle mettait dans ses cheveux, et toute la nuit je baisais et mouillais de mes larmes ces objets. D'abord l'indifférence de Catherine m'avait torturée, offensée; mais maintenant tout s'embrouillait en moi et je ne pouvais pas moi-même me rendre compte de mes sensations. Ainsi, peu à peu, les nouvelles impressions chassaient les anciennes; les souvenirs se rapportant à mon triste passé perdaient de leur force, remplacés en moi par une nouvelle vie. Je me souviens que je m'éveillais parfois la nuit. Je me levais de mon lit et, sur la pointe des pieds, je m'approchais de Catherine. Pendant des heures entières, je la regardais dormir, à la lueur faible

de notre veilleuse. Parfois je m'asseyais sur son lit, je me penchais sur son visage et je sentais son souffle chaud ; alors doucement, tremblant de peur, je baisais ses petites mains, ses épaules, ses cheveux, ses pieds, s'ils se montraient hors de la couverture.

Peu à peu je remarquais — car pendant tout un mois, je ne la quittai pas des yeux— que Catherine devenait d'un jour à l'autre plus pensive ; son caractère commençait à perdre de son équilibre; parfois toute une journée se passait sans qu'on l'entendît, tandis qu'un autre jour c'était un vacarme comme jamais elle n'en avait fait. Elle devenait irritable, exigeante ; elle rougissait et se fâchait très souvent, et avec moi, elle arrivait même aux petites cruautés; tantôt, tout d'un coup, elle refusait de dîner près de moi, d'être assise près de moi, comme si je lui eusse inspiré du dégoût; tantôt elle s'en allait brusquement chez sa mère et y restait des journées entières, sachant peut-être que je souffrais en son absence; tantôt soudainement elle se mettait à me regarder, pendant des heures de sorte que, gênée affreusement, je ne savais où me mettre : je rougissais, je pâlissais, et cependant je n'osais pas sortir de la chambre.

Depuis deux jours Catherine se plaignait de la fièvre, tandis que jamais auparavant elle n'avait été malade. Enfin, un beau matin, sur le désir de la princesse, on donna l'ordre à Catherine de s'installer en bas, chez sa mère, qui avait failli mourir de peur en apprenant que sa fille avait de la fièvre. Je dois dire que la princesse était très mécontente de moi, et tous les changements qu'elle remarquait en Catherine, ceux même dont je ne m'apercevais pas, elle me les attribuait ainsi qu'à l'influence de mon caractère morose, comme elle disait. Depuis longtemps déjà elle nous aurait séparées, mais elle ajournait cette séparation, sachant qu'elle aurait à soutenir à ce sujet une discussion sérieuse avec le prince, qui, bien qu'il lui cédât en tout, se montrait parfois extrêmement obstiné. Et elle comprenait très bien le prince.

Ce fut un coup pour moi d'être séparée de Catherine, et pendant toute une semaine je fus dans un état d'esprit des plus maladifs. Je me tourmentais, je me creusais la tête sur la cause de l'aversion de Catherine pour moi. L'angoisse déchirait mon âme, et le sentiment de la justice et de l'indigna-

tion commençait à se lever dans mon cœur offensé. L'orgueil apparut tout à coup en moi, et quand nous nous retrouvions ensemble, Catherine et moi, à l'heure de la promenade, je la regardais avec une telle indépendance, si sérieusement, d'une façon si différente de celle d'autrefois, qu'elle en était frappée. Sans doute de pareils changements ne se montraient en moi que par intermittence, puis mon cœur recommençait à souffrir de plus en plus fort et je devenais encore plus faible, plus timide qu'auparavant.

Enfin, un matin, à mon grand étonnement et à ma joie, la petite princesse revint en haut. D'abord avec des rires fous, elle se jeta au cou de Mme Léotard et déclara qu'elle s'installait de nouveau avec nous; ensuite elle me fit un signe de tête et demanda la permission de ne pas travailler ce matin-là. Pendant toute la matinée elle courut et joua; je ne l'avais jamais vue plus vive et plus joyeuse. Mais la soir elle redevint calme, pensive et de nouveau la tristesse se peignit sur son charmant visage.

Quand sa mère vint la voir, le soir, je remarquai qu'elle faisait des efforts extraordinaires pour paraître gaie, et quand sa mère fut partie, elle fondit tout à coup en larmes. J'étais stupéfaite. Catherine, ayant remarqué mon attitude, sortit. Bref, elle traversait une crise extraordinaire. La princesse consulta des médecins ; chaque jour elle faisait appeler Mme Léotard pour l'interroger en détail sur Catherine. On lui donna l'ordre d'observer chacun de ses mouvements. Moi seule pressentais la vérité et mon cœur était plein d'espoir.

Notre petit roman touchait à sa fin.

Le troisième jour après la réinstallation de Catherine chez nous, en haut, je remarquai que durant toute la matinée, le regard de ses beaux yeux s'était posé sur moi... Plusieurs fois j'avais rencontré son regard, et chaque fois, toutes deux nous avions rougi comme si nous avions honte. Enfin la petite princesse avait éclaté de rire et s'était éloignée de moi. Comme trois heures sonnaient, on se mit à nous habiller pour la promenade. Soudain Catherine s'approcha de moi.

— Votre soulier est détaché, me dit-elle. Attendez, je vais vous l'arranger.

Je voulus me pencher pour le rattacher moi-même, et j'étais rouge comme une cerise, parce que Catherine me parlait enfin.

— Laisse-moi! fit-elle impatiemment et en éclatant de rire. Elle se pencha, saisit mon pied qu'elle appuya sur son genou et elle rattacha mon soulier.

J'étouffais. Je ne savais que faire. J'étais empoignée par un sentiment très doux. Quand elle eut fini, elle se releva et me regarda des pieds à la tête.

— Voilà. Ton cou est découvert, dit-elle en touchant mon cou ; laisse, je vais t'arranger.

Je ne fis pas d'objections ; elle arrangea le fichu sur mon cou, à sa façon.

— Autrement on peut s'enrhumer, dit-elle avec un sourire rusé et en me regardant de ses yeux noirs et humides.

J'étais hors de moi. Je ne savais ce qui se passait en moi et ce qui s'était passé chez Catherine. Grâce à Dieu, notre promenade fut bientôt terminée, sans quoi je n'aurais pas pu y tenir : je me serais mise à l'embrasser dans la rue. En montant l'escalier, je l'embrassai à la dérobée sur l'épaule. Elle s'en aperçut, tressaillit, mais ne souffla mot. Le soir, on lui mit une belle toilette et elle descendit. La princesse avait des invités. Mais ce même soir la maison fut tout à fait sens dessus dessous : Catherine eut une crise de nerfs. La princesse était bouleversée. Le docteur, qu'on avait fait appeler, ne savait que dire ; naturellement tout fut mis sur le compte des troubles de l'âge ; mais moi, je pensais autre chose.

Le matin, Catherine reparut chez nous, gaie comme toujours, pleine de santé, mais plus capricieuse et originale que jamais. Premièrement, durant toute la matinée elle refusa d'obéir à Mme Léotard ; ensuite, tout d'un coup, elle exprima le désir d'aller voir la vieille princesse. Contrairement à l'ordinaire, la vieille princesse, qui détestait sa petite-nièce, refusait de la voir et la querellait toujours, voulut bien cette fois la recevoir. D'abord tout alla bien, et pendant la première heure, elles furent parfaitement d'accord. L'espiègle Catherine demanda pardon pour toutes ses fautes, pour sa vivacité, ses cris et pour le trouble qu'elle apportait à la princesse. Celle-ci solennellement et les larmes aux yeux lui pardonna. Catherine promit d'être humble, repentante et la vieille princesse fut enchantée ; son amour-propre était flatté à l'idée de sa victoire prochaine sur Catherine, trésor et idole de toute la maison, qui savait forcer jusqu'à sa mère à exécuter ses caprices.

Mais la malicieuse petite alla trop loin. Il lui passa en tête de raconter des polissonneries qui n'étaient encore qu'à l'état de projet. C'est ainsi que l'espiègle enfant avoua d'abord qu'elle avait l'intention d'épingler sur la robe de la vieille princesse une carte de visite, puis de mettre Falstaff sous son lit, ensuite de lui casser ses lunettes, d'emporter tous ses livres et de mettre à leur place des romans français, ensuite de poser des pétards sur le parquet, etc.., en un mot des polissonneries toutes pires les unes que les autres. La vieille dame était hors d'elle. Elle pâlissait, rougissait de colère ; enfin Catherine, n'y pouvant plus tenir, éclata de rire et s'enfuit de chez sa grand'tante. La vieille envoya immédiatemant chercher la mère. Toute une histoire commença. Deux heures durant, la princesse supplia sa vieille parente les larmes aux yeux de pardonner à Catherine et de ne pas insister sur sa punition, prenant en considération qu'elle était encore malade. D'abord la vieille demoiselle ne voulut rien entendre. Elle déclarait que dès le lendemain elle quitterait la maison. Elle ne se radoucit que sur la promesse faite par la princesse qu'elle ne ferait qu'ajourner la punition jusqu'à la guérison de sa fille, mais qu'ensuite elle donnerait satisfaction à l'indignation légitime de la vieille princesse. Toutefois Catherine fut sévèrement réprimandée et conduite en bas, chez sa mère. Mais Catherine parvint à s'échapper après le dîner ; comme je descendais, je la rencontrai dans l'escalier. Elle entr'ouvrit la porte et appela Falstaff. Je compris aussitôt qu'elle méditait une terrible vengeance, et voici laquelle.

La vieille princesse n'avait pas d'ennemi plus intraitable que Falstaff. Falstaff n'était tendre avec personne, et n'aimait personne; il était orgueilleux, vaniteux et ambitieux. Il n'aimait personne, mais visiblement exigeait de tous le respect qui lui était dû; et tous, en effet, avaient pour lui un respect mélangé d'une certaine crainte. Mais soudain, avec l'arrivée de la vieille princesse, tout avait changé : Falstaff avait reçu un terrible affront ; l'accès de l'étage supérieur lui avait été interdit.

D'abord Falstaff fut hors de lui de l'offense et pendant toute une semaine il alla gratter des pattes contre la porte qui fermait l'escalier conduisant à l'étage supérieur. Mais bientôt il devina la cause de son exil; et le dimanche suivant, au

moment où la vieille princesse partait pour l'église, Falstaff se jeta sur elle en aboyant. La vieille demoiselle échappa à grand peine à la vengeance du chien offensé, qui avait été en effet chassé par son ordre, ayant formellement déclaré qu'elle ne pouvait pas le voir. Depuis, l'accès en haut était demeuré interdit à Falstaff de la façon la plus absolue, et quand la vieille princesse devait descendre, on le chassait le plus loin possible. La plus sévère responsabilité incombait à cet égard aux domestiques. Mais le vindicatif animal avait cependant trouvé par trois fois le moyen de s'introduire en haut. Aussitôt qu'il était là, il se mettait à courir à travers l'enfilade des chambres jusqu'à la chambre à coucher de la vieille. Rien ne pouvait le retenir. Par bonheur, la chambre de la princesse était toujours fermée, et Falstaff se bornait à hurler devant la porte jusqu'à ce que les gens accourussent et qu'on le chassât en bas. Quant à la vieille princesse, tout le temps que durait la visite de l'indomptable bouledogue, elle criait comme si on l'écorchait, et chaque fois tombait vraiment malade de peur.

Plusieurs fois, elle avait posé à ce sujet son ultimatum à la princesse et même, un jour, elle avait déclaré qu'elle ou Falstaff quitterait la maison ; mais la princesse ne voulait pas se séparer de Falstaff.

La princesse n'était pas prodigue de son affection, maisa, près ses enfants, c'était Falstaff qu'elle aimait le plus au monde. Voici pourquoi. Une fois, il y avait six ans de cela, le prince était rentré de la promenade ramenant avec lui un petit chien sale, malade, dans un état pitoyable, mais qui était cependant un bouledogue pur sang. Le prince l'avait sauvé de la mort, mais comme le nouveau venu se conduisait très impoliment, grossièrement même, il fut relégué, devant l'insistance de la princesse, dans l'arrière-cour et attaché à une corde. Le prince n'avait rien objecté. Deux ans plus tard, toute la famille était à la campagne, quand le petit Sacha, le frère cadet de Catherine, tomba dans la Néva. La princesse poussa un cri et son premier mouvement fut de se jeter à l'eau. On la sauva à grand peine. Cependant le courant rapide emportait l'enfant que, seuls, ses habits soutenaient un peu à la surface. Vite on détacha un canot ; mais c'eût été miracle de le sauver. Tout d'un coup, un grand bouledogue s'élança dans le fleuve, nagea

droit vers l'enfant, le saisit entre ses dents et le ramena victorieusement sur la rive. La princesse s'élança vers le chien sale et dégouttant pour l'embrasser. Mais Falstaff, qui portait à cette époque le nom très prosaïque et plébéien de Fix, ne pouvait pas supporter les caresses, et répondit aux embrassements et aux caresses de la princesse en la mordant à l'épaule. La princesse se ressentit toute sa vie de cette blessure, mais sa reconnaissance n'en était pas moins restée infinie. Falstaff fut admis dans les appartements. On le brossa, on le lava, on lui mit un collier d'argent d'un très beau travail, on l'installa dans le cabinet de la princesse, sur une magnifique peau d'ours, et la princesse arriva bientôt à pouvoir le caresser sans avoir à redouter un châtiment immédiat et sévère. Ayant appris que son favori s'appelait Fix, elle avait trouvé ce nom très laid, et, tout de suite, on s'était mis à chercher un autre nom, autant que possible emprunté à l'antiquité. Mais les noms d'Hector, de Cerbère, etc., étaient vraiment trop communs. On voulait pour le favori de la maison un nom tout à fait convenable. Enfin le prince, en raison de l'appétit phénoménal de Fix, proposa d'appeler le bouledogue Falstaff. Le nom fut adopté d'enthousiasme et resta au chien pour toujours.

Falstaff se conduisait tout à fait bien ; comme un véritable Anglais il était taciturne, grave, et ne se jetait le premier sur personne. Il exigeait seulement qu'on fît un détour respectueux près de sa peau d'ours, et qu'en général on lui témoignât le respect qui lui était dû. Parfois, une sorte de spleen le gagnait et, à ces moments-là, Falstaff se rappelait avec douleur que son ennemie, son ennemie irréconciliable, qui avait osé attenter à ses droits, n'était pas encore punie. Il montait alors doucement l'escalier qui menait à l'étage supérieur et, trouvant à l'ordinaire la porte close, il se couchait quelque part non loin de là, se cachait dans un coin, attendant sournoisement que quelqu'un, par négligence, laissât la porte ouverte. Parfois, l'animal vindicatif attendait ainsi trois jours entiers. Mais des ordres sévères étaient donnés de veiller sur la porte, et depuis deux mois déjà Falstaff n'était pas monté.

— Falstaff ! Falstaff ! appela la petite princesse en ouvrant la porte et attirant Falstaff dans l'escalier.

A ce moment, Falstaff ayant senti qu'on ouvrait la porte se préparait déjà à franchir le Rubicon.

Mais l'appel de la petite princesse lui parut si invraisemblable, que pendant un certain temps il refusa d'en croire ses oreilles. Il était rusé comme un chat, et pour ne pas avoir l'air de s'être aperçu de la faute de la personne qui ouvrait la porte, il s'approcha de la fenêtre, posa ses pattes puissantes sur le rebord et parut examiner la maison d'en face. En un mot, il se conduisait tout à fait comme un étranger en promenade qui s'arrête un moment pour admirer la belle architecture d'une maison. Mais son cœur battait d'une douce attente. Quels furent son étonnement, sa joie, son enthousiasme quand, devant lui, on ouvrit toute large la porte en l'invitant, en le suppliant de monter et de satisfaire sur le champ sa légitime vengeance !

Avec des cris de joie, la gueule ouverte, terrible, victorieux, il partit en haut comme une flèche.

Son élan était si fort que la chaise qu'il rencontra sur sa route et qu'il repoussa d'un coup de patte alla retomber à deux mètres de là, après avoir fait un tour sur elle-même. Falstaff volait comme le boulet lancé d'un canon.

Mme Léotard poussa des cris d'épouvante... Mais Falstaff arrivait déjà à la porte défendue et la frappait avec ses deux pattes. Il ne réussit cependant pas à l'ouvrir, et se mit à hurler comme un perdu. En réponse éclatèrent les cris d'effroi de la vieille demoiselle. Mais déjà de tous côtés accouraient une légion d'ennemis ; toute la maison se portait en haut, et Falstaff, le terrible Falstaff, une muselière passée adroitement autour de sa gueule, les quatre pattes entravées, abandonna, vaincu le champ de bataille, tiré par une corde.

On envoya chercher la princesse. Cette fois, elle n'était pas disposée à accorder pardon ni grâce. Mais qui punir ? Elle devina tout de suite. Ses yeux tombèrent sur Catherine. C'était bien ça. Pâle, Catherine tremblait de peur. La pauvre petite princesse comprenait seulement maintenant les conséquences de sa polissonnerie. Les soupçons pouvaient tomber sur les serviteurs, sur des innocents, et Catherine était déjà prête à dire toute la vérité.

— C'est toi la coupable ? demanda sévèrement la princesse.

Je remarquai la pâleur mortelle de Catherine et, m'avançant, je prononçai d'une voix ferme :

— C'est moi qui ait laissé entrer Falstaff... sans faire

exprès, ajoutai-je, car tout mon courage s'était évanoui devant le regard sévère de la princesse.

— Madame Léotard, punissez-la d'une façon exemplaire, dit la princesse, et elle sortit de la chambre.

Je regardai Catherine. Elle était comme étourdie ; ses bras pendaient, son visage était pâle et incliné.

La seule punition qu'on employait pour les enfants du prince était de les enfermer dans une chambre vide. Rester deux heures dans une chambre vide n'est rien ; mais quand on y met un enfant par force, contre sa volonté, en lui déclarant qu'il est privé de sa liberté, la punition est assez dure.

Ordinairement, on enfermait Catherine ou son frère pendant deux heures. Moi, je fus enfermée pour quatre heures, vu la monstruosité de ma faute.

Toute tremblante de joie, j'entrai dans ma prison. Je pensais à la petite princesse. Je savais que j'avais vaincu. Mais, au lieu de quatre heures, je restai enfermée jusqu'à quatre heures du matin, et voici comment cela arriva.

J'étais enfermée depuis deux heures, quand Mme Léotard fut informée que sa fille venait d'arriver de Moscou, qu'elle était tombée malade subitement et désirait la voir. Mme Léotard partit en m'oubliant. La femme de chambre qui s'occupait de nous supposa probablement que j'étais déjà libre. Catherine, appelée en bas, dut rester chez sa mère jusqu'à onze heures du soir. Quand elle revint, elle fut très étonnée de ne pas me trouver déjà au lit. La femme de chambre la déshabilla et la fit coucher. Mais la petite princesse avait ses raisons pour ne pas s'informer de moi. Elle se coucha et m'attendit, sachant sûrement que j'avais été mise au cachot pour quatre heures et supposant que la nounou me ramènerait. Mais Nastia m'avait complètement oubliée, d'autant que je me déshabillais toujours seule. Je restai ainsi toute la nuit aux arrêts.

Le matin, à quatre heures, j'entendis quelqu'un frapper et forcer la porte de la chambre. J'avais dormi en m'installant tant bien que mal sur le parquet. Je m'éveillai et me mis à crier de peur. Mais aussitôt je distinguai la voix de Catherine qui dominait les autres, puis celle de Mme Léotard, ensuite celle de Nastia et enfin celle de la femme de charge. Bientôt la porte fut ouverte et Mme Léotard m'embrassa les larmes aux yeux, me priant

de lui pardonner de m'avoir oubliée. Toute en larmes je me jetai à son cou.

J'étais transie de froid, et j'avais tout le corps courbaturé, de m'être ainsi couchée sur le parquet. Je cherchai Catherine, mais elle était déjà retournée dans notre chambre à coucher ; elle s'était remise au lit et dormait déjà ou feignait de dormir. Le soir, en m'attendant, elle s'était endormie sans le vouloir et ne s'était éveillée qu'à quatre heures du matin. Alors elle avait appelé, réveillé Mme Léotard, qui était rentrée, la nounou, les bonnes et m'avait délivrée.

Le matin, toute la maison apprit mon aventure ; la princesse elle-même trouva qu'on m'avait traitée trop sévèrement. Quan tau prince, je ne l'avais jamais vu aussi fâché. Il vint en haut, vers dix heures du matin, en proie à une vive émotion.

— Permettez, dit-il à Mme Léotard, qu'est-ce que vous avez fait ? Comment avez-vous agi envers cette pauvre enfant ? C'est de la barbarie, de la pure barbarie ! Une enfant faible, malade, nerveuse, craintive, et l'enfermer dans une chambre noire pour toute la nuit ! Mais on pouvait la tuer ainsi. Est-ce que vous ne savez pas son histoire ? C'est de la barbarie, c'est inhumain, madame ! Qui a inventé cela, qui pouvait inventer une pareille punition ?

La pauvre Mme Léotard, les larmes aux yeux, très troublée, commença à lui expliquer comment cela était arrivé. Elle dit qu'elle m'avait oubliée, parce qu'on était venu la chercher pour sa fille ; que, quant à la punition, elle était très bonne si elle ne durait pas longtemps, que même Jean-Jacques Rousseau préconisait quelque chose de semblable.

— Jean-Jacques Rousseau, madame ! Mais Jean-Jacques Rousseau ne pouvait pas dire cela ! Jean-Jacques Rousseau n'avait pas le droit de parler d'éducation ! Jean-Jacques Rousseau abandonnait ses propres enfants, madame ! Jean-Jacques Rousseau était un vilain homme, madame !

— Jean-Jacques Rousseau ! Jean-Jacques Rousseau un vilain homme ! Prince, prince, que dites-vous !

Et Mme Léotard devint toute rouge.

Mme Léotard était une femme délicieuse, et sa principale qualité était de ne pas se fâcher. Mais toucher à l'un de ses favoris, troubler l'ombre de Corneille, de Racine, injurier Voltaire, traiter Jean-Jacques Rousseau de vilain monsieur,

l'appeler barbare!... Des larmes parurent dans les yeux de Mme Léotard. La petite vieille tremblait d'émotion.

— Vous vous oubliez, prince, prononça-t-elle enfin toute bouleversée.

Le prince se ressaisit aussitôt et s'excusa. Ensuite il s'approcha de moi, m'embrassa tendrement, me signa et sortit.

— Pauvre prince ! dit Mme Léotard, touchée à son tour.

Enfin nous nous assîmes devant la table de travail ; mais la petite princesse était très distraite. Avant d'aller dîner, elle s'approcha de moi toute animée ; le sourire sur les lèvres, elle s'arrêta en face de moi, me saisit par les épaules et dit hâtivement, comme si elle avait honte :

— Quoi ! Tu en as pris pour moi ! Après le dîner nous irons jouer dans la salle.

Quelqu'un passait devant nous ; Catherine se détourna de moi.

Après le dîner, au crépuscule, nous descendîmes dans la grande salle, en nous tenant par la main. La petite princesse était très émue et respirait lourdement. Moi, j'étais heureuse et joyeuse comme jamais.

— Veux-tu jouer à la balle ? me dit-elle. Arrête-toi ici !

Elle me plaça dans un coin de la salle, mais au lieu de s'en aller et de me jeter la balle, elle s'arrêta à trois pas de moi, me regarda, rougit, et, tombant sur le divan, cacha son visage dans ses mains. Je fis un mouvement vers elle. Elle crut que je voulais m'en aller.

— Ne t'en va pas, Niétotchka. Reste avec moi, dit-elle, ça passera tout de suite.

D'un bond elle quitta sa place et, toute rouge, en larmes, elle se jeta à mon cou. Ses joues étaient humides, ses lèvres gonflées comme des cerises, ses boucles en désordre. Elle m'embrassa comme une folle le visage, les yeux, les lèvres, le cou, les mains. Elle sanglotait comme dans une crise de nerfs. Je me serrai fortement contre elle, et nous nous enlaçâmes doucement, joyeusement, comme des amies, comme des amants qui se retrouvent après une longue séparation. Le cœur de Catherine battait si fort que j'en percevais chaque coup. Mais une voix se fit entendre dans la pièce voisine : on appelait Catherine chez la princesse.

— Oh! Niétotchka! Eh bien, à ce soir, à cette nuit! Va en haut maintenant, attends-moi.

Elle m'embrassa pour la dernière fois, doucement, fortement, et se rendit à l'appel de Nastia. Je courus en haut comme ressuscitée. Je me jetai sur le divan et, la tête enfouie dans les coussins, je sanglotai d'enthousiasme. Mon cœur battait à me rompre la poitrine, je ne pensais pas avoir la patience d'attendre jusqu'à la nuit. Enfin, onze heures sonnèrent et je me couchai. La princesse ne monta qu'à minuit. Déjà de loin elle me sourit, mais sans mot dire. Nastia se mit à la déshabiller, et, comme par un fait exprès, allait bien lentement.

— Plus vite, plus vite, Nastia! disait Catherine.

— Qu'avez-vous, mademoiselle que le cœur vous bat si fort? demanda Nastia; vous avez sans doute couru dans l'escalier?

— Ah! mon Dieu! Nastia, que tu es ennuyeuse, plus vite, plus vite!

Et la petite princesse, de dépit, frappa du pied.

— Oh! quel cœur! dit Nastia en embrassant le petit pied de la princesse qu'elle déchaussait.

Enfin, la toilette de nuit était terminée; la petite princesse se coucha et Nastia sortit de la chambre.

Aussitôt Calherine bondit hors de son lit et se précipita vers moi. Je poussai un cri de joie.

— V avec moi. Couche-toi dans mon lit, dit-elle en me faisant lever.

Un instant après, j'étais dans son lit; nous nous tenions enlacées et serrées l'une contre l'autre; la petite princesse m'embrassait follement.

— Je me rappelle quand tu m'as embrassée pendant la nuit, dit-elle, rouge comme un pavot.

Je sanglotais.

— Niétotchka! chuchota Catherine à travers des larmes. Mon ange! C'est depuis longtemps, depuis très longtemps que je t'aime! Sais-tu depuis quand?

— Depuis quand?

— Depuis que papa m'a ordonné de te demander pardon! quand tu as défendu ton père, Niétotchka... Ma petite orpheline! dit-elle, en me couvrant de nouveau de baisers.

Elle pleurait et riait à la fois.

— Ah! Catherine!

— Eh bien, quoi, quoi !

— Pourquoi si longtemps nous...

Je n'achevai pas. Nous nous embrassâmes, et pendant trois minutes nous ne prononçâmes pas un mot.

— Ecoute ! Qu'est-ce que tu pensais de moi ? demanda la princesse.

— Ah ! Je pensais beaucoup, Catherine. Je pensais toute la journée et toute la nuit...

— Et pendant la nuit, tu parlais de moi. J'ai entendu.

— Est-ce possible ?

— Que de fois tu as pleuré !

— Tu vois. Pourquoi étais-tu si orgueilleuse ?

— J'étais stupide, Niétotchka. C'est comme ça. Cela m'arrive... Et j'étais furieuse contre toi.

— Pourquoi ?

— Parce que j'étais mauvaise, et avant tout parce que tu es meilleure que moi, et puis parce que papa t'aime mieux. Et papa est un brave homme, Niétotchka, n'est-ce pas ?

— Oh, oui ! répondis-je les larmes aux yeux, en me rappelant le prince.

— C'est un homme noble, dit sérieusement Catherine. Mais que puis-je faire avec lui, il est toujours ainsi. Ensuite je t'ai demandé pardon et j'ai failli pleuré, alors pour cela j'ai été de nouveau fâchée contre toi.

— Et moi j'ai vu que tu avais envie de pleurer.

— Eh bien, tais-toi, petite sotte, pleurnicheuse ! s'écria Catherine en me fermant la bouche avec sa main. Ensuite ! Je voulais beaucoup t'aimer et ensuite tout d'un coup te haïr, et je te haïssais, je te haïssais !

— Pourquoi ?

— J'étais fâchée contre toi. Je ne sais pas pourquoi ! Mais ensuite j'ai remarqué que tu ne pouvais pas vivre sans moi, et je pensais : voilà, je la tourmente, la vilaine !

— Ah, Catherine !

— Ma petite âme ! dit Catherine en me baisant la main ; après je ne voulais pas te parler, pas du tout. Et te rappelles-tu comment j'ai caressé Falstaff ?

— Ah ! tu n'as peur de rien.

— Comme je t...r...em...blais, traîna la petite princesse. Sais-tu pourquoi je me suis approchée de lui ?

— Pourquoi ?

— Parce que tu regardais. Quand j'ai vu que tu regardais... Ah ! advienne que pourra ! Je t'ai fait peur, hein ? Tu as eu peur pour moi ?

— Terriblement.

— Je l'ai vu. Et comme j'étais heureuse quand Falstaff s'en est allé. Mon Dieu que j'étais émue quand enfin ce monstre est parti !

La petite princesse éclata d'un rire nerveux. Puis, tout d'un coup elle souleva sa tête brûlante et se mit à me regarder fixement. Des larmes, comme des perles, tremblaient au bord de ses longs cils.

— Et qu'est-ce qu'il y a en toi pour que je t'aime tant? Tu es pâlotte, tes cheveux sont blonds, tu es sotte, pleurnicheuse, des petits yeux bleus, une petite orpheline !

Catherine se pencha et de nouveau se mit à m'embrasser sans fin... Quelques larmes coulèrent sur mes joues. Elle était profondément émue.

— Et comme je t'aimais ! Mais je pensais ! non, non je ne lui dirai pas ! Et pourquoi m'obstinais-je ainsi? De quoi avais-je peur ? Pourquoi avais-je honte de toi ? Regarde comme nous sommes bien maintenant.

— Catherine ! m'écriai-je, folle de joie. Je souffre de bonheur !

— Niétotchka, écoute... Mais dis-moi qui t'a donné ce nom, Niétotchka ?

— Maman.

— Tu me raconteras sur ta maman ?

— Tout, tout ! criai-je enthousiasmée.

— Et où as-tu mis mes deux mouchoirs à dentelle et le ruban ? Pourquoi les as-tu emportés? Ah! coquine, je le sais !

Je ris et rougis jusqu'aux larmes.

— Non, pensais-je, je la tourmenterai, qu'elle attende... Et parfois je me disais : mais je ne l'aime pas du tout, je la déteste... Et toi, tu es douce comme une brebis ! Et comme j'avais peur que tu me croies sotte ! Tu es intelligente, Niétotchka. N'est-ce pas que tu es intelligente, dis ?

— Assez, Catherine, répondis-je presque offensée.

— Non, tu es très intelligente, dit Catherine résolument et

sérieusement. Je le sais. Seulement un matin, je me suis levée, et je t'aimais tant, tant, que c'était effrayant ! Je t'avais vue en rêve toute la nuit. Je pensais : j'irai chez maman et je resterai en bas. Je ne veux pas l'aimer, je ne veux pas ! Et la nuit suivante, en m'endormant je pensais : Ah ! si... si elle venait comme l'autre nuit ! Et tu es venue. Moi je faisais semblant de dormir. Ah ! comme nous sommes polissonnes, Niétotchka !

— Mais pourquoi ne voudrais-tu pas m'aimer ?

— Comme ça... Mais que dis-je ? Je t'ai aimée toujours. Et je pensais : Et si je la pinçais, voilà, ma petite sotte !...

En même temps elle me pinça.

— Te rappelles-tu quand je t'ai attaché ton soulier ?

— Je me rappelle...

— Tu étais contente, hein ? Je te regardais et je pensais : Elle est charmante, et si je lui arrange son soulier, qu'est-ce qu'elle pensera ? Et je me sentais si bien, moi... Et vraiment je voulais t'embrasser... Et ensuite, c'était si drôle, si drôle ! Et tout le long du chemin, quand nous marchions ensemble, j'avais envie d'éclater de rire. Je ne pouvais pas te regarder tellement tu étais drôle... Et comme j'ai été heureuse quand tu es allée au cachot à ma place !

Nous appelions cachot la chambre noire.

— Et tu as eu peur ?

— Oh ! oui.

— Moi, j'étais heureuse, non parce que tu avais pris sur toi la faute, mais parce que tu étais enfermée à ma place. Je me disais : Elle pleure maintenant, et moi je l'aime tant ! Demain je l'embrasserai, je l'embrasserai. Et vrai, je n'avais pas pitié de toi, et tout de même je pleurais.

— Et moi, je n'ai pas pleuré ; j'étais très contente !

— Tu n'as pas pleuré ? Ah ! méchante ! s'écria la princesse en m'embrassant de toutes ses forces.

— Catherine, Catherine, mon Dieu, que tu es jolie !

— N'est-ce pas ? Et bien, fais de moi ce que tu voudras : tourmente-moi, pince-moi. Je t'en prie, pince-moi, ma chérie, pince-moi !

— Que tu es drôle ! Et quoi encore ?

— Et encore embrasse-moi.

Nous nous embrassions, nous pleurions, nos lèvres étaient gonflées de baisers.

— Niétotchka, d'abord tu coucheras toujours avec moi. Tu aimes embrasser? Nous nous embrasserons. Ensuite je ne veux pas que tu sois triste. Pourquoi es-tu toujours triste? Tu me le raconteras, hein?

— Je te raconterai tout. Mais maintenant je ne suis pas du tout triste. Je suis très gaie.

— Non, il faut que tu aies des joues rouges comme les miennes! Ah! que demain vienne plus vite! As-tu sommeil, Niétotchka?

— Non.

— Eh bien, alors, causons.

Nous bavardâmes encore deux heures. Dieu sait ce que nous avons dit. D'abord la petite princesse m'exposa tous ses plans d'avenir et la situation telle qu'elle était maintenant.

J'appris qu'elle aimait son père plus que tout, presque plus que moi. Ensuite nous décidâmes toutes deux que Mme Léotard était une brave femme, pas du tout sévère. Puis nous traçâmes notre programme pour le lendemain et le surlendemain, et en général nous arrangeâmes notre vie presque pour vingt ans. Catherine inventa ensuite que nous devions vivre de la façon suivante : un jour, ce serait elle qui commanderait et moi j'obéirais; le lendemain ce serait le contraire: je commanderais et elle obéirait strictement.

Puis nous devions toutes deux commander et obéir également; mais ensuite l'une de nous deux, exprès, n'obéirait pas; alors, d'abord, nous nous fâcherions, comme ça, pour faire semblant, puis nous nous réconcilierions le plus vite possible. En un mot, un bonheur infini nous attendait. Enfin, à force de bavarder, nos yeux se fermaient de fatigue. Catherine se moquait de moi, m'appelant dormeuse, mais elle-même s'endormit avant moi. Le lendemain, aussitôt éveillées, nous nous embrassâmes vite, parce qu'on entrait dans notre chambre; j'avais juste le temps de me sauver dans mon lit.

Toute la journée nous ne savions que faire à force de joie.

Nous nous cachions de tous, nous fuyions tout le monde, craignant les indiscrets. Enfin je commençai à raconter mon histoire à Catherine. Elle fut bouleversée jusqu'aux larmes par mes récits.

— Méchante! pourquoi ne m'as-tu pas raconté tout cela

auparavant? Je t'aurais aimée, je t'aurais tant aimée! Mais est-ce que les gamins te frappaient fort dans la rue?

— Ah! oui. J'avais si peur d'eux.

— Ah! les vilains! Sais-tu, Niétotchka, j'ai vu moi-même comment un gamin en battait un autre. Demain, sans rien dire, je prendrai le martinet de Falstaff, et si j'en rencontre un, je le battrai tant qu'il s'en souviendra.

Ses yeux brillaient d'indignation.

Nous étions effrayées quand quelqu'un entrait. Nous avions peur qu'on ne nous surprît nous embrassant, et ce jour-là nous nous embrassâmes au moins cent fois. Ainsi passa cette journée et la suivante. J'avais peur de mourir d'enthousiasme. J'étouffais de bonheur. Mais notre joie ne dura pas longtemps.

Mme Léotard devait rendre compte à la princesse de chacun de nos mouvements. Elle nous observa pendant trois jours, et durant ces trois jours, elle eut beaucoup à raconter. Enfin elle alla trouver la princesse et lui raconta tout ce qu'elle avait observé: que nous étions ensemble comme deux folles, que depuis trois jours nous ne nous quittions plus, que nous nous embrassions à chaque instant, que nous pleurions et riions comme des folles, que nous ne cessions de bavarder, ce qui ne nous arrivait pas auparavant, et qu'elle ne savait à quoi attribuer ce changement. Elle ajouta qu'il lui semblait que Catherine traversait une crise maladive, et qu'à son avis il vaudrait mieux que nous nous vissions plus rarement.

— Je le pressentais depuis longtemps, répondit la princesse. Je savais que cette étrange orpheline nous causerait beaucoup de tracas. Ce qu'on m'a raconté de sa vie passée fait horreur, véritablement horreur! Evidemment, elle a de l'influence sur Catherine. Vous dites que Catherine l'aime beaucoup?

— Follement.

La princesse rougit de dépit. Elle était jalouse de moi.

— Cela n'est pas naturel, dit-elle. Auparavant elles étaient étrangères l'une à l'autre, et j'avoue que j'en étais contente. Quelque jeune que soit cette orpheline, je ne réponds de rien. Vous me comprenez. Avec le lait de sa mère elle a déjà reçu son éducation, ses habitudes. Je ne comprends pas ce que le prince trouve en elle. Mille fois j'ai proposé de la mettre au couvent.

Mme Léotard voulut intercéder pour moi, mais la princesse avait déjà résolu notre séparation. On envoya tout de suite chercher Catherine, et, en bas, on lui annonça qu'elle ne me verrait plus avant le dimanche suivant, c'est-à-dire de toute une semaine.

J'appris tout cela plus tard, le soir. Je fus frappée d'horreur. Je pensais à Catherine et il me semblait qu'elle ne supporterait pas notre séparation. J'étais folle d'angoisse, de douleur, et, pendant la nuit, je tombai malade. Le matin, le prince vint chez moi et me dit à l'oreille d'espérer. Le prince fit tout ce qu'il put, mais tout fut vain : la princesse ne cédait pas. J'étais au désespoir.

Le matin du troisième jour, Nastia m'apporta un billet de Catherine. Elle avait écrit au crayon et très mal le billet que voici :

« Je t'aime beaucoup. Je suis avec maman et ne pense qu'au moyen de m'enfuir jusqu'à toi. Je m'enfuirai, je te le promets. C'est pourquoi ne pleure pas. Ecris-moi comment tu m'aimes. Je t'ai embrassée en rêve toute la nuit, et je souffrais terriblement. Je t'envoie des bonbons. Au revoir. »

Je répondis sur le même ton.

Toute la journée je pleurai en lisant le billet de Catherine. Mme Léotard m'ennuyait de ses caresses. Le soir, j'appris qu'elle était allée chez le prince et avait dit que certainement je tomberais malade pour la troisième fois si je ne voyais pas Catherine et qu'elle regrettait beaucoup d'avoir dit ce qu'elle avait dit à la princesse.

J'interrogeai Nastia pour savoir comment allait Catherine. Elle me répondit que Catherine ne pleurait pas, mais qu'elle était très pâle. Le lendemain matin, Nastia me glissa dans l'oreille : « Allez dans la chambre de son Excellence. Descendez par l'escalier de droite. »

J'avais un heureux pressentiment. Oppressée par l'attente, je courus en bas et ouvris la porte du cabinet de travail du prince. Elle n'était pas là. Tout d'un coup Catherine m'enlaçait par derrière et m'embrassait ardemment en riant et en pleurant...Mais aussitôt Catherine s'arracha de mes bras ; elle courut vers son père, grimpa sur son dos comme un écureuil, mais ne pouvant pas se tenir, elle tomba sur le divan. Le prince s'y écroula aussi. La petite princesse pleurait à force de joie.

— Père, que tu es bon, que tu es bon !

— Petites polissonnes ! Qu'est-ce que vous êtes devenues ? Qu'est-ce que c'est que cette amitié, cet amour ?

— Tais-toi, père, tu ne connais pas nos affaires.

Et, de nouveau, nous nous jetâmes dans les bras l'une de l'autre.

Je commençai alors à l'examiner de plus près. Elle avait maigri durant ces trois jours ; le rouge avait quitté son visage, qui était tout pâle. Je pleurais de tristesse.

Enfin Nastia frappa. C'était signe qu'on demandait Catherine. La petite princesse devint pâle comme une morte.

— Assez, enfants. Nous nous réunirons chaque jour ainsi. Au revoir et que Dieu vous bénisse ! dit le prince.

Il était ému en nous regardant. Mais il avait compté sans le destin. Le même soir, on reçut de Moscou la nouvelle que Sacha était tombé gravement malade, qu'il était presque mourant. La princesse décida de partir dès le lendemain. Cela était arrivé si vite que j'ignorai tout jusqu'au moment de dire adieu à Catherine. C'est le prince qui avait insisté pour que nous nous disions adieu ; la princesse n'y voulait pas consentir.

Je courus en bas, hors de moi, et me jetai à son cou.

La voiture attendait déjà près du perron. Catherine poussa un cri en m'apercevant et tomba sans connaissance.

Je m'élançai pour l'embrasser. La princesse se mit à secouer Catherine, qui revint à elle et m'embrassa.

— Adieu, Niétotchka, me dit-elle tout d'un coup en riant, avec une expression extraordinaire. Ne me regarde pas ainsi. Je ne suis pas malade. Dans un mois je serai de retour ; alors nous ne nous séparerons plus.

— Assez, dit la princesse froidement. Partons.

La petite princesse se retourna encore une fois et me serr dans ses bras.

— Ma vie ! chuchota-t-elle en m'embrassant. Au revoir !

Nous nous embrassâmes pour la dernière fois, puis nous nous séparâmes.

Ce devait être pour longtemps, pour très longtemps. Huit années s'écoulèrent jusqu'à notre prochaine rencontre.

J'ai raconté exprès avec force détails cet épisode de mon enfance, la première apparition de Catherine dans ma vie, car

nos histoires sont inséparables. Son roman est le mien, comme s'il m'avait été destiné de la rencontrer, de la trouver, et je n'ai pu me refuser le plaisir de me transporter encore une fois, par le souvenir, dans mon enfance...

Maintenant mon récit ira plus vite. Mon existence tout d'un coup est devenue calme, et j'eus l'air de m'éveiller de nouveau à la vie, quand j'avais déjà atteint mes seize ans.

Mais d'abord quelques mots de ce qu'il advint de moi après le départ de la famille du prince pour Moscou.

Je restai avec Mme Léotard. Deux semaines plus tard, nous reçûmes la visite d'un envoyé du prince qui venait annoncer que le retour du prince à Pétersbourg était différé pour un certain temps.

Comme Mme Léotard, par suite de diverses considérations de famille, ne pouvait pas aller à Moscou, son rôle dans la maison du prince était terminé. Toutefois elle resta dans la famille et alla chez la fille aînée de la princesse, Alexandra Mikhaïlovna.

Je n'ai encore rien dit d'Alexandra Mikhaïlovna que, du reste, je n'avais vue qu'une seule fois. Elle était la fille d'un premier mariage de la princesse.

L'origine et la parenté de la princesse étaient assez obscures. Son premier mari était fermier général.

Après son remariage, la princesse s'était trouvée fort embarrassée de sa fille aînée. Elle ne pouvait pas espérer pour elle un brillant parti, car sa dot était très modeste. Enfin, il y avait quatre ans de cela, on l'avait mariée à un homme très riche ayant une haute situation. Alexandra Mikhaïlovna était entrée dans une autre société et fréquentait un autre monde. La princesse allait la voir deux fois par an ; le prince, son beau-père, chaque semaine, et y conduisait Catherine. Mais, ces derniers temps, la princesse n'aimait pas laisser Catherine aller chez sa sœur, et le prince l'y amenait en cachette. Les deux sœurs étaient très différentes de caractère. Alexandra Mikhaïlovna était une jeune femme de vingt-deux ans, douce, tendre, aimante ; une sorte de tristesse résignée était répandue sur son beau visage. Le sérieux et la rigi[illegible] n'allaient pas plus à ses traits angéliques que le deuil à un enfant. On ne pouvait la regarder sans éprouver une profonde sympathie. Elle était pâle et, à l'époque où je la vis pour la première

fois, on la disait prédisposée à la phtisie. Elle vivait isolée et n'aimait ni à recevoir ni à sortir.

Je me la rappelle quand elle vint chez Mme Léotard et, avec un profond sentiment, m'embrassa. A côté d'elle se tenait un monsieur âgé, maigre. Il pleura en me regardant. C'était le violoniste B... Alexandra Mikhaïlovna m'embrassa et me demanda si je voulais vivre chez elle et être sa fille. En regardant son visage je reconnus la sœur de ma Catherine et tout mon cœur se fondit, comme si quelqu'un, encore une fois, m'appelait « orpheline ». Alors Alexandra Mikhaïlovna me montra la lettre du prince. Il y avait quelques lignes pour moi. Je les lus en sanglotant.

Le prince me bénissait pour une longue et heureuse vie et me priait d'aimer son autre fille.

Catherine aussi avait ajouté quelques lignes. Elle écrivait que maintenant elle ne quittait plus sa mère.

Et ce même soir j'entrai dans une autre famille, dans une autre maison, chez des gens nouveaux, arrachant pour la seconde fois mon cœur de tout ce qui m'était devenu si cher, de ceux qui pour moi étaient presque une famille.

J'étais toute inquiète...

Une nouvelle vie commençait.

. . . .

I OSTOIEVSKI.

Traduit du russe par J. W. BIENSTOCK.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES ROMANS

Henri Barbusse : *Le Feu*, E. Flammarion, 3. 50. — Pierre Decourcelle : *Les Marchands de patrie*, Renaissance du livre, 3. 50. — Valentin Mandelstamm : *La Cosaque*, E. Flammarion, 3. 50. — François de la Guérinière : *Les sillons de la gloire*, Edmond Sansot, 3.50. — J. Delorme-Jules Simon : *Ames de guerre, Ames d'Amour*, Perrin, 3. 50. — A. Lobry : *Henri Brémont*, Berger-Levrault, 2. 50. — Jean Martel : *Sur le chemin de la Haye*, Payot, 3.30. — Charles Bazhor : *Papa, en permission*, E. Figuière, 2. 50. — Pierre Veron : *La petite guerre*, 1.45.

Le Feu, par Henri Barbusse. On a demandé un poète, un écrivain, un génie littéraire de la guerre, de la grande Guerre. Le voici... Mais je doute fort de son succès auprès de ceux-là même qui criaient le plus en l'appelant. C'est qu'Henri Barbusse sort du puits où il a été cherché la vérité ; il remonte de l'abîme, tout fangeux, tout couvert encore des immondices du cloaque dans lequel cette Vérité, qui n'est, hélas, jamais belle, se débat et se débattra encore longtemps. Joignant le courage de l'homme de lettres à celui du guerrier, Henri Barbusse a dit ce qu'il a vu, ce qu'on a fait, ce qu'on doit faire, sans s'inquiéter du résultat esthétique de ses confidences. Au nom de ceux qui sont tous les jours blessés, écrasés par le lourd fardeau de la défense, il n'a pas daigné s'occuper de ceux qu'il pouvait blesser par la vision de la réalité, écraser par la dure, la terrible révélation de la criminalité de la guerre. A-t-il eu la volonté de sacrifier le pittoresque, le côté facile de son métier d'écrivain à un idéal philosophique, ou a-t-il été pris, malgré lui, par la poigne brutale d'un réalisme qu'il ne croyait pas si proche de lui ? Ceci est encore le secret de son jeune génie et nous devons nous incliner devant lui, parce que ce n'est pas de son bureau qu'il date son livre, son roman vécu, mais bien... *de la cote 119*, et qu'il le dédie à la mémoire *des camarades tombés à côté de lui à Crouy*. Maintenant, plus que jamais, il nous faut donc regarder la réalité de la guerre en face et il convient de mettre... *le feu* aux étalages de la fausse librairie guerrière. Par politesse pour tous les genres de héros, nous pouvons nous incliner *aussi* devant l'héroïsme de certains mensonges, mais il est à présent beaucoup plus utile d'essayer de nous rendre compte de l'autre face de l'autre héroïsme. Il faut sacrifier le panache sur l'autel de la patrie. De même que pour avoir une belle plume sur un chapeau de femme il faut nécessairement tuer un bel oiseau très souvent supérieur en élégance à la créature qui portera sa dépouille, de même,

pour admirer la guerre, il faut l'orner d'un tas d'oripeaux et de drapeaux formant la dépouille de personnages beaucoup plus intéressants que son effigie glorieuse. Laissons les charges brillantes à ceux qui chargent la plume à la main et regardons, dans les tranchées, ceux que la boue sanglante y enlise ; ceux-là sont les lauriers (non pas cueillis) plantés, enracinés, dans la terre de France... Ils pousseront plus haut et plus indéracinables justement à cause du fumier que la sainte résignation de leurs corps pourrissants amoncelés y aura mis ! Dans *le journal d'une escouade* se trouvent réunis tous les échantillons bien humains du peuple français et ils savent, théoriquement ou instinctivement, ce qui les attend. Ils ne discutent que pour la forme, parce que le Français discute toujours, mais ils obéissent et ils savent mourir, alors même qu'ils ne meurent pas en beauté. Toutes les notations sont franches et bien nature malgré leur argot, quelquefois exagérant la rudesse de la phrase. Une des meilleures pages nous montre ces soldats venant à l'arrière, en permission, et n'osant pas contredire des exaltés et leurs *agitées* leur demandant des détails sur la grandeur du massacre, les pompes de la guerre que les... *pompiers* nous fabriquent en des nouvelles où ils tirent... surtout à la ligne. Les soldats timides, embarrassés par la boue physique et morale de leur très humble condition, ne trouvent pas le mot, ni les mots... qu'on découvre si facilement au courant... de la vie de l'arrière. Ah ! le train de l'arrière, celui qui piaffe et pousse des coups de sifflet dès que ça ne marche plus tout droit, pour l'avant-train...

Je me permettrai de reprocher seulement à l'auteur sa *vision* du début, sorte de préface qui extériorise des sentiments qu'à mon sens nous ne devrions pas connaître, et peut-être lui reprocherai-je la longueur du très saisissant dialogue *des enlisés*, vers la fin. Du reste, il n'a pas d'importance que moi, le lecteur, je croie à l'impossibilité d'empêcher les hommes de se battre pour une cause juste ou injuste ; l'important est qu'on nous montre bien la nécessité d'une guerre horrible pour empêcher jusqu'à un certain point, de l'espace et du temps, le retour de son horreur. Gloire à celui qui la rendra utile et magnifique tout en l'ayant décapitée de ses plumes au vent et de ses cocardes, tricolores ou non. *Le Feu* a reçu le prix Goncourt de 1914.

Les Marchands de patrie, par Pierre Decourcelle. Ceci, ce gros volume, 534 pages, est une étude du revers de la médaille... militaire ; c'est encore l'autre face de la guerre, c'est l'antichambre de ce que j'appellerai son salon, les relations dites diplomatiques ou mieux toute l'histoire de l'espionnage dans les deux camps. En Allemagne, ce n'est plus un mystère pour personne, l'espionnage a été élevé à la hauteur d'une institution nationale et c'est peut-être bien

parce que nous ne sommes *pas nés* espions qu'il nous est si difficile de lutter contre un ennemi qui rongeait notre sein comme le renard du Spartiate, sans que nous osions nous l'avouer à nous-mêmes. De la grande dame allemande à la femme de chambre viennoise, toutes les femmes de là-bas savent écouter aux portes. Chez nous, l'intelligence de nos mondaines ou demi-mondaines ne va jamais jusqu'à la méthode. Et sans un pli méthodique on n'apprend rien qui vaille la peine d'être retenu. L'auteur nous montre quelques officiers français s'essayant aux fameuses méthodes et rien que par le dialogue du colonel d'Aigreval avec le fils du général des Gordes où l'un essaye de persuader à l'autre qu'il doit profiter de l'emballement d'une femme, d'ailleurs déjà tarée, pour pénétrer certains secrets politiques ennemis, on sent que le Français se cherche toujours une excuse pour... espionner dans toute l'acception du mot. On trouvera prêts à l'espionnage tous les sujets de l'impériale Germania, hommes ou femmes. Chez nous, on ne peut pas former des espions ; c'est tout au plus si on peut déformer des cerveaux doués pour d'autres genre de spéculations. Que nous ayons cruellement pâti de ce manque... à gagner, c'est possible, mais c'est une de nos gloires douloureuses. Si les Allemands sont un peuple de parvenus, nous ne pouvons pas tout de même nous frapper la poitrine en nous accusant d'être... un peuple bien né. Et cela ressort des efforts de l'auteur à étudier le moral de cette immoralité nécessaire, l'espionnage. Les marchands de Patrie, ou ceux qui, comme paraît-il le Kaiser, voulaient leur patrie plus grande par la seule multiplicité des marchands, font un commerce auquel nous n'entendons vraiment rien.

La Cosaque, par Valentin Mandelstamm. La vie presque légendaire d'une jeune fille d'un petit village russe que l'invasion surprend et qui est, depuis longtemps déjà, la victime inconsciente de l'agent allemand infestant son pays. Elle se refuse au sacrifice de sa personne qu'elle préfère donner tout entière à la vengeance, et, sous les habits d'un jeune engagé volontaire, elle vient faire la guerre à côté d'un officier malheureusement fiancé à une autre jeune fille plus riche en fortune, sinon en dévouement ou en beauté. Natacha meurt pour sa patrie et pour son amour. Ainsi elle demeurera l'héroïne, celle qui domine de toute la hauteur de sa sainteté et du dernier grand sacrement le sacrement, plus bourgeois, du mariage. Ce n'est d'ailleurs pas pour cela, moi, que je l'admire, c'est parce qu'elle a su s'attacher, jusqu'à la fidélité de la mort, le chien Bug.

Les Sillons de la gloire, par François de la Guérinière. Je n'aimais pas du tout, littérairement parlant, *la Kultur déchaînée*, parce que l'auteur n'avait pas pris le temps de... se mettre à écrire. N'importe quel effort, louable par le fond, doit l'être aussi (dans la mesure du possible) par la forme. L'auteur, cette fois, nous donne

des pages plus serrées. Telles observations faites sur la vie des tranchées sont transcrites dans une langue chaudement colorée et nous affirment leur très sincère réalisme par certains détails qu'on sent bien vécus et non moins bien choisis.

Ames de guerre, âmes d'amour, par J. Delorme-Jules Simon. Une question indiscrète. Pourquoi l'auteur prend-il un nom qui ressemble à une raison sociale? Roman intime de plusieurs couples séparés par les grandes catastrophes et qui, du côté masculin, n'ont pas l'habitude du tour de phrase souvent si nécessaire à la cachotterie sentimentale. Je n'aime guère qu'un mari écrive ceci à sa femme pour la consoler de l'absence : « Chérie, ne fronce pas les sourcils. Tu sais bien que le jour où je serai forcé d'être infidèle, le sentiment n'y serait pour rien ! »Si en termes galants ces choses-là sont dites... comme il vaudrait mieux les faire,le cas échéant, sans... les avouer d'avance. A part ce menu détail, des cris de passion et des crises de dévouement, dans tous les camps, à l'armée comme aux ambulances !

Henri Brémont, par A. Lobry. Très jolie analyse d'un état d'âme d'embusqué malgré lui dans une gloire paisible qui s'évanouit devant la vraie.Le peintre célèbre devient un simple soldat et meurt en ayant deux fois gagné sa croix de la Légion d'honneur. Petite méditation à l'usage des gens calmes de l'arrière et de ceux qui aiment que les vérités leur arrivent dans une corbeille de fleurs disposées avec élégance. La phrase dissimule le petit serpent.

Sur le chemin de la Haye, par Jean Martel. Le premier récit est d'une bonhomie très sincère et d'autant plus habile,semblant s'ignorer en présence de la force du crime qu'elle évoque. De bons portraits ensuite de gens *surpris* par la guerre.

Papa en permission,par Charles Bazhor. Ce petit bonhomme est surtout bien français en ce sens qu'il a l'instinct de s'occuper de choses qui ne sont pas de son âge. Maintenant est-ce bien sa faute ? Son père et sa mère ont une certaine tendance, bien française aussi celle-là, à le scandaliser...

La petite guerre, par Pierre Véron. Illustration,par Navro.Ce sont les mots d'un autre petit garçon, insupportable comme il convient, qui veut forcer sa maman à imiter la poule jusqu'au bout et lui demande *un œuf*.Il est d'accord avec les *fauteurs* de repopulation !

RACHILDE.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Georges Gazier : *La Franche-Comté*, Laurens, 5 fr. — Paul-Louis Couchoud : *Sages et poètes d'Asie*, Calmann-Lévy, 3 fr.50. — Memento.

La Franche-Comté, de M. Georges Gazier, fait partie de l'*Anthologie des provinces françaises* publiée par la librairie Lau-

rens et où nous avons déjà rencontré *la Lorraine, la Bourgogne, l'Auvergne*, etc... On sait la composition générale des volumes de cette série : simplement un choix de textes précédés d'une étude, en général importante, le tout agrémenté d'une illustration choisie. C'est déjà une réaction contre la sotte nomenclature des départements, — un retour aux subdivisions historiques du pays. — La Franche-Comté, nous dit cependant M. G. Gazier, n'a pas de limites naturelles, ni de constitution géologique propre ; ce fut la grande voie de passage et d'échange aux vieux temps, entre la vallée du Rhône et les pays de l'Europe centrale. D'ailleurs c'est une région surtout de montagnes, s'allongeant, s'étirant en chaînes successives, — comme le vestibule des Grandes Alpes. Après une description consciencieuse des terres mouvementées de la Franche-Comté : la Culée de Vaux, le Creux de Revigny, la gorge de Baume-les Messieurs, des curiosités et paysages remarquables comme la grotte des sources du Lison et la Cour, le saut du Doubs, la cascade du Val, l'auteur indique très justement que la constitution du sol y a déterminé l'agrégat humain, réparti en petits états, en petites provinces, — tels que le val de Joux, le val de Grand-Vaux, le Val de Sangeais dont l'abbaye de Montbenoit occupait le centre. Les hautes cimes comme la Dôle, le mont Tendre, le Suchet sont séparées par des *vals*, des vallées étroites, qui ne sont que des sillons creusés entre les divers plissements de la chaîne. — La description des villes, on doit le comprendre dès lors, n'offre pas l'intérêt qu'elle peut avoir dans des contrées plates ou doucement vallonnées, en Normandie et en Touraine. Aussi n'ont-elle jamais eu la même importance. Mais l'histoire de é on, — région frontière et qui fut toujours disputée, — est quand même attachante. Les principales villes : Dôle, Pontarlier, Besançon, etc., datent de l'époque romaine. Toutefois, l'événement important de ce côté fut surtout, au Ve siècle, l'invasion et l'établissement des Burgondes. Le christianisme s'était déjà répandu dans le pays et Besançon dès le IIIe siècle se trouvait le siège d'une église assez florissante et dont relevaient divers évêchés de Suisse et de Haute-Alsace. Toutefois les Burgondes, qui respectaient l'autorité des évêques, étaient hérétiques, — Ariens, — circonstance qui les a toujours empêchés d'avoir une bonne presse, l'histoire ayant été pendant longtemps écrite par des clercs, qui sont les sources où nous puisons encore. La Bourgogne fut enfin conquise par les Francs de Clotaire et de Childebert, — période qui vit ensuite la fondation de Saint-Claude et de Luxeuil. Après Charles-le-Chauve et surtout Louis-le-Bègue, la région se trouva rattachée au royaume dit de Bourgogne, puis au royaume d'Arles ; elle passa enfin à l'empereur Conrad et se trouva faire partie du Saint-Empire germanique. Au XIIe siècle, l'empereur Frédéric Barberousse, qui avait épousé la jeune

comtesse Béatrice, héritière du fief, resta un des souverains les plus populaires du pays et devint même un véritable personnage de légende. Le pouvoir passa ensuite aux comtes de Chalon et ce fut l'un d'eux, Othon IV, qui vendit ses droits à Philippe le Bel. — Vinrent les guerres et calamités du XIVe siècle. Le mariage de Marguerite, héritière du comté — qui semble avoir pris vers 1356 le nom de Franche-Comté, — avec Philippe-le-Hardi, réunit les deux Bourgognes. Louis XI les occupa du reste après la mort de Charles le Téméraire et, pour éteindre toute compétition, voulut marier son fils Charles VIII avec Marguerite d'Autriche, qui se trouvait de la lignée des seigneurs; mais après sa mort, l'union du jeune Charles avec Anne de Bretagne changea tout; il y eut même un soulèvement du pays, et le roi, par le traité de Senlis en 1493, dut renoncer à la Franche-Comté, qui demeura possession bourguignonne et, — partant, — bientôt autrichienne. Les règnes de Marguerite d'Autriche, puis de Charles-Quint, l'époque de Nicolas Perrenot de Granvelle et de son fils le cardinal, furent des périodes de prospérité. Mais avec Philippe II la province eut à subir le contre-coup de l'absolutisme monarchique qui caractérise le règne. Les guerres reparurent avec Louis XIII, et occupent une période de dix années; puis avec Louis XIV, qui occupa définitivement la Franche-Comté après sa deuxième campagne et la réunit au royaume. Les derniers épisodes historiques dans la région se rattachent à l'invasion de 1814 et aux combats de 1870-1871.

Après cet exposé historique, M. G. Gazier étudie le caractère de la race, dont un des aspects les plus frappants est la ténacité, et même l'obstination; *comtois, tête de bois*, dit un proverbe local. Un des chapitres les plus curieux de ce travail concerne également les mœurs, coutumes, légendes, les patois, l'habitation, le costume, etc... — La seconde partie du volume, — l'anthologie, — à propos de l'aspect si caractéristiques de la région, réunit des descriptions de Lamartine, Charles Nodier, Taine, Xavier Marmier, Gœthe, John Ruskin. Pour la partie historique, l'auteur a collectionné des extraits de Jules César, Saint-Simon, Voltaire, le prince de Ligne, Montalambert, Balzac, le duc d'Aumale, François Coppée, Camille Julian, etc. Les aspects et la vie de la province sont donnés de même par Jules Michelet, Richepin, Henri Bouchot, — et d'autres. Proud'hon enfin nous parle de Gustave Courbet à propos de l'*Enterrement à Ornans*. L'auteur de ce grand panais, que le Louvre a confiné dans une salle heureusement obscure, avait de lui-même, paraît-il, une opinion excessive; il était convaincu qu'aucun peintre « ne l'avait jamais égalé », — ce qui était d'un enthousiasme tout gratuit. Au Petit Palais, on peut voir, d'ailleurs, un certain nombre de ses toiles, dont un portrait du susdit Proud'hon que reproduit le volume

de M. G. Gazier. Le « publiciste », dans la blouse de l'intimité, médite assis sur des marches, la tête appuyée sur la main et tandis que des fillettes, à l'arrière-plan, écrivent ou folâtrent ; et il y a là, tout au plus, de quoi faire un mauvais devant de cheminée.

§

On a pu être assez surpris de voir publier dans la période actuelle où tout se rapporte de près ou de loin à la guerre terrible que nous subissons, un volume de dilettante comme celui de M. P.-L. Couchoud, **Sages et Poètes d'Asie**, qui n'a aucun rapport avec les événements actuels ; mais il faut savoir gré à l'auteur d'avoir essayé justement d'oublier les horreurs présentes, — cherché à nous en sortir pendant les quelques heures que réclame sa lecture.

M. P.-L. Couchoud, qui a vécu en Extrême-Orient, est un enthouthousiaste du Japon qu'il a senti délicieusement, — et il essaye d'y définir le caractère du goût, à propos de la poésie, de l'habitation, et en somme de l'art en général ; mais nous sommes contents d'apprendre que les plus belles œuvres qu'il a produites sont toujours là-bas, et non en Europe, comme les magasins de bibelots en avaient répandu le bruit. Entre temps, il donne des indications très claires sur les religions du pays et le caractère exact des *geishas*, sur lesquelles on a débité tant de sottises. Le confucianisme, a-t-il pu indiquer encore, a donné à l'âme japonaise sa virilité, si surprenante pour les Européens, qui la prennent volontiers pour de l'insensibilité. — Et M. P.-L. Couchoud, ces remarques faites, nous apporte une longue étude sur la poésie au Nippon, à propos des « haïkaï », qui sont ce qu'on a appelé les épigrammes lyriques du pays : un paysage, un tableau, une scène résumée en trois vers. Les Japonais, on le sait déjà, sont d'étonnants animaliers et ont étudié, compris la vie des bêtes et même des plantes ; le bouddhisme a aussi exalté chez eux le sentiment ressenti par tout asiatique pour l'être animé quel qu'il soit. — Ils se sont appliqués dès lors à ramasser en un tableau réduit tout un épisode, à mettre une scène en trois vers, — et à faire parler les animaux comme les arbres. « Les paysages qui se succèdent dans un album d'épigrammes non seulement nous dévoilent tout le Japon, ses halliers, ses combes, ses eaux rapides, son ciel et ses landes, les ponts arqués où se presse la foule, les villages enfoncés dans les moissons, les chapelles rustiques où le dieu vermoulu sourit dans l'ombre, les hautes cimes et la mer avec ses petites îles chevelues, mais ils nous révèlent encore une façon particulière de voir toutes ces choses, un sentiment original de la nature, les habitudes d'art et la pente des rêves d'un peuple peintre. »

Avec le *Japon en armes*, qui fait suite, M. P.-L. Couchoud nous donne les impressions d'un Européen pendant la guerre russe. Le

Soleil Levant aspirait à prendre place dans « le concert des nations » occidentales et rêvait d'un conflit avec une puissance européenne pour « étonner le monde ». Poussé d'ailleurs par l'Angleterre et les Etats-Unis, il l'eut enfin avec la Russie colossale au sujet de la Corée et en sortit victorieux. Le journal que publie M. Couchoud est un récit fait dans une atmosphère curieuse, — parmi des croyances qui ne sont pas les nôtres, — et d'ailleurs ne comprend que les premiers mois de la guerre. Il est surtout intéressant par l'état d'esprit qu'il indique, — et qui contenait en puissance d'ailleurs l'amitié russo-japonaise actuelle, car les deux peuples furent ennemis sans cesser de s'estimer. Entre parenthèse, je ne crois pas qu'on puisse en dire autant à propos de la guerre actuelle. — Mais il y a dans le récit des traits qui sont bien de l'Orient : par exemple, une pétition de condamnés qui sont au bout de leur temps et qui demandent à entrer dans la police.

Une troisième étude, qui termine le volume, raconte une visite, — un pèlerinage plutôt, en Chine, au tombeau de Confucius. C'est à K'in-féou, du côté de Nankin, petite ville où il a vécu plus de trente ans, où il est revenu mourir après avoir voyagé, et où il lui a été élevé un temple qui est une ville entière, ou mieux un vaste palais. C'est un des plus beaux monuments du monde, affirme le voyageur, et « la négligence bien chinoise des conservateurs a ajouté à l'art des architectes ». Il y a là des parcs envahis non seulement par des herbes folles, mais par une jungle touffue, parfumée et bruissante, où courent les perdrix, où crissent les cigales. Seule la grande cour dallée qui précède la terrasse centrale n'a que des mousses et des lichens, et sur l'alignement des thuyas éclatent le rouge cinabre des murailles, le jaune impérial des toitures vernissées. — C'est dans ce décor, — et d'autres qu'il serait trop long d'indiquer, — que l'auteur a voulu vivre quelques jours, rêvant aux actes et paroles du vieux Chinois qui a fait une religion sans Dieu, d'un code de morale une sorte d'Evangile, — et dont il visite enfin le tombeau, songeant à ce que sera peut-être la religion universelle, quand les peuples, — dans combien de siècles ! — seront enfin devenus sages.

MEMENTO. — J'ai à signaler encore, dans l'*Intermédiaire*, de curieuses recherches sur « la fille noire de madame de Bavière », qui semble bien une proche parente de la *mauresse* qui fut religieuse à Moret ; sur « la sépulture d'Attila » et, derechef, « le chapeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ ».

CHARLES MERKI.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

L. Chevreuil : *On ne meurt pas*, Jouve et Cie, 3 fr. 50. — Joanny Bricaud : *La Guerre et les prophéties célèbres*, Chacornac, 1 fr. 50. — Chauvel de Chauvigny :

La Vie... La Mort... Et... Après, broch. in-8, Chacornac.— G. Chevrier : *Guerre et théosophie*, Publications théosophiques, o fr. 5o. — René Schwaller : *Etude sur les nombres*, L'Art Indépendant, 1.50.

On ne meurt pas est un des meilleurs livres spirites que j'ai lus sur la question de la *survie*. L'auteur, M. L. Chevreuil, y étudie les diverses catégories de faits qui militent en faveur de sa thèse, depuis les phénomènes de télépathie jusqu'aux matérialisations et aux autres manifestations de l'au-delà. Il y parle aussi de nos existences antérieures et de nos facultés psychiques. Sa documentation en faits est puisée un peu partout, spécialement dans des publications, d'hommes connus, voire même célèbres, comme MM. Ch. Richter W. Crookes, F. Myers, Oliver Lodge. C'est d'ailleurs à ce dernier qu'il emprunte les paroles qui terminent son ouvrage et par lesquelles ce savant physicien assure que « la survie est scientifiquement prouvée au moyen de l'investigation scientifique ».

La Guerre et les prophéties célèbres, par M. Joanny Bricaud, est une étude historique et critique fort bien faite sur les prophéties d'Hermann, de Fiensberg, de Mayence, du frère Antoine et du frère Johannés, dite prophétie de l'Antéchrist. M. Bricaud, qui est un des occultistes les plus sérieux, y prend MM. Péladan, le baron de Novaye et J.-H. Lavaur en flagrant délit de falsification de textes. Aussi il conclut fort justement que la plupart des prophéties ne sont que « des mystifications d'écrivains en quête d'une vente facile de leurs ouvrages, à l'aide de titres sensationnels. Il est donc nécessaire de n'accepter ces prétendues prophéties qu'avec circonspection. Pour une qui mérite de retenir l'attention des chercheurs, il en est dix qui ne sont que le résultat d'une grossière supercherie. »

M. Chauvel de Chauvigny s'efforce de démontrer, dans sa brochure : **La Vie... La Mort... Et... Après**, l'existence de l'Au-delà. Il s'appuie, pour cela, sur les enseignements de la « Tradition primordiale », et il ajoute que « la survivance répond en outre au besoin de justice qui est en nous, et qui, *parce qu'il est en nous, doit être satisfait* ici-bas... ou ailleurs ».

L'auteur ne croit pas à la réincarnation des spirites et des théosophes, parce que, dit-il, « la personnalité ne repasse jamais par les mêmes points » et que l'évolution n'est pas un « cycle fermé », mais « une spire évolutrice ». Il croit, par contre, qu'il y a des *renaissances* sur des plans successifs et de plus en plus élevés.

M. Ch. de Chauvigny donne du mal une définition curieuse : « Le mal est la résultante de la limitation de l'Esprit par la matière. Ce qui revient à dire que la Matière, étant la limitation de l'Esprit qui est Dieu, — c'est-à-dire le Bien, — est la limitation du Bien, ou, selon l'expression philosophique, *un moindre bien*. »

Dans **Guerre et Théosophie**, M. G. Chevrier expose les

buts que poursuit la Société théosophique et définit les devoirs des théosophes dans la guerre présente. Ils doivent être du côté des Alliés, parce qu'ils luttent pour le triomphe de la liberté, de la justice et du droit. Et il cite à ce propos l'opinion des principaux écrivains théosophes et notamment celle de la présidente (Mme A. Besant) et du vice-président (M. Sinnett) de la Société théosophique :

La Société théosophique est le corps choisi par la Grande Hiérarchie, pour révéler au monde le message de la divine Sagesse, et qu'elle reste neutre dans une telle guerre pour le Bien et l'Honneur, qu'elle reste neutre quand l'avenir du monde est en péril, qu'elle reste neutre quand les Seigneurs de Lumière sont d'un côté et que les Seigneurs à la Face sombre sont contre eux, luttant pour la possession de la Terre, cela ne sera jamais. Nous, ses principaux chefs, déclarons devant le monde que la Société, qui nous a placés à sa tête, se tient loyalement du côté du Bien contre les armées du Mal, et mieux vaudrait pour elle périr avec honneur que de chercher une paix honteuse en reniant son Seigneur !

§

M. René Schwaller a écrit une **Etude sur les nombres** qui m'a paru fort obscure et d'une valeur très douteuse. Le lecteur va pouvoir en juger par lui-même.

M. Schwaller affirme — mais ne démontre pas — que « la nature abstraite des nombres », c'est « le *lien vital* qu'il y a entre les choses » et que leur « nature concrète », c'est « *la manifestation de la vie* » (p. 7), que « l'être *surhomme* qui est arrivé à se confondre avec l'*espace*, *seule qualité propre à toute chose*, peut connaître les causes occultes de toutes choses » (p. 22), qu'il y a des « cercles infinis » (p. 22), des nombres « androgynes » et « bisexués », que le zéro a une « valeur créatrice », que le 9 est « le zéro manifesté », que 10 est « pair et impair » en même temps, etc., etc.

Il oublie, malheureusement, de nous dire comment on peut arriver à se confondre avec l'espace. Il oublie également qu'il ne peut pas y avoir de cercles *infinis*, puisque tout cercle, quelque grand qu'il soit, est toujours *limité* par sa circonférence, sans laquelle il n'y a pas de cercle.

Il fait sortir toute la création de l'*un*, qu'il dit *irréductible*. S'il est irréductible, rien ne peut en sortir, à moins que ce ne soit par miracle, ou alors il est réductible. Il dit encore de cet *un irréductible*, qu'il est « incompréhensible dans sa nature absolue ». Cependant il nous assure qu'il est masculin et féminin. Comment peut-il le savoir, s'il est incompréhensible ?

Tout son livre est plein d'affirmations de ce genre et de ce calibre. Il essaie bien, il est vrai, de donner quelques démonstrations, mais malheureusement elles n'ont aucune valeur probante. De plus les contradictions y abondent.

En résumé, l'auteur donne aux nombres des valeurs absolues et prétend leur faire tout exprimer. Or, en accord, je crois, avec tout le monde, j'estime que les nombres ne peuvent représenter que des quantités ou l'ordre et le rang. Hors de là, c'est aller à l'aventure et souvent à l'absurde.

Contrairement à ce que pense M. Schwaller, il n'y a aucun nombre *absolu*. Tous sont *relatifs* et leur série est *indéfinie* (et non *infinie*, comme on l'écrit quelquefois). J'ai démontré dans *l'Essai sur la Forme*, que rien de ce qui est *relatif* — et par conséquent y compris les nombres — ne peut représenter ou symboliser l'Absolu ou l'Infini, qui est d'ailleurs inconcevable à l'homme.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : « Emile Verhaeren », par M. André Beaunier. — *Le Correspondant* : « Emile Verhaeren », jugé par un nouveau Polonius. — *Revue Bleue* : Assassinats allemands, depuis 1890. — *Vivre* : Prose et Poème de M. Marcel Millet ; une page du « Carnet de Route » de M. André Delemer. — Memento.

C'est M. André Beaunier qui, dans la **Revue des Deux Mondes** (1er janvier), rend hommage à *Emile Verhaeren*, à l'homme et à son œuvre. On lira avec intérêt cette solide étude d'un critique qu'elle ramène heureusement dans un sujet d'ordre puremen littéraire.

Chez nous, les Symbolistes, qui prétendaient apporter une esthétique nouvelle, créaient aussi une technique du vers : ils inventaient le vers libre. Et ils ont écrit, de cette façon, des poèmes admirables ou affreux : le vers étant libre, chacun le traite comme il veut, chacun le traite comme il peut. Verhaeren profita de l'aubaine, pour se débarrasser d'abord de maintes règles importunes, touchant la rime notamment, et l'hiatus, et la césure. Il ne craignit d'assembler des vers de toutes les dimensions, et qui ne forment pas des strophes. Mais, à la différence d'autres poètes, il scande ses vers, il les scande fortement. Ses laisses poétiques sont libres comme les fables de La Fontaine, en ce qui concerne l'arrangement des vers plus ou moins longs, et ne sont plus libres que par la rime souvent réduite à l'assonance. Quelquefois pourtant un vers s'allonge à quatorze syllabes. Mais Verhaeren sait toujours le nombre des syllades qu'il réunit, tandis que tels de ses émules essayent de donner à leurs vers une harmonie où le nombre des syllabes n'est quasi pour rien. Divers et hardi, son rythme, en somme, provient de l'ancienne métrique. Et c'est au rythme, beaucoup plus qu'à la sonorité verbale, qu'il demande la qualité poétique de son ouvrage. Par l'accent des rudes consonnes, et par des allitérations, et par un choix de mots qui martèlent énergiquement les temps de la phrase, il accuse le rythme, lui donne la plus insistante allure, et une vigueur impérieuse, et comme un battement que rien n'arrête, un battement de cloche une fois mise en branle.

On verra le symbolisme de Verhaeren et l'art qu'il s'est élaboré dans les plus beaux poèmes des *Villages illusoires* et, par exemple, dans ce poème du Passeur d'eau... Je ne puis le citer d'un bout à l'autre. Et c'est dommage : les poèmes de Verhaeren sont ainsi faits qu'on n'en détache point aisément un passage. On n'en détache par le « beau vers », ou le morceau finement travaillé. Son travail n'est pas de ciselure. Ses poèmes valent surtout par l'invention et ensuite par le mouvement. Un large mouvement lyrique, très puissant, et qui emporte pêle-mêle, avec un entrain superbe, mille beautés et quelques tares. Au détail de l'œuvre, on observe, disons-le tout bonnement, des fautes et des pauvretés de langage, les néologismes les plus fâcheux et, bien souvent, l'inconvénient de tant de fougue, promptitude et fatras du vocabulaire, une syntaxe de hasard. Les beautés, par leur abondance et par leur déploiement rapide, couvrent tout cela et le voilent...

Et voici les dernières pages de l'article de M. André Beaunier :

Verhaeren croyait l'humanité prochainement destinée à des félicités qu'il annonçait. Et il sentait battre « des cœurs d'hommes nouveaux dans le vieil univers ». Et il sentait germer, dans l'âme de l'Europe, un rêve de justice. Et il considérait que la guerre était à jamais close, était une calamité des « vieux empires » : lorsque la guerre a éclaté.

Il avait épanoui jusqu'à l'humanité entière son cœur et sa pensée. Entre tous les peuples, il préférait le peuple de Flandre ; mais il ne haïssait aucun peuple : et même il augurait que toutes les nations seraient un jour réunies dans une fraternité franche. Entre les nations qui n'étaient pas la sienne, il distinguait, pour lui accorder amour et déférence, la France, qu'il voyait semeuse, — et imprudente comme lui, — semeuse des idées qui préparaient le plus vivement l'avenir : la France, — et l'Allemagne ! Car il comptait sur la science : la science crée l'industrie, met en valeur toutes les forces tumultueuses, les multiplie et les discipline, et ainsi prépare l'avenir ; et il avait accepté que l'Allemagne fût la patrie de la science. L'Allemagne envahit la Belgique ; et la Flandre est saccagée. De la merveille flamande, il n'y a plus que des décombres.

Ce que fut alors la douleur de Verhaeren, on le saura en lisant sa *Belgique sanglante*, livre de haine, et de haine déconcertée : l'auteur ne s'attendait pas qu'il dût crier sa haine ; mais il la crie. Il « était un vivant pacifique » : et il crie la guerre. La Flandre était « un damier dont le seigle, le froment, l'avoine, le lin, le trèfle occupent les différentes cases » : elle est la dévastation. Ses petites fermes, portes et volets peints en vert, toits rouges et pignons blancs : ruines. Nieuport, Dixmude et Ypres, « chères petites villes, si belles, silencieuses et peintes » : ruines. Les églises, palais du bon Dieu : ruines. Et tout le rêve de bonheur que la Flandre avait l'air de réaliser comme une parabole offerte au monde : ruine plus déplorable que toutes les autres. Il y a, dans le sentiment de Verhaeren, le chagrin double de voir en décombres sa patrie, et en décombres tout son évangile.

Son évangile était de labeur fécond dans la paix de l'univers. Et par le crime de l'Allemagne, tout labeur est de guerre ; l'industrie fabrique la guerre ; et la science, la guerre.

Ce n'est plus le grand cri d'amour miraculeux
Que les peuples jadis se renvoyaient entre eux ;
C'est le cri d'aujourd'hui,
Que fait courir, immensement, de plaine en plaine,
La haine !

Ce cri de haine emplit tout le recueil de poèmes récents que Verhaeren a publié peu de jours avant de mourir, *Les Ailes rouges de la Guerre* : beau livre, et qui par sa désolation rappelle *Les flambeaux noirs*, mais la souffrance du poète ici s'étend à l'ampleur de toute une patrie ; et qui rappelle aussi *les Aubes*, car il laisse entrevoir au milieu du désastre les lueurs de bonne espérance. Ces tragiques poèmes closent une œuvre elle-même tragique, pathétique jusqu'en ses apaisements, et qu'ont tourmentée de perpétuelles catastrophes d'idées, avant la catastrophe de la guerre et avant l'accident qui termine atrocement la vie du poète : œuvre parfaite, mais si hardie, neuve, extraordinaire, si pleine de méditation passionnée, si fervente, si chaude et si brûlante de génie !

§

Le Correspondant (10 décembre) publie, sur Verhaeren, un article dont l'auteur prouve immédiatement la sûreté de son goût. Tel est, en effet, l'alinéa initial du papier :

Emile Verhaeren est mort broyé par un train et plusieurs ont voulu voir dans cet horrible accident, où la machine a écrasé le poète du machinisme, un contraste symbolique. Involontairement monte à l'esprit le mot d'Hamlet devant le cadavre de Polonius : « Pauvre homme, de quoi t'es-tu mêlé ? »

Que la tragique fin d'Emile Verhaeren fasse que quelqu'un, « involontairement », pense à Polonius, — il faut que ce quelqu'un-là ait la belle âme de Polonius. Pour ce Polonius, Verhaeren « fut un brave et loyal garçon, plein de génie poétique ». Il confesse : « Je ne l'ai pas connu » ; mais, c'est après avoir déclaré que Verhaeren « sortait tout naturellement pénétré de son importance », de l'admiration inspirée par ses poèmes, et que notre Polonius appelle une « idolâtrie ».

Verhaeren, « pénétré de son importance » ! J'en appelle à tous ceux qui ont eu l'honneur et la joie de le connaître, contre ce témoignage d'un qui ne l'a pas connu, l'a « simplement vu et entendu une fois, à la Sorbonne ». A-t-il mieux vu et connu l'auteur dans les poèmes, ce Polonius qui se mêle de renseigner les gens ? Il accorde que Verhaeren fut un « merveilleux forgeron de syllabes » ; mais il écrit aussi : « On dirait qu'il a vu le monde du fond enfumé d'une forge ». « Visionnaire puissant », soit ; « mais, qui ne connaît que deux couleurs, le noir et le blanc, peut-être aussi le rouge, mais le rouge du feu de la forge, aperçu à travers le brouillard. » Et notre Polonius d'ajouter : « Nulle intimité dans son œuvre fumeuse et macabre » ; auparavant, il rattachait toutefois Verhaeren aux « petits peintres flamands ». Un « poète national », Verhaeren ? Non,

prétend Polonius. Et voyez-le s'établir dans ces lignes, associant Verhaeren et Maeterlinck pour dire : « Leur patrie est trop petite pour eux », et leur prêter ses propres sentiments :

Un auteur est préoccupé avant tout de trouver des lecteurs et cette préoccupation l'entraîne vite vers les cercles qui lui paraissent accueillants. Et pour leur plaire, il leur fera, sans s'en apercevoir, plus d'une concession et, insensiblement, il tendra à se dénationaliser jusqu'à un certain point.

Séparés de nous par leurs institutions propres, évoluant mentalement dans un sens distinct, les écrivains belges communiquent encore cependant avec nous par nos livres, qu'ils sont même tentés, souvent, de préférer aux livres de leurs compatriotes.Ils attendent souvent, pour apprécier ceux-ci, que l'approbation de Paris les ait consacrés. Cela fait bien des conditions défectueuses.

C'est moi, qui ai souligné. Je souligne encore : « *De plus Maeterlinck et Verhaeren ont perdu la foi chrétienne.* » Voilà pourquoi Polonius dénigre. Un autre reproche éclairera le lecteur sur les mobiles du criticulet : Verhaeren « meurt à soixante et un an et il laisse malgré tout l'impression de n'avoir été qu'un « jeune », c'est-à-dire un poète qui n'aurait pas complètement atteint sa maturité, etc... » Polonius — celui-là ! — était un vieux, déjà, à vingt ans et il n'a jamais existé, pour les « jeunes », pour ses aînés ni ses camarades. Reconnaissez-le qui, à propos de l'*Hélène* de Verhaeren, revendique son domaine : « Les sujets grecs ne sont pas l'affaire de Verhaeren » et déclare : « L'antiquité s'est vengée de ses mépris en lui retirant le sens de sa beauté ».

En résumé Verhaeren, qui par la publication de ses *Flamandes*, en 1883, fut un des précurseurs du symbolisme, dont il resta jusqu'au bout une des illustrations, a été surtout un extraordinaire poète lyrique, évocateur et descriptif, ce qui revient à peu près au même, sauf que l'évocateur décrit ses visions intérieures et les mêle aux autres. Sa poésie est d'un peintre de son pays, plantureuse et fantastique, un peu névrosée aussi.

Elle restera comme l'un des plus curieux et des plus forts témoignages de l'âme de l'époque qui vient de s'écouler, si curieuse elle aussi, si intelligente, mais si incomplète et si tourmentée.

Ainsi termine notre Polonius.

Je vous convie à relire « L'adieu à l'ami », paru en tête de notre *Mercure*, pour inaugurer noblement l'année, et où Maeterlinck dit excellemment la « droiture », la « simplicité », la limpidité de cœur de Verhaeren, son « innocence », sa « jeunesse ou plutôt une divine enfance d'âme ». Oui, « chacune des minutes qu'on passait avec lui » était « une leçon de courage, de beauté, de bonheur et d'amour ». Comme on voit bien que le Polonius du *Correspondant* n'a pas connu Verhaeren ! Autrement, il aurait salué dans Verhaeren un très grand poète qui « représentait la Belgique tout entière » et « n'avait vécu qu'en vue de se survivre. »

§

D'un article très remarquable de M. Gaston Choisy (**Revue bleue**, 16-23 décembre) intitulé : « Le dogme du silence chez les Allemands » :

... D'un livre qui conclurait en invitant son lecteur à considérer de quelle complaisance le fatum aura témoigné à l'endroit de la cause allemande au cours des cinq derniers lustres. — En 1890, le Nouveau Monde est le déversoir obligé de cette prolifique et famélique Allemagne qui (en attendant les entreprises, d'ailleurs grosses de l'inévitable faillite, pour lesquelles l'Empire n'aura pas assez des bras de tous ses esclaves) en est réduite depuis 1870 à s'alléger bon an mal an de cent quinze mille bouches au bas mot. Cependant, vers 1890, les Etats-Unis inaugurent la politique qui s'imposera de « protéger » l'industrie américaine, tendra à resteindre l'emploi de la main-d'œuvre étrangère, en viendra bientôt à entraver l'immigration par des mesures législatives. De cette politique si manifestement fâcheuse pour les intérêts allemands, le protagoniste par excellence, c'est Mac-Kinley qui, en 1900, est réélu président de la République : et Mac-Kinley meurt assassiné (à Buffalo, un des principaux boulevards du germanisme outre-Océan, par un individu du nom de Czolgosz). — Georges de Grèce, qui remplace à Athènes le Bavarois chassé par son peuple, a la dignité de se rappeler qu'il règne grâce aux Puissances protectrices de l'Hellade ; alors que son héritier épousera une princesse de Prusse, il s'est marié chez les Romanov ; il est francophile avec conviction et on le sait au surplus à jamais incapable de trahir son serment de souverain constitutionnel. Toutes circonstances évidemment contraires aux ambitions allemandes : et le roi Georges meurt assassiné. — Au printemps de 1914, le fatum rend à l'Allemagne le double service et de supprimer un futur empereur dont l'amitié s'est trop refroidie pour le Hohenzollern et d'enflammer des poudres qu'on est décidément las, outre-Rhin, de tenir au sec. — Les Allemands sont les maîtres à Constantinople et le successeur présumé du sultan se permet de refuser ses sympathies à l'Allemagne : on le relève les veines ouvertes dans son bain. — Un mois, deux mois s'écoulent : c'est un autre Mac-Kinley et un Mac-Kinley autrement râblé que le couteau rate de si peu à Kansas-City...

§

MM. André Delemer et Marcel Millet, tous deux poètes de talent, publient : **Vivre** (68 boulevard Rochechouart), « cahier de littérature ». Le 1er numéro avait paru en juin 1914. Le second est daté de septembre 1916 et il est dédié à Romain Rolland. Le troisième fascicule est de décembre dernier. Les deux rédacteurs de *Vivre* sont des soldats combattants. Ils ont mis en épigraphe à leur cahier de décembre ces lignes de Charles-Louis Philippe : « Le temps de la douceur et du dilettantisme est passé. C'est aujourd'hui le commencement du temps de la passion. »

En vérité, tout est à lire, dans *Vivre*, et tout émeut. Ce qui suit

est la conclusion d'un « Plaidoyer pour l'amour », de M. Marcel Millet :

L'humble émotion quotidienne, la féerie de la rue, et le charme ineffable d'un paysage riverain, et la saveur douce-amère des voyages, une étreinte amicale, un serrement de mains, des yeux émus qui se devinent, tout cela, tout ce qui fut notre raison d'être et d'aimer, ah ! tout cela, si nous mourons, du moins l'avoir légué comme un héritage sacré à d'autres jeunes hommes ! Qu'ils sachent aimer comme nous aimions (comme nous *voulions aimer*, car les circonstances nous rebutèrent).

Mourir, mais pas en vain, parce que l'amour c'est de la vie à transmettre, et que d'autres continuent à dire ce que nos pauvres mots humains ont bégayé.

Et qu'on soit enfin las des tirades ronflantes et vides. L'héroïsme, surtout celui de chez nous, est sobre. Il garde comme la pudeur de sa beauté. Il y a ceux qui meurent sans phrases, même pour une idée, une religion à laquelle ils ne croient pas.

Qu'on ne fatigue plus leurs oreilles — après la voix énorme des canons — par le tam-tam des rééducations ; qu'il n'y ait pas que de petites brutes sportives, des lutteurs insolents, des gens « pratiques ».

Une vie humaine, celà compte parfois ; qu'on en connaisse le prix après l'avoir tant oublié. Qu'on garde jusqu'aux défauts de notre race, car il y en a de précieux, qui sont l'essence même de la poésie, par-dessus tous les temps et toutes les ruines.

Et si l'amour vers lequel nous avons dressé nos mains tremblantes doit crouler avec tout ce qui est déjà mort de ce que nous aimions, et s'ils se sont trompés, les jeunes hommes d'avant la guerre, ah ! que du moins d'autres jeunes hommes qui leur ressembleront un peu respectent, sans les plaindre, leurs souvenirs, puisque les aînés auront donné leur vie pour leur amour.

La même générosité d'âme inspire ce beau poème de M. Marcel Millet :

MON FRÈRE

J'écris pour toi que je ne connais pas,
jeune homme d'autrefois qui, triste, me ressemble.
Tu n'as pas oublié la trouble adolescence,
ton pauvre secret flotte au fond de tes yeux las.

Mon frère, je voudrais que tu aies existé,
nous nous retrouverions peut-être un vague soir
dans un jardin public, en province, un dimanche.
On se regarderait un instant sans parler ;
et puis quelque humble mot bégayé à voix blanche :
« Toi... », suffirait pour qu'on gagne un coin à l'écart.
« C'est toi », dirait-on, « Toi ? » sans trop oser nous croire,
et cependant déjà, bras dessus bras dessous,
on se perdrait dans la petite ville inconnue,
car ce soir-là, vois-tu, il n'y aurait que nous,
quelque chose de grave et jeune, une âme nue,

et toute la douceur humaine réfugiée.
Mon frère, je voudrais que tu aies existé,
car toi seul aurais su me comprendre et m'aimer,
comme j'aurais voulu qu'on m'aime en mon enfance.
Presque inutile alors, dis, de se raconter,
tant d'heures sans fierté, tant de chemins tentés,
ton cœur semblable au mien me pardonnant d'avance ;
quand même j'aurais eu plaisir à m'excuser,
en répétant tout bas : « Ce n'est pas de ma faute »,
puis j'aurais caché ma tête sur ton épaule...
Mon frère, il est trop tard pour notre rêve, hélas !
et tu ne liras pas ce sincère poème
que j'écris tendrement pour me bercer moi-même.
Je t'aurais tant aimé, toi qui n'existes pas...

Quelle tendresse ; aussi, dans cette page de M. André Delemer !

CARNET DE ROUTE

C'est la dernière page du carnet de route, la dernière étape. Me voici dans la chambre retrouvée. Tout est comme jadis ; sur la table, la page est restée inachevée. Au mur, le portrait de Verlaine, souriant tristement à celui qui revient harassé de la bonne tempête, tandis que le masque de Beethoven contemple cette rentrée lamentable. Epilogue amer ! O la morne équipée ! O la tristesse de cette rentrée prématurée, alors qu'ardente et meurtrière, la tragédie continue ! O ce retour furtif, presque honteux, un soir, parce que la mêlée vous a meurtri, et parce qu'on s'est esquinté à faire de l'Histoire !

Sur la table un tas de feuillets; quelques pages ébauchées, — oui, tu verras, — je te raconterai... les longues stations, les veilles dans les nuits hostiles, les minutes crispées de là-bas ! Deux années d'une vie intense, effroyable, sont là dans ces quelques pages — c'est tout ? — oui ; quelques pauvres notes. J'ai fait ce que j'ai pu ; tout y est, depuis le pauvre camarade qui fut tué en allant porter des fleurs sur le corps de son ami mort, jusqu'au silence sournois des relèves nocturnes et surtout cette vieille berceuse du Nord qui chante encore dans mon cœur : « Dors, mon petit quinquin.... » Taisez-vous, les vieilles mamans du Nord, taisez-vous ; vos petits quinquins n'ont plus besoin de votre cantilène, taisez-vous, laissez-les dormir, çà et là, du grand sommeil exemplaire ! Et vous aussi, mes souvenirs, je veux vous laisser dormir. Je n'ose remuer ce passé saignant d'hier qui étreint douloureusement et qui fait mal, qui fait mal !...

Je sens une appréhension lourde envahir soudain la chambre et si je n'avais garde d'allumer vite la lampe, j'y entendrais, peut-être, mes regrets sangloter dans l'ombre !

Mais, dites, aurons-nous le courage de continuer, reprendrons-nous la page délaissée ! pouvons-nous étouffer notre amertume — et vers quoi orienterons-nous nos pauvres efforts — aurons-nous la force de pousser encore un Credo ervent ?

Dans la chambre d'autrefois, il n'y a plus qu'un vieil homme brisé, infiniment las, qui songe.....

Et qu'on remonte la lampe, qu'on allume le feu, qu'on change de visage, et la vie de continuer : l'habitude, déjà, a tout consenti.

MEMENTO. — *La Revue* (1-15 janvier) : M. Jean Finot : « Prolongeons la vie ! » — Ct G.-V. : « La première armée (la Trouée de Charmes) ». — « Souvenirs d'Arménie », par Mlle Armène Ohanian, présentés par Anatole France. — « Tolstoï et la Guerre », par Mme K. B. Kouzminsky. — M. Gaston Choisy : « Leurs petits ». — M. le Docteur M.-A. Legrand propose, par l'emploi de ce qu'il appelle « L'Abrévi », d'écrire selon cette phrase qu'il donne sans faire aux lecteurs « l'injure de la leur traduire » :

« Cert, ns av entrepr dns l départm, une opérat ds pls difficil. Néanm, ns espér avc d la constanc dns l'effort, et sns trp demand aux financ publiq, about rapidem à une solut pratiq, et obten, au bout d qlqs ann, un excell résult. »

La guerre détruit pourtant assez en France !

La Revue de Paris (1er janvier) commence un roman de V. Blasco Ibanez : « Les quatre cavaliers de l'Apocalypse ». — « Lettres du Comte Vidal de la Blache », mort au feu. — « Les nouvelles banques fédérales aux Etats-Unis », par M. A. Moireau.

La Presqu'île (décembre) : — « Adieu à Verhaeren », par M. R. Chomette. — Vers de MM. René Schwob, J. Madian. J. F. Wittmann. — « Coins de France », par M. Jean Sylveire.

Le Double Bouquet (janvier) publie un émouvant « Jean-Marc Bernard », par M. Francis Carco ; « le Bal Fantastique », par M. Maurice Magre ; la suite du magnifique et profond Shakespeare de M. André Suarès ; « Le secret de Fersen », par M. Pierre Benoît ; une très amusante « Revue des Revues » signée, D.B.

Revue hebomadaire (30 décembre) : « Emile Verhaeren », par M. H. Davignon. — « Le féminisme et la guerre », par Mme L.-A. Gayraud.

La Renaissance juive (29 décembre) aurait publié un grand article de M. Enric-F. Braunstein sur « Les Juifs en Roumanie », si la censure n'y avait vu un danger pour la France ou pour la Roumanie ou pour l'antisémitisme.

Le Crapouillot, « feuille de guerre » (numéro de Noël), publie le récit d'un bombardement par avion sur l'Allemagne, écrit par le caporal-aviateur J. Danziger, qui participa à l'expédition.

Je Sais tout (15 décembre) : « Les énergies françaises », par M. E. Herriot. — « Les « Lafayette » de l'air », par le président Roosevelt.

La Revue du Foyer (décembre) : « Sur une Tombe », par M. Raymond Postel, hommage à Emile Verhaeren. — Beau portrait du poète, par M. Pierre Hodé. — Un fragment du « Rivoli » de M. René Fauchois.

Le Jardin fleuri (août à décembre, nos 8 à 12), publié par MM. Jean de Lessy et Marcel Fromenteau (30, rue Allard, Saint-Mandé, Seine), contient de beaux poèmes.

La Vie (janvier) : « Stances envoyées au Haut-Oubanghi », par M. René Maran. — « Bâtons de Maréchal », par Mme Rachilde. — « Une grande édition de Baudelaire », par M. Milos Marten.

Inter-nos-revue, dont nous venons de recevoir les nos 12 et 13, datés des 1er et 15 novembre, est un recueil publié en flamand et en français.

C'ést l'organe des internés belges au camp de Harderwijk (Pays-Bas). Il est rédigé par des patriotes, avec belle humeur.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

OPÉRA NATIONAL. — *Guillaume Tell* de Rossini; *Patrie*, de Sardou et Louis Gallet, musique de M. Paladilhe.

J'ai relu récemment un volume intitulé *Petits Mémoires de l'Opéra* par Charles de Boigne. La lecture en est assez fatiguante, et même un peu agaçante à la longue, car l'auteur se piquait d'esprit et n'en épargnait pas un paragraphe de sa prose. Outre abonné de l'Opéra et probablement membre de quelque club huppé, cet excellent Charles de Boigne devait être un vieux monsieur bavard de l'acabit de ceux que les whisteurs redoutent et que les maîtresses de maison qualifient de « charmant causeur ». Il écrit dans un style de conversation de salon des débuts du Second-Empire, dont l'humour rondouillard est ostensiblement satisfait de soi-même. Cependant, s'il n'y fait guère que potiner d'un bout à l'autre, son livre n'est pas sans quelque valeur documentaire pour les musicographes, qui sont et resteront sans doute ses derniers et uniques lecteurs. On y trouve maints renseignements utiles pour la biographie de vedettes illustres, pour l'histoire et sur l'administration de notre Opéra subventionné de 1831 à 1855. Charles de Boigne n'avait évidemment pas une idée à lui, ce qui est d'ailleurs généralement le cas des gens réputés « fins et spirituels » en conversation, mais il avait celles de tout le monde, et ceci, en revanche, est précieux pour reconstituer l'ambiance théâtrale de l'époque. Aux transports de de Boigne pour *Robert le Diable*, on conçoit mieux le culte qu'en a gardé dévotement M. Saint-Saëns. Et leur critère est identique : la recette.

La Juive, d'Halévy, est le dernier ouvrage que M. Véron ait monté à l'Opéra. *Débuter* par *Robert le Diable*, un triomphe ! finir par *la Juive*, un succès ! Peste ! quelle chance ! C'est presque de l'habileté ! *Robert le Diable* en est aujourd'hui à sa 389e représentatation, *la Juive*, à sa 220e. Comme *Robert*, *la Juive* est restée au répertoire et y restera toujours. A quoi bon m'appesantir sur un chef-d'œuvre que tout le monde a vu et reverra.

De Boigne était mauvais prophète, mais il donne la note du temps, de ce temps où, ainsi que rappelait judicieusement M. Saint-Saëns, Meyerbeer, Halévy et Auber « faisaient la gloire et la fortune de nos théâtres ». Qui donc alors était d'un autre avis ? Bien peu ; personne peut-être, sauf... Rossini. De Boigne est un écho fidèle. On peut le croire aussi lorsqu'il constate ailleurs sans aucune malice ou perceptible blâme :

L'Opéra est un plaisir de vanité, et... de bien autre chose. Ce qu'on aime à l'Opéra, ce n'est pas la musique. Les femmes vont à l'Opéra pour être vues ; les hommes pour voir, lorgner les femmes dans la salle, les femmes sur le théâtre.

Assurément cela allait avec le répertoire, lequel s'agrémentait copieusement de ballets sur quoi de Boigne est intarissable. Et on imagine Wagner perdu et ahuri dans cette galère en 1842, ou bien tombant comme un bolide avec *Tannhæuser* en ce milieu qui, loin de s'être amendé en 1861, était plutôt devenu pire, et dont l'aréopage abonné imposait, méprisant, sa loi au grand public. Je ne sais si de Boigne vécut assez pour entendre du Wagner. En tout cas, d'après ses goûts proclamés, on ne peut guère douter de l'opinion qu'il en eût eue, et il aurait été bien épaté, s'il avait pu ressusciter vers 1905 ou 6, du chambardement opéré par l'influence wagnérienne dans le Sérail dont il connaissait si bien tous les détours. Je me faisais ces réflexions en écoutant **Guillaume Tell** à l'Opéra. Cet ouvrage, pourtant, est antérieur à la période sur laquelle de Boigne jaspine. Il date de 1829, et c'est presque un abîme qui le sépare de ce qui lui succéda presque aussitôt. Jusque-là, on souhaitait certes « le succès », mais on le cherchait proprement et on aboutissait parfois à des chefs-d'œuvre, témoin *la Dame Blanche* et *Guillaume Tell* lui-même à maints égards. *Robert le Diable*, en 1831, inaugure cette ère de dépravation niaise et d'industrialisme de plus en plus conscient, dont l'apogée devait coïncider avec celui de ce qu'on a nommé « la pourriture impériale », époque de notre art lyrique et de notre société parisienne à laquelle Wagner fut particulièrement mêlé, et qu'il juge avec souvent trop d'indulgence encore, quand il la stigmatise en 1867 sous l'appellation tendancieuse, quoique excusable chez un étranger en voyage, de « civilisation française ». C'est peut-être surtout par aventure que *Guillaume Tell* se rattache plus étroitement que ce qui le suivit, à la « tragédie mise en musique » de Lully et de Rameau. L'auteur des paroles, l'académicien V. Jos. Etienne Jouy, dit de Jouy, en avait paisiblement confectionné un poème de sept cents vers, destinable à la Comédie-Française. Le musicien n'en put tirer parti qu'après qu'Hippolyte Bis et un troisième collaborateur anonyme l'eussent retouché à son usage. Nonobstant ce retapage, le livret conserve pourtant l'empreinte académique indélébile. Le pathos d'alexandrins pompiers, qui remplissent les récitatifs, continue dignement la fadeur des bouts-rimés madrigaleux de Quinault et de l'Abbé Pellegrin. Encore qu'inspiré de Schiller, le drame en devient puéril et même assez ridicule. Ecourté et tripatouillé depuis, il est aujourd'hui d'une incohérence aussi obscure qu'oiseuse. Les multiples entrées de danse, que l'ancien « opéra français » avait héritées des Divertissements de Cour, s'y condensent dans « le ballet » désormais consacré et pour

longtemps traditionnel. C'est la formule du « grand opéra » qui devait persister chez nous jusqu'à Wagner, indiscutée et despotique. Du moins, dans *Guillaume Tell*, le « poète » était-il sincère, aussi sincère que Quinault jadis. Autant que lui, l'honnête académicien de Jouy était fermement convaincu qu'il écrivait une œuvre d'art, une noble tragédie à l'instar de glorieux devanciers. Il éprouvait vraiment les sentiments qu'il délayait en ses vers boursouflés, bref, il croyait que c'était arrivé. Ses successeurs eussent bien rigolé d'une telle innocence. Avec Scribe et ce qu'on peut dénommer son école, apparut nettement le métier de librettiste, commença sur nos scènes lyriques le règne de ces mercantis cyniques et roublards, ayant l'unique but d'exploiter l'inculture et la sensiblerie du grand public par l'esbrouffe de spectacles pompeux et l'accumulation d'effets grossiers. Ce commerce s'avéra bientôt d'une fructuosité exceptionnelle; aussi s'est-il perpétué sous diverses raisons sociales jusqu'à nos jours où il est devenu scandaleux. Il n'est pas rare que de véritables artistes, voire géniaux, crèvent littéralement la faim tandis que certains librettistes empochent chaque année des centaines de mille livres de rente à rédiger des idioties pyramidales. Les lois sur la « propriété artistique » n'ont pas peu contribué à cette industrialisation du théâtre qui s'étendit aux plus différents genres, et, en passant par M. Sardou et quelques autres, le « librettisme » d'Eugène Scribe et consorts est, au fond, l'ancêtre authentique de ces *Mystères de la Main sale* et *Masque au Dents gâtées* qui sévissent en nos cinémas. Il était fatal que la musique en pâtît. Il y avait certes pas mal de temps que Beaumarchais proclamait déjà sans ambages : « Ce qui est trop bête pour être dit, on le chante. » Mais il suffit qu'elle soit sincère pour que la simplicité, même excessive, permette à l'art sonore une vérité d'expression qui est la condition de l'œuvre d'art. La maladresse et la candeur suprême de la muse du vénérable de Jouy ne gênèrent nullement Rossini pour atteindre, en quelques pages de *Guillaume Tell*, à un lyrisme purement musical d'une humanité parfois poignante, d'un charme naturel exquis ou d'un enthousiasme irrésistible. Parsemées dans le plus inégal des chefs-d'œuvre, ces pages vivront autant que la musique elle-même. On en rechercherait bien vainement l'équivalent dans la production immédiatement postérieure. Hasard et affinités électives, Scribe et ses acolytes rencontrèrent en Meyerbeer, Halévy et Auber des âmes sœurs et des complices prédestinés. La marque de l'époque scribo-meyerbeerienne est l'insincérité, et insincérité pareille et pareillement avide du musicien comme du librettiste. Aussi ne reste-t-il plus rien de ce fatras truqué; tout cela est dorénavant et à jamais rayé de la musique, à laquelle, au surplus, cela n'appartint guère qu'à la manière d'une invasion de pissenlits

et de chardons dans une terre arable. Rossini l'avait deviné. « *E finita la musica!* », s'écriait-il en quittant Paris en 1837. Et, comme on lui demandait s'il reviendrait, incité par la circoncision des principaux héros de cette épopée boursicotière, il répondait : « Quand les Juifs auront terminé leur sabbat. » Mais toutes les confessions en furent, sans exception, si bien que Wagner pouvait écrire à propos de son séjour à Paris en 1842: « Parmi les musiciens parisiens, je me sentais invinciblement attiré vers Berlioz, en dépit de son humeur rébarbative, parce qu'il était le seul qui ne fît point sa musique pour de l'argent. » Parole à retenir de la part de celui dont les chefs-d'œuvre, la plupart incompris ou inexécutables presque sa vie durant, ont fait depuis « la gloire et la fortune » de tous les théâtres du monde en distribuant à des milliers d'êtres humains le réconfort de la beauté, tandis que tout l'entregent des habiles ne réussit à édifier rien de durable. Aussi Wagner eut contre lui dès l'abord et conserva dans son triomphe la haine de tous ceux « qui font de la musique pour de l'argent » — et les intrigues de leurs éditeurs. C'est tout de même une compensation au panmuflisme que, pour le moins dans les choses de l'art, la probité ait toujours le dernier mot, au point que ce qu'elles contiennent de sincère est capable à soi seul de conférer quelque pérennité aux œuvres imparfaites. Rossini fut bien probablement sincère où que ce soit et, s'il a souvent l'air de ne pas l'être, la faute en provient de son insouciance. « J'avais de la facilité », confiait-il à Wagner en un jour d'abandon. Il en eut trop, et oublia que la facilité, même sincère, est un danger pour la probité de l'artiste. On doit toujours faire de son mieux : l'indolence de Rossini y pensa rarement, s'y résolut plus rarement encore. Sa fécondité prolifique ne produisit que deux chefs-d'œuvre. *Le Barbier* est le coup de génie d'une jeunesse exubérante. C'est dans *Guillaume Tell*, malgré ses intermittentes faiblesses, que le génie de Rossini, parvenu à une maturité savoureuse, s'atteste le plus probe. On comprend et il est parfait que notre Opéra, en embarras d'un répertoire, ait repris cet ouvrage dont deux bons tiers n'ont musicalement rien à redouter du temps. Théâtralement parlant, toutefois, c'est une autre affaire. On s'aperçut facilement que M. Rouché laissa représenter *Guillaume Tell* conformément aux pures (et pires) traditions toulousaines que le personnel de l'endroit perpétue tant qu'il peut avec amour, délice et morgue, — car il est manifestement aussi fier de soi que sincère en ces exploits singuliers. Les groupements ou évolutions de masses et les moindres détails de la mise en scène dénonçaient la gaillarde origine avec une conviction désarmante. Glabres, hirsutes, étiques ou pansus, la cohorte ankylosée des choristes en buvait visiblement du lait et l'interprétation protagoniste s'accordait congrûment à l'ensemble. Mlle Yvonne Gall chante certes admirablement, et M. Hu-

berty déploya, en Walter, la plus superbe voix de basse qu'oncques j'aie entendue à l'Opéra. Mais M. Destelly, en Guillaume, outre qu'il semblait enrhumé, paraissait marcher sur des œufs et prêtait au rude héros helvète des gestes arrondis de courtier d'assurances onctueux et persuasif, qui faisaient regretter même M. Noté tout cru, avec son bouc et ses moustaches en crocs. M° Germaine Manny incarna l'impubère Jemmy en menue poupée incassable dont le soprano suraigu, pour vriller le tympan de l'oreille, traversait les chœurs les plus denses avec la sûreté d'un fil à couper le beurre. M. Gauthier (Arnold) arborait le costume et le gras menton de Nourrit sans en avoir évidemment l'organe (quoique le sien pourtant ne soit point dédaignable) et sans non plus le galbe avantageux de M. Sullivan. M. Gresse accoutrait d'un complet-pourpoint velours Renaissance le légendo-moyenâgeux Gessler, et sa perruque démontrait qu'il était sans doute le seul à ne pas être défrisé par les discours qu'il avait à débiter. Avec, brochant sur le tout, le ballet-carnaval en plein air et ses étoiles en tutu fignolant entrechats et pointes sur le sol nu de « la grande place d'Altorf », on était carrément à Guignol. Mais serait-ce jouable autrement ? Tout cela, au théâtre, est inexorablement périmé. Sauf tout au plus le second acte, *Guillaume Tell* désormais n'y est plus supportable. Si pourtant son spectacle y lasse, déconcerte ou consterne, si, musicalement même, l'œuvre finit en queue de poisson, la musique pure ailleurs y prodigue maintes oasis ; un lyrisme objectif s'abstrait du simulacre dramatique qui n'en est plus que le prétexte aisément négligeable. Le cas est différent pour **Patrie** que notre Opéra s'avisa d'exhumer on ne sait trop pourquoi. Peut-être pour son titre. Mais ce titre précisément est l'un des plus tristes exemples des misérables « sauces » auxquelles, ainsi qu'observait M. Saint-Saëns en 1876, « il serait préférable de ne pas mettre un des plus beaux sentiments de l'âme humaine ». D'un sujet à priori très plausiblement émouvant, Sardou, en légataire universel de Scribe, perpétra un mélo puéril et souvent grotesque, assaisonné des plus lamentables ficelles et du jargon qui distinguent « l'homme de théâtre ». C'est l'insincérité dans toute sa manigance inepte, et on en éprouvait la sensation presque de quelque honte, à retrouver, au moment où nous sommes, sous un semblable paravent, ce qui ne fut jamais qu'une opération commerciale assez vile. Qui donc se fût douté que M. Paladilhe vécût encore et siégeât à côté de M. Saint-Saëns dans un fauteuil de la section musicale de l'Institut ? Cet académicien, aussi mystérieux qu'évidemment relationné, y remplit prudemment le rôle d'un Conrart insoucieux de justifier les « honneurs » dont il est comblé. Le silence lui plaît. Comme il a bien raison ! Il dut être ébaubi qu'on eût l'idée de repêcher sa partition falote, où on dirai

qu'un monsieur bien sage s'est appliqué à meyerbeeriser de l'Ambroise Thomas. M. Delmas, entre les interprètes, profita de cette occasion pour réaliser l'invraisemblable : il a chanté encore plus faux que d'habitude.

JEAN MARNOLD.

ART

La Guerre artistique avec l'Allemagne, par Marius Vachon (Payot, 3 fr. 50). — Le livre de M. Marius Vachon, *la Guerre artistique avec l'Allemagne*, touche à des questions d'après guerre qui sont du premier intérêt. Il a le mérite de poser ces questions dans toute leur ampleur. Il a aussi celui de bien faire état des forces de l'adversaire, de n'en rien dissimuler, d'en expliquer la solidité, la puissance et la portée. Son examen, très sérieux sur ce point, est de nature à surprendre les personnes qui considèrent l'effort d'art décoratif allemand à la lumière vague d'idées trop générales et étayées sur des aperçus purement et un peu nébuleusement ethnologiques. Sans doute nous ne saurions être d'accord avec M. Vachon sur d'importants points esthétiques, qui deviennent, si l'on ne songe qu'à l'étude de l'organisation et de la méthode ennemie, réellement secondaires. Pour préciser, disons que nous ne voyons pas pourquoi M. Vachon fait grief à l'Allemagne d'avoir profondément ressenti l'influence de l'impressionnisme et du symbolisme français. En admettant que M. Vachon se croie le droit de juger inférieures et fâcheuses les tendances les plus récemment triomphantes de notre art, il ne pourrait voir dans leurs succès à l'étranger qu'un fait victorieux d'expansion française. Ce n'est point seulement chez nos ennemis que ces tendances françaises ont marqué une empreinte profonde, mais encore dans des pays amis, en Russie, en Pologne, et l'on ne saurait dénier à l'art français une influence réelle en Hollande, flatteuse en ce pays à grandes traditions et à belle floraison d'art actuelle. M. Vachon loue Guillaume II d'avoir destitué M. Tschudi coupable d'avoir muni le Musée de Berlin de nombreuses œuvres impressionnistes. Il est douteux que parmi les mérites que l'Allemagne reconnaît à son souverain, elle classe au premier rang ses connaissances de collectionneur. De plus M. Bode, qui prit le sceptre de M. Tschudi, ne fit pas autrement que lui. Enfin il ne faut pas oublier que la conception allemande du Musée d'Art n'est pas exactement la nôtre. Nous avons une tendance à considérer le Musée au sens unique de la beauté. Quand l'Etat admet un artiste vivant aux honneurs du Luxembourg, il entend l'estampiller presque au même titre que ses ingénieurs des mines ou ses percepteurs des contributions. Il classe, il décerne une sorte de médaille spéciale. C'est préci

sément à cause de l'officialité de ces choix que nos Musées Modernes sont si incomplets et que périodiquement c'est grâce aux dons des amateurs riches et bien inspirés que le Musée du Louvre doit de pouvoir réparer les ostracismes dont le Luxembourg est victime. Je me demande par ailleurs si M. Vachon, libre et tout puissant, n'aurait pas propension à traiter comme Guillaume II fit M. Tschudi notre aimable directeur du Luxembourg, M. Bénédite, dont le goût a valu tout de même quelques belles acquisitions à notre Musée des artistes vivants. Mais encore une fois, là n'est pas la question. La partie polémique et de critique tendancieuse sur l'art français du livre de M. Vachon n'est pas de nature à nous intéresser. Qu'il nous permette pour briser là-dessus de lui conter une anecdote d'outre-Rhin.

Il y a un très beau Musée à Dresde, au Zwinger. Ce musée est collection royale, c'est-à-dire que, fondé au moyen de la collection particulière des anciens rois de Saxe, il subit l'emprise du goût royal et il reçoit des subventions de la cassette royale. Il est d'usage que l'on présente au roi de Saxe les achats annuels. Une année où le goût du jury d'achat avait fortement incliné vers les modernistes allemands, francisants et impressionisants, le roi de Saxe déclara : « Si j'étais le maître, ces choses-là n'entreraient pas au Musée », mais il se borna à cette déclaration, sans chercher à lui donner force de loi. Ne fit-il pas mieux que son puissant confédéré ?

§

L'art pictural allemand subit des influences diverses. Il y a un art officiel de défilés militaires et de batailles rangées qui est plus mauvais que partout ailleurs. Il y a un art qui dérive anecdotiquement de Menzel. C'est la masse sans caractère. Parallèlement il y a le groupe des Boekliniens, puis celui des impressionnistes d'influence française, dont Max Liebermann est le doyen et parmi lequel on peut trouver non seulement des disciples de nos grands impressionnistes de première période, mais des adeptes de Seurat et de Paul Signac ; il y a ceux, assez nombreux, qui suivent la leçon du Hollandais Joseph Israels. Il y a des artistes qui recherchent en Dürer (surtout des graveurs) la filière de la tradition allemande. Ajoutez quelques caricaturistes de grande valeur et très personnels. L'Allemagne ne croit pas avoir encore conquis l'égalité avec l'art français ; elle l'étudie pour faire mieux, mais elle ne pense pas avoir atteint ce but. On sait la grande gloire qu'obtint en pays germaniques le beau peintre suisse Hodler. Ce n'est point surtout par ses attaches avec le passé qu'il s'y fit admettre. Un des derniers livres de la critique d'art allemande s'intitule « *de Cézanne à Hodler* », ce qui explique de quelle nature était la juste admiration portée à Hodler.

Il n'en va point tout à fait de même pour ce qui a trait à l'Art dé-

coratif; ici les prétention allemandes, non sans quelque justification, sont plus hautes. C'est d'ailleurs de l'Art décoratif que traite pour la plus grande partie le livre de M. Vachon et c'est là qu'il prend son intérêt.

La présence très nombreuse d'œuvres importantes de nos décorateurs et de nos artisans dans les musées d'art décoratif et industriel allemands prouve le cas très grand que les artistes allemands font des nôtres. L'admiration qu'ont trouvée là-bas un Henry Cros, un Lalique, un Metthey, un Delaherche, un Dammouse, un Eugène Robert (malgré les prétentions germaniques en matière de ferronnerie), un Gallé, un Jaulms, un Marinot, un André Mare, pour ne citer que quelques-uns et l'influence qu'ils exercèrent ont été considérables. Mais il est certain que depuis quelques années, les Allemands, sans cesser d'admettre qu'il y eut en France, en notre art décoratif, une indiscutable valeur de goût et de mesure, croyaient avoir égalé nos résultats esthétiques et nous avoir surpassés dans la mise en pratique de nos découvertes et leur appropriation à une expansion mondiale.

Or, surpasser l'Allemagne sur ce terrain de l'art appliqué est une des nécessités de notre avenir. Il faut que Paris retrouve en toutes les gammes de cet art la supériorité qui lui est reconnue encore dans les arts précieux et dans les branches d'industrie élégante qui s'occupent de la toilette féminine. Chez nous, l'œuvre d'art décoratif est généralement produite à un seul exemplaire ou éditée à petit nombre. On produit des pièces de collection et non des pièces usuelles. Seul, le succès de leurs trouvailles pourrait permettre à nos artistes une production généralisée.

Pour qu'un mobilier d'art (si nous prenons cet exemple) puisse être exporté à grand nombre d'exemplaires, il faudrait que la production de ses pièces puisse être faite en série, ce qui implique une commande considérable, ou un important débit qu'on ne peut risquer si les débouchés n'en sont pas assurés. Or, notre système d'expositions ainsi que les modalités d'intervention de nos agents à l'étranger sont défectueux. Sans doute, si des critiques tels que M. Vachon n'avaient pas fait à notre art nouveau, bien français de style quoi qu'ils en disent et actuellement imité avec grand succès au dehors, la guerre au couteau qu'il a subie, les créations de l'art français auraient trouvé en France un accueil qui leur aurait permis de passer effectivement à un large débit. Cette hostilité, on en trouvera l'exposition violente à certaines pages du livre de M. Vachon.

Mais retenons de ce qu'il nous dit de l'Allemagne, après de nombreuses missions qui lui permirent d'étudier le côté économique de la question (qu'il a vu d'ailleurs clairement), certaines assertions. D'abord celle-ci que nous sommes heureux de trouver sous sa plume:

qu'il faut se garder de croire à la théorie de la camelote allemande. « Nous commettons une erreur très grande et très dangereuse en considérant la production des industries d'art allemandes exclusivement comme de la camelote, comme une marchandise de qualité très inférieure, fabriquée en vue du bon marché et pour l'exportation, celle sur laquelle la loi anglaise fait apposer comme une façon de marque infamante le fameux « Made in Germany ». Cette appréciation généralisée n'est point exacte. Ce serait imiter l'autruche qui se cache la tête derrière une pierre pour fuir le danger dont elle est menacée que de persister dans ce préjugé. Quand leur intérêt et leur amour-propre sont en question, les industriels d'art de l'Allemagne sont parfaitement en mesure de produire de véritables œuvres artistiques, pouvant, parfois, supporter la comparaison avec celles des industries d'art de n'importe quel pays. »

Comment l'Allemagne qui n'excellait guère que dans la céramique (Saxe) et la verrerie (Bohème) a-t-elle pris ce formidable essor? Par un effort d'organisation à base gouvernementale et la discipline. « Mais, dit justement M. Vachon, conclure à l'introduction du caporalisme allemand dans l'organisation des industries d'art allemandes, c'est commettre une véritable erreur de jugement, erreur extrêmement dangereuse pour l'analyse des causes et des effets d'une situation fort grave pour notre pays; c'est s'exposer fatalement à s'égarer dans la recherche et dans l'application des moyens pratiques et rapides d'y remédier. »

Et M. Vachon indique que ce développement s'est fait sur les bases de l'association sous toutes ses formes et avec tous ses développements, de la décentralisation complète, de l'autonomie absolue, de l'initiative la plus hardie, en même temps que la plus méthodique et la mieux raisonnée.

Les Allemands ont procédé dans le sens le plus large et le plus libéral. Pour peindre d'un mot la différence d'état d'esprit, l'objet de musée ici flanqué de gardiens, visible rarement avec des prohibitions nombreuses, est en Allemagne prêté à des chefs d'industrie. Au lieu de nommer un peu au hasard, et non sans que la politique y ait quelque chose à voir, des directeurs d'écoles techniques, on a fait là-bas des choix judicieux. On ne saurait dire qu'il n'y ait eu chez nous un effort vigoureux et souvent bien inspiré. Mais les pouvoirs publics n'ont jamais encore admis toute l'importance de l'art appliqué et les chefs d'industrie ont souvent refusé d'admettre les principes innovateurs. La question n'était posée ni dans son importance ni dans son ampleur. Malgré l'évidente bonne volonté qu'il y témoigne, M. Vachon nous offre-t-il la nécessaire panacée? Je ne le pense point. Pourtant tout le monde tomberait d'accord sur les principes d'initiative et de décentralisation, de maintien de la tradition *bien*

comprise mise d'accord avec l'esprit de progrès et de variation. Mais c'est quand il s'agirait de nommer le moindre directeur d'école technique que, sur le choix des tendances représentées par des noms différents, on ne serait du tout du même avis.

GUSTAVE KAHN.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

C. Ibânez de Ibero : *D'Athènes à Constantinople*, Attinger frères, 3 fr. 50 — Louis-Paul Alaux et René Puaux : *Le Déclin de l'Hellénisme*, Librairie Payot et Cie, 2 fr. 50. — Charles de Saint-Cyr : *Pourquoi l'Italie est notre alliée ?* « La Renaissance du Livre », Ed. Wignot, 3 fr. 50. — André Duboscq : *La Hongrie d'hier et de demain*, Bloud et Gay, 0 fr. 60. — *Histoire Yougoslave*, Edition de « La Revue du Foyer », Plon-Nourrit, 0 fr. 50. — Joseph Reinach : *L'Alsace-Lorraine devant l'Histoire*, Berger-Levrault, 0 fr. 75. — Stanislas Kozicki : *La Pologne depuis le Congrès de Vienne (1815-1915)*, Paris, Agence Polonaise de Presse, s. p. — *La France pour la Pologne*, Enquête de la Revue « Polonia », Paris, 4 fr. — Edouard Driault : *Les Traditions politiques de la France et les Conditions de la Paix*, Alcan, 3 fr. 50. — André Fribourg : *La Guerre et le Passé*, Les « Leçons » de l'Histoire, Alcan, 3 fr. 50. — Edouard Herriot : *Agir*, Payot, 4 francs. — C. Henry d'Estre : *L'Enigme de Verdun*, Chapelot, 1 fr. — Marc Geuvieux : *Notes d'un officier observateur en avion*, P. Lafitte, 3 fr. 50. — Lieutenant J. Péricard : *Face à face*, Payot. — Gabriel Hanotaux : *Le Problème de la paix*, « Revue des Deux Mondes ». — Paul Louis : *Les Crises intérieures allemandes pendant la guerre*, Alcan, 1.25. — Marcus Giterman : *Les mesures sociales de guerre prises par les villes allemandes*, Genève, 8, rue St-Victor, 10 fr. — Otto Grautoff : *Die Kunstverwaltung in Frankreich und Deutschland*, Berne, M. Drechsel.

Au cours des enquêtes qu'il a faites, sur place, **D'Athènes à Constantinople**, touchant « la situation politique en Orient », M. C. Ibânez de Ibero reçut, nous dit-il, de M. Venizelos, des précisions au sujet des pourparlers qui précédèrent l'envoi des forces anglo-françaises à Salonique. Nous transcrivons ce passage :

Le 10 septembre, jour de la promulgation du décret de mobilisation, dit M. Venizelos, je me rendis à quatre heures à Tatoï (résidence de Constantin) et j'eus avec le roi un entretien, au cours duquel je lui proposai de demander aux gouvernements de l'Entente si, dans le cas où la Grèce se déciderait à intervenir, les puissances seraient disposées à suppléer au renfort de 150.000 hommes que la Serbie n'était pas en état de fournir. Le souverain acquiesça à ma demande ; aussitôt après, je convoquai pour six heures du soir les représentants de l'Entente, et je les priai de transmettre la question télégraphiquement à leurs gouvernements ; mais à sept heures du soir, je reçus un envoyé du palais, lequel me pria, au nom du roi, de m'abstenir d'accomplir la démarche dont nous avions convenu trois heures auparavant : « Il est trop tard, répondis-je, la démarche est faite. » La réponse des puissances arriva deux jours plus tard : elle était affirmative.

Les premiers contingents arrivèrent à Salonique le 18 septembre 1915.

[Onze lignes censurées]

D'Athènes, en passant par la Bulgarie, M. Ibânez de Ibero s'en fut questionner, à Constantinople, les hommes du Comité Union et Progrès. C'était le moment où, la Serbie vaincue, la capitale ottomane était sur le point d'être mise en communication directe avec Berlin. M. Ibânez de Ibero semble aspirer au mérite de ne s'être pas laissé influencer par si peu de chose, durant son séjour au Bosphore. Quoi qu'il en soit, voici, rapidement silhouettés, la plupart des hommes qui dirigent actuellement l'Empire Ottoman. Notre publiciste voyageur a noté, chez eux, un nationalisme presque chatouilleux, même à l'égard de l'Allemagne ; il a recueilli les arguments qu'ils opposent à l'accusation d'avoir jeté légèrement leur pays dans la guerre. Il faut bien convenir qu'ils ne pouvaient parler autrement. Voici, d'autre part, des conversations sur les rapports turco-bulgares, sur l'esprit actuel de la politique turque. Enfin, les hommes d'État ottomans attendent avant tout, de la guerre, la suppression du régime humiliant des capitulations. Quant aux entreprises lointaines, Egypte, Indes, leur accord paraît plus ou moins flottant.

MM. Louis-Paul Alaux et René Puaux, tous deux d'une compétence acquise en des voyages et des missions en Orient, ont, dans ces pages sur **Le Déclin de l'Hellénisme**, tâché de « montrer par des preuves quelles étaient les raisons impérieuses et profondes de *self defence* qui commandaient à Athènes une intervention ; comment, depuis le traité de Bucarest et surtout depuis la guerre européenne, « les deux ennemis héréditaires, aidés par la complicité allemande, ont détruit l'œuvre des siècles pendant que le gouvernement d'Athènes, indifférent au naufrage de l'Hellénisme, préférait se croiser les bras » . Les auteurs ont principalement dirigé leurs recherches sur ce dernier point, formant un dossier des faits où s'est manifestée, de 1912 à 1916, la double action bulgare et jeune-turque contre la Grèce. Le déclin de l'Hellénisme, disent-ils, est en raison directe du développement de cette action. Ils considèrent qu'en refusant d'intervenir, la Grèce a refusé de se défendre. C'est un suicide de l'Hellénisme, de l'Hellénisme moderne. Un chapitre préliminaire précise ce qu'il faut entendre par Hellénisme au point de vue pratique. Entre d'autres études sur l'Hellénisme moderne on n'a pas oublié l'« Anthinea » de M. Charles Maurras, ces très belles, très substantielles et très fortes pages. Et maintenant, je me permettrai d'ajouter : s'il est vrai que l'Hellénisme décline, faisons-en, nous aussi, notre mea culpa. En dehors d'écrivains *pratiques*, tels que ceux dont je viens d'écrire les noms, l'Hellénisme était une pure entité académique dont l'effet, présumé très grand par le troupeau bien appris des gens distingués, se trouvait en réalité nul. Ce n'était point ce texte fleuri qu'il fallait prendre pour causer avec les Grecs, qui se moquent parfaitement de ce que nos exquis Libéraux entendent par Hellénisme.

Les belles choses qui sourient, ce n'est point avec des sourires qu'on les défend. Cependant n'a-t-on eu que des sourires? On a eu autre chose encore, il est vrai, des actes moins anodins. Que même ces actes se soient trouvés trop peu efficaces, c'est bien là le pis. Mais arrêtons-nous : il est mauvais de récriminer.

La réponse à la question que se pose M. Charles de Saint-Cyr : **Pourquoi l'Italie est notre alliée?** ressort de l'histoire même de l'Italie depuis l'époque du Risorgimento jusqu'à ce jour. C'est cette histoire que retrace à grands traits M. Ch. de Saint-Cyr. La première partie est consacrée à Garibaldi, à la formation de l'unité italienne. Dans la seconde partie, l'auteur étudie l'Italie contemporaine, « la Terza Italia » : caractères du pays et de l'habitant, politique générale, relations franco-italiennes, et les événements du printemps de 1915. Sur la situation et le rôle de l'Italie dans la politique européenne durant les années qui précédèrent la guerre ainsi que sur l'événement de 1915, on consultera notamment le substantiel chapitre intitulé : « Un ministre et deux souverains » (le ministre est M. Delcassé, très louangé; les deux souverains sont l'un Edouard VII, l'autre le roi d'Italie) : c'est un exposé des circonstances qui sont dans toutes les mémoires, et qui se peuvent résumer en trois noms géographiques : Maroc, Tripolitaine, Adriatique. Cet exposé est, au point de vue italien, soigneusement déduit. Il n'est pas besoin, d'ailleurs, de feuilleter longtemps le volume de M. Charles de Saint-Cyr pour s'apercevoir que l'auteur a personnellement la pratique des hommes et des choses d'Italie. Autant qu'il le connaît, il aime ce pays; et ses pages sont animées d'une belle chaleur latine, douce à mon cœur, si douce! on saura peut-être plus tard à quel point.

Voici maintenant quelques écrits récents, qu'on peut grouper sous la rubrique « Nationalités ». M. André Duboscq ayant vécu en Hongrie, ce qu'il peut dire sur **La Hongrie d'hier et de demain** n'est pas indifférent. Il y a des pages bonnes à lire, sur la politique hongroise, à l'intérieur et à l'extérieur, avant et depuis la guerre. L'optique ententiste la voit très mouvementée, cette politique, et ce matin encore je lisais dans mon journal un article sur le malaise austro-hongrois, qui, nous dit-on, persiste, à la veille du couronnement. Pour moi, je me suis dit et je me redis : là-dessus, pas d'illusions! M. Duboscq, lui, — qui d'ailleurs doit s'y connaître mieux que moi, — croit à ce malaise jusqu'au point de parler d'« indépendance » du royaume magyar. Ah! quel refrain! Pas d'indépendance! Il n'y a que sources de guerre là-dedans. Et puis, de certains néo-Kossuthistes, que le machiavélique Tizsa ne voit point d'un mauvais œil du tout, M. A. Duboscq lui-même semble dire que ce sont des farceurs. Alors? — Publiée par la « Revue du Foyer », l'**Histoire Yougoslave** contient l'exposé succinct de l'effort historique des nationalités yougoslaves,

— Serbie, Monténégro, Bosnie-Herzégovine, Croatie, etc.,— contre la domination autrichienne.—En nous parlant de **L'Alsace-Lorraine devant l'Histoire**, M. Joseph Reinach désire, selon la leçon de ses maîtres, qui lui transmirent, nous dit-il, la tradition de Guizot (sur le positivisme de qui, — « race », — l'on greffe ici le libéralisme nationaliste) et la tradition de Michelet, ne pas « asservir l'histoire à la politique ». Ce point de vue ne peut que réjouir l'esprit d'un Français ; car enfin, tout sentimentalisme libéral à part, le Rhin est une réalité, qui nous intéresse autant que l'Allemagne, une réalité bi-latérale, et nous en avons besoin, de cette rive gauche. — Nous ne pouvons pas nous étendre autant que nous le désirerions sur la substantielle brochure de M. Stanislas Kozicki : **La Pologne depuis le Congrès de Vienne** (1815-1915). Ce travail, sous une forme condensée, me fait l'effet d'être complet. L'auteur, au milieu de son ouvrage, retrace, à grands traits, l'histoire du régime relativement nationaliste établi en Pologne russe de 1815 à 1830, il rappelle l'insurrection de 1830-1831, les statuts restrictifs de 1832 et 1835, la désastreuse insurrection de 1862, etc. Ce qui n'empêche pas sa conclusion d'être nettement russophile. En effet, au début de la brochure, dans les pages sur la politique polonaise de la Prusse, c'est le seul gouvernement allemand qui est représenté comme le grand agent réactionnaire et oppresseur en ce qui concerne la triple Pologne (prussienne, russe, autrichienne). Le gouvernement allemand, dit l'auteur, est « par principe, contraire à tout changement de politique de la part des Russes » (en Pologne). Et pourquoi ? Parce que la lutte contre les Polonais se confondant pour elle dans la lutte contre le Slavisme, la politique allemande fit ses efforts pour qu'à l'extérieur rien ne vînt « renforcer les Polonais dans les parties annexées par les autres puissances ». Seul, donc, : un cataclysme de la gravité d'une guerre européenne pouvait ouvrir une ère nouvelle à l'initiative dans les relations russo-polonaises et donner l'impulsion d'un nouveau mouvement dans la politique de la Russie envers les Polonais ». — La Revue « Polonia » publie, en un bel in-quarto (petit), sous ce titre, **la France pour la Pologne**, les résultats d'une enquête. On y trouve les réponses de quantité de publicistes français, et c'est donc un véritable recueil de l'opinion française.

Synthèse historique du libéralisme français, dont il détermine ou présume la trace dans **Les Traditions politiques de la France et les Conditions de la Paix**, le nouvel ouvrage de M. Edouard Driault fait tenir ces conditions de la paix française en trois articles : la frontière du Rhin, l'organisation de l'Afrique, l'équilibre de la Méditerranée. Ce sont là sujets, surtout le premier et le dernier, familiers de longue date à M. Driault, dont on connaît

les travaux à leur égard, travaux qui contribuent à rendre plus forte et précise la substance de ces récentes pages.

Les matières du livre de M. André Fribourg pourraient sembler, d'après le titre : **La Guerre et le Passé**, se rapporter à un ordre d'idées analogues. Mais on s'aperçoit, non sans quelque plaisir, car aimable est toujours la variété, que c'est une érudition plus spéciale qui les a recueillies. Peu d'aperçus généraux sur des « traditions politiques », mais beaucoup de reconstitutions curieuses, documentaires, ayant pour objets ceux des faits passés où peut se rencontrer un certain parallélisme avec les faits actuels. Quelques titres de chapitres en donneront une idée : « Les sièges de Verdun », « L'artillerie lourde en 1870 », « Le théâtre aux armées », « Les embusqués sous la Révolution », etc., etc. Mêmes recherches en ce qui concerne la « Vie économique » et la « Vie politique ». Telles sont les « Leçons » de l'Histoire que l'érudition minutieuse de M. André Fribourg a su retrouver, et nous offrir. Elles sont, certes, tout le contraire de quelque chose d'abstrait, ces leçons ; elles sont fort concrètes, ces leçons, et, à ce titre, très recommandables.

EDMOND BARTHÈLEMY.

§

Les efforts du nouveau ministre des transports et du ravitaillement se sont imposés à l'attention du public. Sitôt installé dans ses fonctions, M. Edouard Herriot a voulu donner de sa personne. Les intérêts de tous les Français étant gravement lésés par l'incurie qui régnait dans les services des transports, il importait d'y remédier au plus tôt. Négligeant la filière administrative, M. Herriot est allé enquêter sur place. Il a inspecté des gares régulatrices, visité des ports, constaté l'encombrement des quais et l'embouteillage des voies ferrées. Esprit débrouillard, doué de sens pratique, les défectuosités d'une organisation routinière lui sont apparues à première vue. Après avoir discerné le mal, il a donc pris des dispositions pour y porter remède. Cette première application de la « politique de mouvement » a fait plaisir aux Parisiens.

Mais l'historiographe de Madame Récamier n'est pas homme à s'arrêter en chemin. S'il a consenti pendant quelques heures à faire le chef de traction et le contre-maître, c'était surtout pour montrer à ses subordonnés ce qu'il allait dorénavant exiger d'eux. En prenant possession de son portefeuille, il apportait tout un plan de travail dont il avait d'avance élaboré les grandes lignes. Nous savions ce que M. Herriot était parvenu à réaliser, dans la seconde ville de France, sur le terrain de la politique municipale. La méthode qu'il se propose d'appliquer maintenant à l'économie nationale se résume en quatre lettres : **Agir**, et c'est sous ce titre que, dans le moment même où

il devient ministre, il publie un copieux ouvrage, dédié « à la mémoire de Jean-Baptiste Colbert, ministre et secrétaire d'Etat, contrôleur général des Finances, qui démontra la puissance de l'ordre français ».

La doctrine de M. Herriot est concentrée dans deux études qui forment la première partie de son volume et dont les chapitres qui suivent ne sont ensuite que l'application et la mise en action. C'est le public de l'Université des *Annales* qui a eu la primeur d'une conférence au cours de laquelle le sénateur du Rhône exposait son programme d'action et c'est pour les lecteurs de l'*Opinion* qu'il a mis en parallèle l' « organisation allemande » et la « direction française ». Jetons un coup d'œil sur les perspectives qu'ouvre M. Herriot, et voyons les formules qui les éclairent.

Il nous sera bien permis, écrit l'auteur d'*Agir*, de rechercher quelles doivent être dès maintenant les règles essentielles de notre *action nationale*, puisque, sans aller jusqu'à dire avec certains écrivains allemands que la guerre est une lumière, il n'est personne qui ne pense que l'atroce conflit actuel doit être pour notre pays l'occasion d'une réforme et d'une renaissance.

Il nous faut avant tout mettre tout en œuvre pour accroître nos moyens militaires. Mais M. Herriot croit en outre que l'état de guerre est propice aux transformations matérielles et morales et peut créer un état d'esprit dont nous tirerons parti dans la paix. Nous vivons en ce moment des choses prodigieuses. Sachons accorder nos âmes au rythme des événements. M. Herriot appuie son argumentation sur une page de Renan, « qui, ainsi qu'il l'écrit, est une admirable excitation à la pensée et à l'action dans les temps présents » :

L'histoire démontre que le mouvement, la guerre, les alarmes sont le vrai milieu où l'humanité se développe, que le génie ne végète puissamment que sous l'orage et que toutes les grandes créations de la pensée sont apparues dans des siècles troublés. De tous les siècles le seizième est, sans doute, celui où l'esprit humain a déployé le plus d'énergie et d'activité en tous sens, c'est le siècle créateur par excellence... *Il n'y a que les rhéteurs qui puissent préférer l'œuvre calme et artificielle de l'écrivain à l'œuvre brûlante et vraie qui fut un acte, et qui apparut à son jour, comme le cri spontané d'une âme héroïque et passionnée.* Eschyle avait été soldat de Salamine, avant d'en être le poète. Ce fut dans les camps et aux milieu des hasards d'une vie aventureuse que Descartes médita sa Méthode. Dante aurait-il composé au sein d'un studieux loisir ces chants, les plus originaux d'une période de dix siècles? Les souffrances du poète, ses colères, ses passions, son exil ne sont-ils pas une moitié du poème? Ne sent-on pas dans Milton le blessé des luttes politiques? Chateaubriand aurait-il été ce qu'il est, si le dix-neuvième siècle eût continué de plain-pied le dix-huitième?

Certes, avec M. Herriot, nous espérons tous un réveil de l'intellec-

tualité française. L'auteur de la *Réforme intellectuelle et morale* avait su discerner l'effet bienfaisant que les bouleversements politiques exercent sur la pensée. Mais, s'agit-il ici d'art et de littérature? M. Herriot indique en quelques traits les réformes qu'il voudrait voir s'accomplir : lutte contre l'alcoolisme et la tuberculose, enseignement technique, refonte totale de nos méthodes industrielles et commerciales, etc. Ce programme utilitaire, dans la suite de son ouvrage, est appuyé de maints exemples qu'il tire des enquêtes qui ont été faites en Allemagne dans ces dernières années.

M. Henri Clouard qui, en saluant l'effort de M. Herriot, réclame, dans l'*Opinion*, des « Hommes nouveaux », cite une remarque de M. Charles Gide. Les organisations économiques, écrit l'éminent économiste, sont rarement spontanées, « elles ont pour point de départ et pour moteur une initiative individuelle ». Mais encore faut-il que ces initiatives individuelles puissent se manifester et qu'elles ne soient pas sans cesse contrecarrées par la routine qui est une conséquence à la fois de nos mœurs et de nos institutions. M. Herriot possède au plus haut point le don de simplifier, qualité précieuse pour un homme d'action. Les obstacles ne l'arrêtent pas; ni dans ses conceptions, ni dans ses réalisations il n'envisage les impossibilités qui résultent des dispositions de notre législation civile. Voyez, par exemple, notre régime des sociétés. Il s'opposerait à la constitution de ces puissantes organisations industrielles, avec leurs ramifications multiples, dont l'auteur constata la prospérité chez nos ennemis. Notre loi municipale empêche la participation des communes aux entreprises privées d'intérêt public. Notre système des canaux est défectueux, mais la loi du 19 février 1880 a supprimé les droits de navigation intérieure qui eussent permis de couvrir les frais d'aménagement et de réfection. En exposant la « politique allemande des canaux », M. Herriot écrit :

Le salut du pays dépend de la question de savoir s'il se trouvera des hommes d'Etat pour le diriger dans les voies où il doit s'engager et qui sont toutes nouvelles pour lui. Ceux-ci doivent comprendre que nous entrons dans une ère de *grande industrialisation* où tous les peuples vont lutter pour développer leurs moyens techniques.

C'est toute la question, si l'on ajoute que ces hommes d'Etats devront s'assurer le concours d'un Parlement capable de faire des lois. Les bonnes volontés ne manquent pas dans le pays, ni les individus disposés à mettre leurs talents au service de la chose publique, mais n'est-ce pas parce que trop de gens sans compétences se croient des hommes d'Etat que tant de belles initiatives sont vouées à un échec irrémédiable? Il faudrait rappeler à ce propos les fortes paroles de Rivarol citées par M. Herriot.

Nous aussi, nous avons su organiser; l'auteur d'*Agir* y insiste tout particulièrement dans un des chapitres les plus brillants de son

ouvrage, où il s'applique à réfuter les lourdes vantardises du professeur Ostwald. « Les autres peuples vivent encore sous le régime de l'*individualisme*, alors que nous sommes sous le régime de l'*organisation* », a écrit cet illustre chimiste. Pourtant, il n'y a pas peuple plus individualiste que le peuple allemand. Il faudrait avant tout s'entendre sur les termes. M. Herriot montre que l'organisation est par excellence un produit de la civilisation gréco-latine. Au dix-septième siècle, les collaborateurs du grand Roi étaient tous des organisateurs de génie.

M. Lavisse explique fort justement que si l'organisation économique rêvée par Colbert n'a pas pleinement réussi, c'est que la France, servie par sa naturelle richesse, « refusait de se laisser surmener », étant au reste médiocrement passionnée pour le gain. Il ajoute : « C'est la facilité même à trouver sa vie qui dispense la France de longs efforts où se prend l'habitude de la discipline et de la constance. » Vérité qui s'applique à la France du vingtième siècle, aussi bien qu'à la France du dix-septième.

Peut-être conviendrait-il d'ajouter que c'est précisément l'organisation française, l'organisation de Colbert, qui, implantée en pays allemands, limitée tout d'abord à la petite Prusse du Grand Electeur, s'y est maintenue et développée jusqu'à nos jours. C'est en copiant servilement les méthodes d'un Colbert, d'un Louvois, d'un Vauban que Frédéric-Guillaume a créé de toutes pièces l'Etat prussien. Son armée, ses finances, son industrie, son commerce ont eu pour modèles des institutions françaises et ce sont des réfugiés calvinistes, venus de France et de Hollande, qui ont servi d'auxiliaires au souverain. Celui-ci utilisait les subsides distribués par notre ambassadeur à l'introduction de ses réformes. Le « mercantilisme » de Colbert pouvait aisément s'appliquer à un pays demi-barbare, avec des éléments tirés du dehors. M. Reynaud a noté, dans son *Histoire générale de l'Influence française en Allemagne*, que certains décrets de l'Electeur de Prusse sont la traduction presque littérale de ceux de Colbert. « L'Allemagne a la passion du règlement ; la France le subit sans l'aimer », observe M. Herriot. Le cadre fourni par la France il y a trois siècles a servi aux rois de Prusse à créer et à développer leurs Etats. Adapté à la race allemande, il s'est mué en un grossier matérialisme.

En Allemagne rien ne se perd. Alors que, chez nous, d'une génération à l'autre, les goûts, les habitudes et même les institutions se modifient, nos voisins se sont toujours appliqués à conserver soigneusement tout ce qu'ils nous ont emprunté, à tirer parti de nos créations, quand nous les avions abandonnées depuis longtemps. Que d'inventions, que de découvertes ont été réputées allemandes qui avaient vu le jour chez nous ! Mais notre génie a toujours semé sa graine au vent, sans se soucier d'engranger. Et toujours le Boche était là, pour courir dans le sillon et ramasser le bien qui ne lui appartient pas.

Nos Romantiques ne se sont-ils pas imaginé naïvement que l'art du moyen âge s'était d'abord épanoui en Allemagne ? Les Allemands leur avaient fait croire tant de choses qu'ils ont pu commettre ce sacrilège de célébrer notre cathédrale gothique comme l'expression même du génie tudesque. De même, nos enquêteurs d'avant-guerre n'avaient d'autres soucis que de nous rapetisser aux yeux de nos voisins en nous invitant à imiter les affreux produits de l' « organisation » allemande. La guerre n'a pas mis fin à ce sacrilège.

Nous avons été de magnifiques constructeurs. Tâchons d'être moins souvent des démolisseurs. En profitant des enseignements du passé, appliquons-nous à mettre un peu plus de continuité dans nos efforts !

HENRI ALBERT.

§

M. C. Henry d'Estre, qui nous a déjà donné un volume d'impressions de guerre, d'*Oran à Arras* (1914-1915), publie à la librairie Chapelot une intéressante brochure de considérations : **l'Enigme de Verdun**, essai sur les causes et la genèse de la bataille. — La ruée sur Verdun, les combats de l'année qui vient de finir, la reprise des forts de Douaumont et de Vaux constituent un épisode en somme aussi important que les tentatives sur l'Yser et la bataille de la Marne. M. Henry d'Estre, en étudiant les combats du front français de ce côté en 1916, a voulu rechercher les motifs qui ont poussé les généraux allemands à s'acharner sur les défenses de la vieille ville épiscopale qu'Henri II, au XVIe siècle, mit dans sa poche en même temps que Toul et Metz et qui a constitué depuis une de nos défenses contre les agressions de l'Empire. Il croit pouvoir indiquer, du reste, — et le fait en somme peut être retenu, — que l'Etat-Major impérial n'a jamais voulu percer à Verdun le front français, mais obtenir des résultats locaux dont il pensait nous impressionner pour obtenir la paix, — la paix dont il a de plus en plus besoin, mais qu'il voudrait à son avantage. En s'acharnant sur Verdun, l'ennemi a, du reste, prétendu user notre armée et ainsi empêcher une grande offensive ultérieure ; c'est du moins l'explication la plus vraisemblable de celles qu'il a données, mais elle n'est venue qu'après coup et n'a pas empêché ses pertes de monter au triple des nôtres, selon le colonel Feyler (*Journal de Genève*, fin mai 1916). — C'est qu'il en est toujours réduit à attaquer en formations serrées et qui, forcément, donnent prise à la mitraille.

Mais on sait maintenant qu'il voulait obtenir un avantage local et surtout moral. Peut-être s'il avait pu enlever rapidement la place aurait-il cherché à développer son succès. L'attaque de Verdun, toujours est-il, si elle entrait dans les prévisions de l'Allemagne, ne fut

décidée que lorsque notre installation à Salonique vint contrecarrer ses plans et projets en Orient. Peut-être ne doit-on pas attacher trop d'importance à ce qu'elle fit raconter de ses visées sur l'Egypte, de sa marche sur l'Inde après la liaison avec les Turcs ; son but, plus immédiat, fut plutôt la reconstitution du bloc balkanique, avec l'hégémonie des Empires du centre. Les autres fronts ne promettaient guère, d'ailleurs, une réussite rapide ; la Russie menaçait de durer et la querelle avec les Italiens demeurait surtout l'affaire de l'Autriche. On voulait s'attaquer à la France ; mais depuis l'échec de la Marne, les généraux allemands n'osaient plus reprendre les grandes manœuvres qui avaient si tristement abouti. Pour obtenir l'effet qu'il cherchait, imposer sa paix, l'ennemi devait s'en prendre à une place forte renommée, proche du front, et dont la chute pût avoir le même retentissement qu'autrefois la chute d'Anvers. Nancy, — qui n'a pas, d'ailleurs, la même importance militaire, fut écarté par le mauvais souvenir de précédents échecs. Il restait Belfort, mais trop proche de la Suisse, et Verdun, au voisinage de l'arsenal de Metz. L'affaire de Verdun fut montée enfin comme un coup du théâtre, et sa réussite ne faisait point doute, grâce à l'énormité des moyens employés ; sa chute devait avoir en outre un effet dynastique et changer la face de la guerre.— Il est seulement regrettable que la résistance des nôtres ait contrecarré ces beaux projets, — reculant une décision que l'ennemi, tout en criant très fort, commence à désespérer d'obtenir.

Sous le nom de Marc Gouvieux, qui est le pseudonyme d'un professionnel connu, il a été publié chez Pierre Lafitte un curieux récit : **Notes d'un officier observateur en avion**, qui nous conduit des premiers jours de la lutte aux batailles de l'Yser et en Artois (nov. 1914). — M. Marc Gouvieux dut partir à la mobilisation et rejoignit à Belfort. Il décrit l'enthousiasme des premiers jours, les départs pour le front, les escarmouches et combats du côté de Çernay, Thann. Une de ses premières reconnaissances le conduisit au-dessus de Fribourg, Neu-Brissach, la Forêt-Noire, à l'annonce d'un mouvement des troupes ennemies. Au passage, il donne un curieux récit de l'occupation de Mulhouse, d'où il fallut bientôt déguerpir, d'ailleurs. Une seconde offensive eut lieu ensuite avec le général Pau, et qui poussa jusqu'à Cernay, Altkirch et de nouveau Mulhouse. Mais les nouvelles du nord étaient mauvaises ; c'était le moment de Charleroi, de la retraite sur la Somme, sur l'Oise ; les troupes durent revenir — et avec elles les avions — pour prendre part à la grande bataille qui se déroula de la Marne aux Vosges, et dont nous avons avec le récit de M. Marc Gouvieux quelques curieux épisodes ; l'un se rapporte au *Bois des géants*, entre la Fère et Châlons, un des coins les plus tragiques du champ de bataille, puis aux officiers allemands prisonniers dont il faut rabrouer la morgue ; et c'est

34

la bataille vue de l'arrière, peut-être plus terrible d'être prise hors l'excitation de la lutte, les trains de blessés, les villages saccagés par l'ennemi, la vision horrible des coins où l'on s'est battu. L'auteur raconte ensuite les combats autour de Reims, puis le départ pour le nord, la lutte en Artois, sur la frontière belge, etc. Le volume en somme est à lire même pour ceux qui ne connaissent rien à l'aviation, dont il est d'ailleurs assez peu question dans le récit. Je veux dire qu'il n'abuse pas des indications techniques et qu'il est abondant en péripéties, épisodes dramatiques ou simplement curieux. — Sous une forme un peu spéciale, c'est en somme une bonne contribution à l'histoire des premiers mois de la guerre.

En écrivant **Face à face**, « souvenirs et impression d'un soldat de la grande guerre », le lieutenant Péricard a donné un récit certes de bonne foi, — et d'autant plus sincère qu'il semble tout de primesaut, — mais qui se répand peut-être trop abondamment en réflexions et digressions, toutefois que le travers soit bien pardonnable à qui doit se mettre surtout en scène. La mobilisation le trouva sergent de territoriale et, au début de la guerre, il partit pour Gray, où il n'eut à s'occuper que des choses de l'arrière; accompagner des munitions et conduire vers Nevers ou Paray-le Monial des prisonniers qu'on amenait de la zone de combat. Il se fit bientôt inscrire comme volontaire et gagna le front où ses débuts dans les tranchées furent plutôt pittoresques. Il s'était approvisionné d'objets divers au point de transformer son havresac, nous dit-il lui-même, en une « succursale de plusieurs grands magasins » et avait emporté jusqu'à un havre sac « indéchirable », dans lequel il s'installa pour la première nuit; mais il se réveilla brusquement le cul dans la boue, le susdit havre sac s'étant défoncé sous son poids. Ce n'était là qu'un début d'ailleurs et il devait en voir bien d'autres. Le tableau qu'il donne de la vie dans les tranchées est peu réjouissant, on peut le croire; l'ennemi était tout proche et il n'y avait pas encore, à ce moment, de boyaux en lignes continues, si bien qu'on s'égarait parfois les uns chez les autres. Après trois semaines passées à la Louvière, du côté du bois de Marbotte, le contingent dont faisait partie le sergent Péricard dut changer de secteur, mais se trouva encore en première ligne. Il y eut là des attaques, des surprises, des embuscades; les hommes vivaient dans la terre délayée, les pieds dans l'eau; il fallait d'ailleurs ramper sur le sol pour atteindre l'ennemi, — et il doit convenir qu'à ce moment les combats ne furent pas toujours heureux pour les nôtres. Il fut enfin envoyé au repos, — pour une semaine, à peu près, — à Vignot, du côté de Commercy, après cinquante sept jours de tranchées; de là, il dut aller dans la Haute-Alsace et se trouva à la Tête-à-Vache (décemb. 1914), puis au Bois Brûlé. — Parti sergent, il devait monter en somme jusqu'au grade

de lieutenant ; mais il confesse être resté un curieux personnage et se dépeint lui-même comme trop imaginatif. Il convient ainsi qu'il ratiocine beaucoup et que l'abbé qui eut à lui faire le catéchisme étant enfant lui disait à ce propos qu'il n'était pas une âme et un corps, mais une âme et une imagination. Ce qui devra plaire pourtant à ses lecteurs, c'est qu'il a toujours, franchement, le courage de son opinion ; qu'il ne pose pas au héros, si l'on entend l'homme qui se montre toujours disposé à se dévouer, et accepte tous les risques. Il tremble volontiers pour sa peau ; indique chez lui, continuellement, la lâcheté de la bête humaine qui, menacée, voudrait se garer, — et qu'il force pourtant à retourner se battre. A ce point de vue, son témoignage est à retenir, car tous n'ont pas la dose de philosophie de l'ordonnance dont il nous parle et qui vient dire :

— On est vivant une quarantaine d'années en moyenne, et on est défunt toute l'éternité avant et toute l'éternité après : ce n'est pas étonnant qu'on s'habitue sans peine à la mort.

Quant à l'affaire du Bois Brûlé, dont on peut se souvenir qu'il fut le héros : Debout, les morts ! Maurice Barrès dans la préface convient d'après lui-même, — et cet aveu est tout à l'hommage du soldat, — que cet incident, s'il reste véridique a été quelque peu arrangé, — chose qui n'est pas, d'ailleurs, pour nous surprendre.

Lorsque le récit s'arrête, dans le volume, M. Jacques Péricard n'est encore qu'adjudant. Il doit nous conter la suite et surtout ce qui se rapporte à la formidable bataille de Verdun.

CHARLES MERKI.

§

La démarche du Président Wilson hâtera-t-elle la fin de la guerre? Du moins permet-elle d'étudier **le Problème de la Paix.** Ce problème, M. Gabriel Hanotaux avait déjà essayé de le résoudre approximativement dans l'*Ere nouvelle, problèmes de la guerre et de la paix.* Voyons à sa suite comment il se pose.

Il est exact que le point de départ de toute négociation sera l'armistice, et même pourrait-on aller jusqu'à dire que toute la paix sera dans l'armistice. Du moment que les chiffons de papier ne comptent pas, il faudra imposer à l'Allemagne, dès la première heure de la suspension d'armes, toutes les conditions de désarmement, de recul, de livraison de places, d'occupation de territoires, qui seront nécessaires. Il est probable que les gouvernements alliés sont d'accord depuis longtemps sur ces préliminaires décisifs. Ensuite viendra la paix proprement dite, l'inévitable Congrès, qui ne fera qu'entériner l'armistice, mais dont l'importance néanmoins sera très réelle.

D'abord il ne sera pas indifférent de savoir si les Alliés traiteront avec l'Empire allemand, ou avec les Etats allemands. M. Hano-

taux fait remarquer que l'Empire allemand n'a jamais été reconnu officiellement par l'Europe, qu'il s'est élevé par la force et qu'on l'a accepté par force aussi, et il propose de reprendre la procédure des traités de Westphalie où l'on demanda aux Etats secondaires du Saint-Empire de faire connaître s'ils voulaient ou non participer au Congrès. Les Allemands n'auront rien à objecter à ceci qui est à la fois très conforme à leurs traditions historiques et à leur droit public ; le véritable souverain de l'Allemagne, j'ai eu déjà l'occasion de le dire à propos d'un livre de M. Barthélemy (16 juin, p. 705), ce n'est pas le Kaiser, c'est le Bundesrat. M. Yves Guyot, de même, proposait de traiter avec cette haute Assemblée et non avec le Kaiser. Ce serait un moyen élégant et facile de résoudre la première partie du problème ; on exigerait la signature d'un représentant du Bundesrat pour l'armistice, et on négocierait individuellement avec chaque Etat allemand pour l'admission au Congrès.

Vis-à-vis de la Prusse, il conviendrait aussi de dissocier dès le début la Prusse d'avant 1814 et celle d'après 1814. Les Etats allemands annexés brutalement par cette puissance lors de Sadowa reprendraient *ipso facto* leur souveraineté au même titre que la Bavière et le Mecklembourg. Il y aura de nouveau un Hanovre, un Nassau, un Francfort, un Hesse-Cassel, etc. Encore, dès l'armistice, faudrait-il insérer une phrase sur le droit des sous-nationalités, de façon à pouvoir, même dans la Prusse d'avant 1814, opérer une distinction non seulement entre Allemands et Polonais ou Vendes, mais même entre Prussiens voulant rester Prussiens et Prussiens préférant redevenir Saxons, Silésiens ou Poméraniens.

La reconstitution de la Pologne aura eu pour effet de séparer Kœnigsberg de Berlin. Le Congrès pourra soit inviter le Hohenzollern à choisir entre les deux, soit lui assigner l'un des deux, soit enfin, ce qui serait le meilleur, le laisser refuser par les deux, car enfin, quoi qu'on puisse penser de la servilité germanique, rien ne dit que d'eux-mêmes les Allemands ne chasseront pas leur Wilhelm. Il se pourrait également que d'eux-mêmes les Allemands d'entre Moselle et Elbe ne voulussent plus être liés aux Allemands slavisés d'entre Elbe et Oder. Quoi qu'il en soit, le Congrès imposerait aux uns et aux autres un minimum de précautions militaires : effectifs réduits, taxes de guerre, interdiction de fonderies de canons et surveillance de manufactures d'armes, etc.

Pour la nouvelle Europe réorganisée, M. Hanotaux prévoit le maintien de l'alliance des quatre grandes puissances libérales. C'est l'idée de M. Henri Chardon quand il demandait cette sainte Alliance des peuples dont j'ai parlé ici en octobre (p. 534). Mais sous la forme grandiose d'Etats généraux européens que rêve M. Hanotaux, l'idée est peut-être prématurée. M. Maurice Hauriou plus modeste-

ment se contentait d'une fédération de l'Europe occidentale : France, Angleterre, Italie et les puissances voisines ; seulement cette alliance-là celto-latine se serait forcément opposée à une alliance germanique de l'Europe centrale et à une alliance slave de l'Europe orientale, et c'étaient de nouveaux conflits en perspective. Je crois qu'un organisme central et global serait préférable, mais je ne le concevrais pas sous la forme d'un Parlement européen ; de simples Conférences internationales permanentes suffiraient au moins pendant quelque temps.

Trois de ces Conférences devraient être prévues. L'une s'occuperait des questions politiques : armements, conventions, droits des nationalités et des sous-nationalités ; elle jouerait le rôle de Conseil amphictyonique dans l'Europe nouvelle et pourrait s'immiscer dans les affaires intérieures des puissances. L'autre connaîtrait des questions économiques, notamment des tarifs douaniers ; il importe absolument d'établir de la loyauté dans ce domaine et de s'opposer à toutes les manœuvres agressives dont usaient les Allemands jusqu'en 1914. La troisième, enfin, règlerait les questions sociales, car il convient aussi de mettre de l'harmonie dans les législations ouvrières, les accidents de travail, les primes à la naissance, les retraites paysannes, etc. Avec ces trois Conférences, légalement constituées et fortement sanctionnées, discutant d'ailleurs en public et publiant leurs motions, s'appuyant de plus sur des nations à constitutions démocratiques et libérales, le kaisérisme, le vieux-tsarisme et aussi le « sociocratisme » ayant complètement disparu d'Europe, la paix pourrait être considérée comme solidement établie. Il serait d'ailleurs bon de ne pas s'endormir sur ses deux oreilles...

Quand l'Allemagne tombera, ce sera sous l'action parallèle de la force externe et de la faiblesse interne. De là l'intérêt que nous avons à suivre **les Crises intérieures allemandes pendant la guerre**, crises politiques, économiques et financières. Les études très judicieuses que M. Paul Louis a réunies sous ce titre ont paru en partie ici-même, et nos lecteurs savent qu'avec un guide aussi documenté ils se tiendront à égale distance des illusions et des négations. Assurément, au milieu de 1916, époque où M. Paul Louis écrivait ses articles, on était loin de la « révolution en Allemagne » et même après six mois d'agravation on en est encore loin. M. Saroléa écrivait dernièrement dans *Everyman* que toute la question est de savoir si la révolution éclatera tout d'abord en Allemagne ou en Russie; je crois cette vue trop simpliste ; la révolution n'éclatera pas en Russie, puisque la Douma y a maintenant le contrôle du gouvernement, et si elle avait eu lieu, elle n'aurait fait qu'enflammer la résistance nationale ; et pas davantage ne faut-il prévoir la guerre civile en Allemagne (voir sur l'impossibilité de se révolter les réfle-

xions très justes d'un Bavarois dans le *Journal des Débats* du 4 janvier). Si l'Allemagne tombe, ce sera frappée par l'épée, comme il sied à qui s'est servi de l'épée. Mais, d'une part, la détresse et la famine auront préparé ce coup final, et, d'autre part, la désagrégation interne aura détruit le kaisérisme et permis à une nouvelle Allemagne de se constituer sur la base du respect de soi et d'autrui. Rien n'est ici à négliger de ce que note l'auteur sur la désaffection croissante du Nord et du Sud et aussi de l'Est et de l'Ouest. Ce que nous avons à souhaiter, nous autres Alliés, défenseurs de la paix et de la civilisation, ce n'est pas une Allemagne mutilée, dépecée, asservie, c'est une Allemagne assagie, purifiée et libérée, car elle est en ce moment tenue en esclavage par la Prusse, et plus précisément par le roi de Prusse. La délivrance de ce joug, c'est la grande liberté germanique et ce sont les sous-libertés bavaroise, hanovrienne, rhénane, etc. On peut beaucoup espérer ici de la leçon de la guerre. Dès le lendemain de l'armistice, les Alliés n'auront qu'à consulter les intéressés ici comme partout, conformément à leurs principes démocratiques et libéraux, et à les consulter au suffrage universel, aussi universel que possible, en y comprenant même les femmes ; on verra si la réponse n'est pas d'accord avec les intérêts de la civilisation.

A propos de la crise des vivres qu'étudie M. Paul Louis, je signale la monographie du professeur Marcus Giterman, de Zurich, sur les **Mesures sociales de guerre prises par les villes allemandes**. On y constatera que la fameuse organisation allemande dont on nous a rebattu les oreilles a eu ses mécomptes et ses faillites ; et pourtant le « municipalisme » est ce qu'il y a de mieux, administrativement parlant, chez nos ennemis. C'est que la supériorité allemande n'a jamais tenu à son génie d'organisation, mais à sa volonté de nuire, ce qui n'est pas la même chose ; les apaches ont toujours l'avantage sur les honnêtes passants, au moins au début. Plus tard on apprendra que c'est justement d'organisation, de prévoyance et d'habileté que les Allemands ont manqué. Que serait-il arrivé, par exemple, s'ils avaient « sérié les questions », comme disait Gambetta, et s'ils avaient fait semblant de se réconcilier avec nous, il y a quelques années, en érigeant l'Alsace-Lorraine en État indépendant, pour pouvoir dénouer l'alliance franco-russe et attaquer la Russie ? Nous aurions probablement laissé faire les choses, confiants, dans la parole du Kaiser, et une fois la Russie subjuguée, nous aurions été à notre tour écrasés et asservis. Plus simplement, que serait-il arrivé si l'Allemagne n'avait pas violé la neutralité belge ? Verdun attaqué au début comme Liége n'aurait pas mieux résisté que Liége, et peut-être la bataille de la Marne n'aurait pas rétabli les choses. Dans tous les cas l'inertie de l'Angleterre, qui dans l'hypothèse n'aurait pas bougé, eût été bien fâcheuse pour nous. Il y a de quoi frémir vraiment en

pensant au danger couru, et de quoi bénir paradoxalement l'orgueil pangermaniste qui a aveuglé notre atroce ennemi. Dans l'étude de M. Giterman je trouve un détail à retenir. Il paraît que bien avant la déclaration de guerre, la ville de Berlin avait acheté « pour le cas où on aurait la guerre » de grandes quantités de farines et de céréales, et « cela sans rien dire, peu à peu ». C'est une des nombreuses preuves de la préméditation de la guerre qui serait, s'il en était besoin, à ajouter à tant d'autres !

Puisque je parle de paix et de Congrès, je me permets une « suggestion », comme disent les diplomates ; ce serait, s'il y a une représentation de gala, de mettre au programme le premier acte des *Burgraves*. La physionomie du Kaiser serait curieuse à regarder pendant la tirade de Magnus : « Jadis il en était — des serments qu'on faisait dans la vieille Allemagne.... »

HENRI MAZEL.

§

Die Kunstverwaltung in Frankreich und Deutschland. — Inlassablement, par tous les moyens, l'Allemagne tente de se disculper auprès des « neutres » du reproche de barbarie que ses forfaits lui ont mérité. Il ne faut pas nous lasser davantage de répondre à ses arguments pour en demontrer la perfidie et la fausseté et dissiper les ténèbres qu'elle accumule volontairement autour de la vérité.

Après les porte-paroles officiels du grand État-Major allemand, tels que M. Clémen (1), sont venus, répétant docilement la même leçon, les serviteurs officieux, mobilisés peut-être « par ordre », comme le furent en octobre 1914 les Quatre-vingt-treize intellectuels, et recrutés parmi ceux qui étaient censés le mieux connaître notre pays. Qu'on nous permette de présenter l'un de ceux-ci.

Il s'agit d'un écrivain d'art, M. Otto Grautoff, venu à Paris il y a quelques années, et qui, semble-t-il, — maintenant que les événements actuels nous ont éclairés sur bien des choses d'avant-guerre, — s'y était installé moins pour ses propres travaux que pour jouer au profit de son pays le rôle d'informateur et de propagandiste que remplissaient, dans tous les domaines, tant de ses compatriotes. Ce fut lui que le gouvernement bavarois avait chargé d'organiser au Salon d'Automne de 1910 cette exposition d'art munichois qui fit tant de bruit — et qui eut, tout de même, moins d'influence que ne le prétendent des chroniqueurs mal informés sur l'évolution de notre art français contemporain ; curieux de notre vie artistique et littéraire (il avait passé un traité pour la traduction du *Jean Christophe* de

(1) V. *Mercure de France*, 1er juin 1915, p. 160 ; 1er juillet 1915, p. 563 et suiv., et 1er juillet 1916, p. 74 et suiv.

M Romain Rolland), cherchant à s'introduire dans tous les milieux intellectuels, accueillant chez lui critiques d'art et fonctionnaires — qui ne seront peut-être pas très flattés de voir aujourd'hui leurs noms lui servir de références, — allant dans les bureaux de revues quêter des renseignements pour ses livres, il avait fini par se documenter assez bien sur ce qui se passait chez nous dans le monde des arts et disait volontiers son mot, dans le *Cicerone* de Munich, sur nos démêlés artistiques, ne nous ménageant pas les critiques, et gratifiant au besoin notre administration de ses conseils.

Aujourd'hui il nous paie de notre hospitalité et de notre indulgente complaisance — oh ! non pas, il est vrai, à la façon cynique d'un Meier-Graefe, marchand mué en critique d'art, se délectant, quelques mois avant la guerre, à la pensée des rapines prochaines et s'écriant, avec une joie férοce à la veille de la bataille de la Marne : « Nous sommes aux portes de Paris : malheur aux vaincus ! » (1) — mais de façon plus sournoise, en dressant contre nous un réquisitoire d'aspect tout scientifique, « objectif » comme on dit là-bas, où il s'efface derrière les dossiers réunis pour nous accabler, se donnant même, pour mieux impressionner les « neutres », l'apparence d'un des leurs, en se présentant sous le couvert d'une maison suisse.

Au moyen des documents qu'il a rassemblés — textes(2) empruntés à nos écrivains ou à nos hommes politiques, rapports officiels allemands, pièces historiques, — il s'est proposé de démontrer, en principe général, notre désordre et notre insouciance touchant la conservation des monuments, et, par contre, le respect et l'attachement témoignés par l'Allemagne aux trésors d'art du passé, et comment ces défauts et ces qualités ont continué de se manifester au cours de la guerre actuelle.

Voici d'abord, en ce qui regarde le passé, la réédition des arguments apportés naguère par M. Clemen pour stigmatiser notre incurie à l'égard des œuvres d'art et parfois même nos vandalismes : incendie du château de Heidelberg par Louvois ; dévastation de Bruxelles en 1695 ; destructions commises par nos révolutionnaires ; puis, en ces dernières années, insouciance manifestée par les pouvoirs officiels à l'égard de nos églises de campagne menacées de ruine, et luttes qu'il a fallu soutenir au Parlement et dans la presse pour les sauver ; etc. Par contre, il nous vante en Allemagne le soin apporté à

(1) Article du *Berliner Tageblatt* cité par le *Figaro* (nº du 24 avril 1915 : *Espions et Déménageurs*).

(2) Parmi lesquels il cite avec la même bonne foi que M. Clemen, c'est-à-dire en supprimant la phrase établissant la responsabilité de l'Allemagne dans l'œuvre de destruction accomplie sur la cathédrale de Reims, ce que nous avons dit ici 1er juillet 1915, p. 564) des dégâts causés par l'incendie du malencontreux échafaudage de la tour Nord.

la conservation — et hélas ! à la restauration — de ses monuments, et cette application des érudits allemands — à laquelle nos savants ont rendu hommage — à étudier et à célébrer nos propres édifices, notamment la cathédrale de Reims, objet des remarquables travaux de M. Vœge. Comment, dans ces conditions, conclut M. Grautoff, peut-on et ose-t-on accuser l'Allemagne de vandalisme ?

Pas plus que M. Clemen, M. Grautoff ne sait ou ne veut savoir que les incendies du Palatinat furent ordonnés en représailles des férocités allemandes, et il oublie que depuis le XVIIe siècle et la Révolution les idées en matière de respect dû aux monuments ont fait quelque progrès et qu'il n'est plus permis, au XXe siècle, surtout après les conventions de la Haye *signées par l'Allemagne*, et lorsqu'on s'intitule soi-même le « peuple élu » chargé de régir et de diriger les autres nations dans les voies du progrès et de la « culture » supérieure, de s'autoriser des vandalismes d'autrefois pour en commettre d'autres. En tout cas, l'impudence est par trop grande d'invoquer l'exemple de nos révolutionnaires et de nos politiciens sectaires pour s'arroger le droit de venir sur notre sol ajouter à leur œuvre et donner libre cours aux instincts brutaux que favorisent si bien les instructions allemandes sur la façon de faire la guerre.

D'autre part, l'argument est un peu naïf qui prétend tirer du fait que les érudits d'outre-Rhin s'attachaient à étudier nos monuments — d'ailleurs plus en archéologues férus de documents et de fiches qu'en artistes sensibles à la beauté des œuvres — la preuve que l'état-major allemand ne les a bombardés que contraint et la mort dans l'âme. M. Clemen a confessé (1) le peu de cas que le haut commandement faisait des scrupules des archéologues, et si lui-même, inspecteur de monuments historiques, n'a pas rougi d'écrire qu'en temps de guerre « ce culte intempestif des monuments apparaît comme une sentimentalité anachronique », quel ne devait pas être sur ce point l'état d'esprit des autorités militaires ?

D'ailleurs, il ne s'agit pas de théories, mais de faits. Oui ou non, la Bibliothèque et la collégiale Saint-Pierre de Louvain ont-elles été incendiées « de propos délibéré », comme l'a écrit dans son rapport le prêtre *autrichien* chargé par le *Wiener Priester-Verein* d'une enquête sur les crimes commis en Belgique (2) ? Oui ou non, la cathédrale de Reims a-t-elle été bombardée volontairement, plusieurs jours après l'enlèvement (dont notification avait été faite à l'état-major ennemi) du projecteur installé dans la seule nuit du 13 septembre 1914 sur une des tours, et a-t-elle été frappée depuis à plusieurs reprises sans aucun motif (3) ? Oui ou non, l'a-t-elle

(1) V. *Mercure de France*, 1er juillet 1915, p. 564.
(2) V. *Mercure de France*, 1er juillet 1916 : *Sur un plaidoyer allemand*, p. 77.
(3) *Ibid.*, pp. 79-82.

été et l'est-elle encore chaque fois que notre service des Beaux-arts (dont M. Clemen et M. Grautoff ne manqueront pas ensuite de stigmatiser la coupable indifférence) a essayé de porter remède aux graves blessures qui compromettent la solidité de l'édifice (1) ? Oui ou non, sans le moindre prétexte, Notre-Dame de Paris a-t-elle reçu, le 11 octobre 1914, plusieurs bombes, dont une incendiaire ? Oui ou non, l'hôtel de ville, le musée et la cathédrale d'Arras ont-ils été détruits sans raisons militaires, le premier jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'un amas de décombres ? Oui ou non, l'ordre du bombardement des Halles d'Ypres a-t-il été accueilli comme « une bonne aubaine » par le commandant de la batterie des gros mortiers chargé de l'exécuter et a-t-il été accompli avec la joie sauvage dont témoigne le récit de la gazette officielle de la IVe armée allemande (2) ? Et, enfin, les avions autrichiens qui ont bombardé la cathédrale d'Ancône, Saint-Apollinaire-le-Neuf de Ravenne et diverses églises de Venise en y causant les dégâts que l'on sait, n'ont-ils pas témoigné du même mépris des monuments et des œuvres d'art ? — Or, comment ont été accueillies en Allemagne, dans le monde de ces savants dont M. Grautoff nous vante le « sens artistique », toutes ces destructions ? A l'exception des timides regrets exprimés par M. Clemen dans sa lettre au sculpteur Bartholomé (3), pas une voix, à notre connaissance, ne s'est élevée pour les déplorer, et, moins que toute autre, celle de M. Grautoff, sec et impassible assembleur de textes.

Mais voici ce qu'il a trouvé en propre et ce qui constitue l'originalité de son recueil. Pour illustrer de façon frappante l'opposition des deux méthodes, française et allemande, qu'il s'était donné mission de démontrer, il a tout simplement — et très perfidement — mis sous les yeux du lecteur, en deux groupes de photographies, d'un côté les monuments détruits par les Français dans cette guerre sur leur propre territoire : et c'est une réunion de malheureuses églises que nos projectiles ont atteintes au cours des bombardements opérés pour chasser l'envahisseur de notre sol ; — de l'autre, tous les monuments conservés intacts, et pour cause, par les Allemands dans les régions envahies de France et de Belgique : et c'est l'hôtel de ville de Louvain où, lors de l'incendie de la ville, était installée leur *kommandantur*, puis tous les édifices des cités qu'ils occupent : Bruxelles, Anvers, Gand, Bruges, etc., qu'ils n'ont aucun intérêt à détruire. Des dévastations que nous rappelions tout à l'heure, pas le moindre soupçon (4), et le lecteur non prévenu, comparant ces deux

(1) Déclaration de M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, en réponse à un vœu de l'Académie des Beaux-Arts (compte rendu de la séance du 13 janvier 1917 de cette Académie).
(2) *Mercure de France*, 1er juillet 1916, p. 83.
(3) *Ibid.*, 1er juillet 1915. p. 564.
(4) Une seule exception est faite pour une image représentant un coin de Lou-

séries de photographies, regardera aussitôt les Français comme d'affreux vandales et, comme dit M. Grautoff, d'impudents « Pharisiens qui grossissent hypocritement la paille que le voisin a dans son œil et ne voient pas la poutre qui est dans le leur ».

La lourde niaiserie d'un pareil raisonnement n'a d'égale que sa goujaterie. Il est bien évident que, contraints par les sauvages méthodes de destruction inaugurées par l'Allemagne dans cette guerre, à répondre à sa violence par une violence non moindre et à faire pleuvoir sur nos villes et nos villages le fer et le feu pour l'en chasser, nous y causons des ruines lamentables. Que nos ennemis, après cela, viennent prendre prétexte de ces ruines pour nous accuser d'insouciance et de vandalisme, et que des intellectuels comme M. Grautoff ne sentent pas l'infamie d'un tel procédé d'argumentation, c'en est assez pour édifier sur l'ignominie actuelle de l'âme germanique.

C'est bien en vain, d'ailleurs, que, pour écarter le souvenir obsédant des cathédrales et des beffrois mutilés par ses obus, l'Allemagne dresse au devant la théorie douloureuse des églises deux fois martyres puisqu'elles ont souffert par nous-mêmes : des unes et des autres ruines elle est l'unique responsable, comme elle l'est de l'effroyable tourmente qui les a causées, et elle ne réussira pas à convaincre qu'ayant agi à l'égard des personnes et des biens des régions envahies avec le féroce mépris qu'on sait de toutes les lois divines et humaines, elle ait traité avec plus de ménagements les monuments de ces mêmes pays. Il faut qu'elle en prenne son parti : tous les efforts de ses plus savants docteurs ne réussiront pas à la laver de ses crimes de lèse-civilisation, et quand même elle sortirait victorieuse de cette terrible lutte, étalant, dans le silence terrorisé des neutres, sa lourde patte sur la moitié de l'Europe et de l'Asie, elle n'en resterait pas moins, aux yeux de l'univers, la Bête malfaisante qu'il faudra, tôt ou tard, mettre hors d'état de nuire, tandis qu'au contraire la France dès aujourd'hui est proclamée par l'étranger « indispensable au monde entier pour peu qu'on aime l'art, le progrès et la science (1) » et que, même foulées aux pieds, les victimes de l'Allemagne, telle la Belgique, resplendissent d'un éclat moral qui lui a, à elle, singulièrement manqué lorsqu'au lendemain d'Iéna la population de Berlin se pressait admirative et obséquieuse au-devant des troupes françaises

vain en ruines, et M. Grautoff lui donne dans son livre une place à part, bien en vue : c'est qu'elle est empruntee à l'album du Comité catholique français de propagande à l'etranger où, par une erreur fâcheuse, elle est désignee comme une vue des ruines de l'église Saint-Pierre, — simple inadvertance, puisqu'à la même page de l'album est reproduite une autre photographie montrant la même église encore debout, quoique découronnee de son toit ; mais M. Grautoff (suivant d'ailleurs l'exemple de M. Clemen, qui avait déjà relevé cette erreur) n'en triomphe pas moins et accuse de mauvaise foi le recteur de l'Institut catholique de Paris. On jugera de quel côté, dans ces conditions, se trouve en réalité la mauvaise foi.

(1) *Fin d'année,* dans un numéro récent de *l'Algemeene Handelsblad* d'Amsterdam.

victorieuses et que les rois et les princes allemands faisaient antichambre pour attendre les ordres de Napoléon, l'échine courbée sur le passage du Maître, dédaigneux...

Toute l'astucieuse paperasserie de M. Grautoff restera donc vaine. Mais elle lui vaudra peut-être plus de considération dans son pays, et il faut espérer que la reconnaissance qu'il en aura à ses compatriotes le déterminera à rester désormais parmi eux.

AUGUSTE MARGUILLIER.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LA MANŒUVRE POUR LA PAIX. — Par sa manifestation théâtrale du 12 décembre l'Allemagne espérait-elle vraiment contraindre les puissances de l'Entente à engager des négociations de paix ? Ne croyons pas à une pareille simplicité d'esprit. Quand nos ennemis entreprennent quelque chose, leurs démarches sont toujours à plusieurs fins. Jamais on ne les verra faire un geste franc et loyal qui appelle la même franchise et permette un accord sans arrière-pensée. Dans tout ce qu'ils font il y a le secret dessein de duper quelqu'un ; et quand une affaire ne réussit pas, si bien engagée qu'elle soit, il reste toujours des bénéfices accessoires à en tirer, dont l'Allemand se contente jusqu'au moment où il pourra revenir à la charge sur de nouveaux frais.

La démarche des empires centraux ne pouvait aboutir. Il n'est même pas certain que l'Allemagne souhaitait qu'elle aboutît. Mais elle escomptait trois ou quatre avantages secondaires qui, à son point de vue, ne sont pas négligeables. Passons-les rapidement en revue.

Il est fort probable, tout d'abord, que le gouvernement impérial ait eu connaissance des projets du président Wilson. La note américaine, demandant aux belligérants d'indiquer leurs conditions de paix, si elle était survenue à l'improviste, aurait pu troubler quelque peu l'opinion publique allemande et faire naître l'idée que l'Austro-Allemagne se laisse influencer par une suggestion venue du dehors. En prenant les devants elle s'attribuait le mérite d'une démarche très différente de la sienne, mais que certains esprits mal informés pouvaient être portés à considérer comme identique. On s'en est rendu compte en lisant les journaux allemands qui, après avoir présenté tout d'abord à leur lecteurs la note Wilson comme une inspiration de la Grande-Bretagne, essayent maintenant de faire admettre qu'elle appuie simplement la proposition allemande. La première interprétation était dictée par le mécontentement de voir le président des Etats-Unis déjouer la manœuvre allemande, en contraignant les empires du centre à dévoiler leurs ambitions. La seconde, soufflée par la

Wilhelmstrasse, ne visait qu'à brouiller des cartes, pour faire croire au peuple allemand que M. Wilson et Guillaume II veulent la même chose.

En se déclarant prête à discuter la paix, l'Allemagne espérait en outre se décharger de la lourde responsabilité qui pèse sur elle d'avoir déchaîné la plus terrible crise dont l'Europe ait jamais souffert. « Je n'ai pas voulu cela ! » affirmait il y a deux ans l'empereur. Mais les neutres les plus germanophiles ont fini par ne plus ajouter foi à cette parole. Les preuves sont trop accablantes pour que l'on puisse encore nier la préméditation allemande. Dans le pays même, des révélations comme celles de M. Kurt Eissner qui démontrait que la mobilisation russe, le 30 juillet 1914, fut la conséquence d'une manœuvre exécutée au moyen d'un numéro spécial du *Lokal-Anzeiger* prématurément lancé, des polémiques de presse semées de paroles imprudentes ont fini par faire naître des doutes dans les milieux les plus disposés à accepter la thèse impériale sur les origines du conflit européen. Il fallait arrêter l'effet de ces ferments dangereux en lançant dans le public un argument qui pouvait paraître péremptoire : « Du moment qu'elle veut la paix, l'Allemagne n'a pas voulu la guerre. » Ce raisonnement enfantin a servi de thème à tous les articles de fin d'année publiés par la presse germanique. L'Allemagne magnanime, qui mène depuis deux ans et demi une guerre défensive contre une nuée de perfides ennemis, offre la paix et le pardon des offenses, au moment où elle est victorieuse sur toute la ligne. Ainsi, après nous avoir attribué les responsabilités initiales de la guerre, elle s'efforce de rejeter aussi sur nous les responsabilités actuelles. Le *Vorwaerts* n'a pas osé allé jusque-là, mais il établit une subtile distinction qui tend à modifier le rôle des agresseurs. Dans son numéro du 5 décembre, l'organe officiel de la social-démocratie écrit :

Quoi que puissent dire nos adversaires sur les causes de la guerre, il y a un fait qu'ils ne pourront supprimer : ce sont eux qui portent la responsabilité de la guerre qui fait rage depuis le 12 décembre 1916. Les puissances centrales ont offert la paix, l'Entente des dix la refuse. De la sorte a disparu depuis le 12 décembre toute espèce de doute au sujet de la guerre défensive que mène l'Allemagne, et les devoirs de tout socialiste allemand vis-à-vis de son pays sont plus clairs qu'ils ne le furent jamais auparavant.

Cet appel au patriotisme des socialistes impériaux est destiné à étouffer l'opposition des minoritaires. La manœuvre n'est pas sans habileté. Elle aura certainement du succès en Allemagne. Il est douteux qu'elle enlève à l'Entente les sympathies qu'elle a su conquérir chez les neutres.

L'Allemagne espérait encore — et c'est peut-être là qu'il faut

chercher la secrète pensée qui a inspiré sa démarche — créer parmi ses adversaires les velléités de discorde qu'elle guette depuis si longtemps. Ses savants connaissent l'histoire. Ils savent qu'aucun Etat, si puissant qu'il soit, n'a jamais pu tenir tête à une coalition dont les desseins étaient identiques. Frédéric le Grand, après s'être maintenu pendant six ans contre des adversaires dont aucune unité de vues n'animait l'action, n'a fini par triompher d'eux que quand la Russie se retira de la lutte. Le génie de Napoléon n'a pas suffi à vaincre ses ennemis, dès qu'ils se sont trouvés d'accord sur le but à poursuivre. Depuis les débuts de la guerre l'Allemagne guette nos dissentiments. Elle a multiplié ses efforts pour obtenir de l'un ou l'autre de ses adversaires une paix séparée. Toutes ses tentatives sont demeurées vaines, mais elle ne s'est pas laissé décourager, espérant trouver, ici ou là, un terrain favorable à ses propositions. La dédaigneuse riposte qui lui est venu de Paris comme de Pétrograd, de Rome comme de Londres, avant même que les Alliés se fussent concertés au sujet d'une réponse collective, a fait évanouir définitivement les espérances qu'elle avait pu concevoir. N'ayant pu désunir les puissances de l'Entente dans la guerre, elle compte maintenant les désunir dans la paix. L'accord économique lui paraît tout aussi redoutable que l'accord des Alliés sur les champs de bataille. A quoi lui servirait la paix, si demain les mêmes adversaires se trouvaient en face d'elle? Lisez la *Gazette de Francfort* du 7 janvier :

La guerre, écrit la feuille de la finance, la guerre est devenue en somme aujourd'hui une guerre pour la conservation de l'Entente. Sans cette conservation une victoire de l'Entente n'est pas imaginable, mais une victoire de l'Entente ne garantit nullement sa conservation. Même dans le cas d'une victoire des ennemis, victoire que nous considérons naturellement comme une possibilité purement théorique (*sic*), la probabilité d'une désunion est beaucoup plus grande que cette autre qui consisterait dans le maintien du cercle fermé contre les puissances centrales.

Ce que l'Allemagne redoute le plus, c'est le maintien de « l'unité d'action dans l'unité du front », pour les luttes économiques de l'après-guerre. Elle en appréhende même les effets au point qu'elle la considère comme inimaginable. Ne négligeons pas cet atout que les Alliés ont en main et dont il nous faudra savoir jouer quand l'heure du règlement des comptes aura sonné. La paix que nous dicterons à nos agresseurs les placera dans une situation où l'aveu de leurs crimes pourra seul leur faire espérer un avenir meilleur.

Enfin, en se donnant l'air d'avoir proposé la paix, le gouvernement impérial espère remonter le moral de ses sujets. Si le 12 décembre le peuple allemand a pu croire à la paix, ses illusions ont été de courte durée. Le refus des alliés a provoqué dans la presse un déchaînement de rage que Guillaume II s'est efforcé de renforcer par

sa proclamation du 13 janvier. Cette rage s'est-elle communiquée au public pour lui faire surmonter son apathie en vue d'un nouvel effort ? C'est en tous les cas là-dessus que comptait le gouvernement. « La nouvelle année s'ouvre devant nous avec des sacrifices et de durs combats en perspective, mais riche aussi en succès et en victoires », avait dit l'empereur dans son ordre du jour du Nouvel An. Et le 6 janvier il reprenait : « Dans la volonté de défendre notre pays sacré vous deviendrez d'acier. » Il semble bien que le pays n'ait pas répondu à cet enthousiasme guerrier. Si l'on parcourt les articles publiés dans les journaux à l'occasion du 1er janvier, on n'y trouve que des réflexions mélancoliques. L'officieuse *Gazette de l'Allemagne du Nord* n'ose même plus reprendre ses airs de bravoure qui, y a peu de mois encore, étaient repris à l'unisson par toute la presse.

Pour la troisième fois, durant cette guerre mondiale, écrit l'organe de la Wilhelmstrasse, nous tournons nos regards avec anxiété, avec angoisse, vers la nouvelle année. Que porte-t-elle en ses flancs ? De nouvelles batailles, de nouvelles souffrances, ou la paix qui versera son baume sur les graves blessures de notre peuple ?

Nous ignorons l'art de prédire l'avenir ; nos désirs deviennent plus modérés, et notre but semble s'éloigner davantage dans le lointain ; cependant nos souhaits et nos espoirs persisteront dans notre juste droit, si nous les fondons sur la base solide de la foi.

La seule consolation des journaux, c'est de pouvoir annoncer avec certitude que l'année 1917 amènera la paix. C'est que cette « angoisse » dont on parle partout est pleinement justifiée. Malgré le rationnement et les précautions les plus sages, les denrées se font de plus en plus rares. La réglementation n'a pas donné les résultats qu'escomptait le dictateur du ravitaillement. Le « système » Batocki a fait faillite, ainsi que l'a officiellement constaté récemment le bourgmestre de Berlin. Les *Dernières Nouvelles de Munich* (9 janvier) reprochent au maréchal de Hindenburg d'avoir causé un préjudice grave à la masse du peuple en laissant attribuer aux ouvriers qui travaillent pour la défense nationale des rations de graisse supplémentaire.

Et l'organe national-libéral aboutit à la constatation suivante qui vaut d'être soulignée :

Longtemps, et d'une façon absurde, on a raillé le projet ennemi de réduire l'Allemagne par la famine. Les railleurs n'ont pas compris quelle dure volonté et quel sérieux profond animaient les ennemis de l'Allemagne.

Le blocus des côtes allemandes, qui commence enfin à devenir rigoureux, produit lentement ses effets et les Allemands devront se résigner à manger de moins en moins. Ils prévoient même que l'après-guerre n'améliorera pas beaucoup cette situation. M. Michaelis,

sous-secrétaire d'Etat, a fait paraître dans la *Gazette de Cologne* (9 janvier) la déclaration suivante :

L'Allemagne devra se contenter, pendant les années qui suivront la paix, presque exclusivement des produits tirés de son sol. Le manque de tonnage et la baisse du mark obligeront le pays à importer aussi peu que possible.

Ainsi donc, nous serons obligés de nous serrer la ceinture d'un cran de plus après la guerre et le cri de « nous voulons la paix, donnez-nous davantage de pain » ne remédiera pas à la situation intérieure.

Nous devons nous pénétrer de cela et ne pas appeler la paix pour la seule raison du manque de denrées.

Les Allemands renonceront-ils à appeler la paix de tous leurs vœux si on parvient à leur faire croire que,même après la guerre,ils ne mangeront pas à leur faim ? En attendant quece grave problème ait trouvé sa solution, les discussions reprennent sur les « buts de la guerre ». Moins que jamais l'opinion allemande n'est d'accord sur les revendications territoriales qu'elle pourra présenter. Tandis que les pangermanistes continuent à étaler leurs ambitions démesurées, en affirmant que le refus de l'Entente rendra les empires du centre plus exigeants encore, la presse de gauche insiste de plus en plus sur la nécessité de faire preuve de modération. La recherche d'une « politique d'équilibre » semble maintenant préoccuper l'opinion modérée. Plusieurs articles ont paru ces jours-ci qui développent le thème qu'aucune décision n'ayant pu être obtenue sur les champs de bataille,une entente entre les belligérants peut seule mettre un terme aux maux dont souffre l'Europe. On ne saurait accorder assez d'attention à une étude publiée par le professeur F. Meinecke dans la *Gazette de Francfort* du 31 décembre (1re feuille du matin). Sous le titre de « le Rythme de la guerre mondiale »,l'historien de *Weltbürgertum und Nationalstaat* tend à démontrer qu'après la Marne et l'Yser qui furent des échecs allemands,toute décision sur les champs de bataille est devenue impossible. Il convient donc selon lui de recourir aux « moyens opportuns ».

Longtemps, conclut M. Meinecke, le principe restera valable qu'entre les grands Etats la stratégie d'écrasement a certaines limites. Ceci veut dire qu'une politique d'écrasement est une mauvaise affaire et qu'elle ne couvre pas ses frais (*sic*) lorsqu'elle cherche à bouleverser l'équilibre des forces.

Ayant manqué son coup, l'Allemagne est devenue plus modeste. Elle fait appel à notre bon sens pour « arrêter les frais » avant qu'elle ne soit tombée dans l'irrémédiable déchéance. Voilà encore un piège auquel les Alliés ne se laisseront pas prendre.

HENRI ALBERT.

§

Belgique.

LA BELGIQUE DE DEMAIN. — Le socialisme le plus leurré par l'Internationalisme à la mode de Karl Marx, c'est incontestablement le socialisme belge.

Dans le cas de la Belgique, il ne s'agit plus de la violation des simples postulats abstraits dont se compose l'hypothétique doctrine de l'Internationale. Non, c'est le mépris ignominieux de l'Allemagne, ses socialistes compris, pour la justice internationale telle que l'ont *fixée* les traités.

Qui donc protesta, en août 1914, sur les bancs socialistes du Reichstag ? Et quand, en août 1915, pour fixer l'attitude du parti concernant les annexions, Liebknecht proposa un amendement en faveur de la restitution de notre autonomie et de notre indépendance, il fut battu au sein de son propre parti par 90 voix contre 50.

On sait que les socialistes sont si nombreux en Allemagne qu'ils représentent la valeur numérique de 20 corps d'armée. La proportion des « genossen » est considérable parmi ceux qui se sont rués sur notre pays, épuisent ses forces économiques, détruisent ou volent son outillage industriel et emmènent nos ouvriers en esclavage.

Ces considérations n'ont pas empêché M. Camille Huysmans, *député socialiste de Bruxelles* et — ne croirait-on pas rêver ? — secrétaire du bureau socialiste international, de déjeuner avec Scheidemann, de conseiller des échanges de vue avec l'Allemagne félone sur ses propositions de paix et de forcer ainsi la louange de la « *Gazette de Francfort* ».

Il n'y a de pire exemple d'intoxication scolastique que la manière dont ce député belge comprend son mandat; mais je conçois fort bien que son attitude soit pour plaire à la presse allemande.

De son côté, le grand docteur de l'Internationale, Emile Vandervelde, ergote comme au temps des conciles internationaux de naguère. Ne se souvient-il déjà plus de la façon dont il a été berné à Bruxelles l'avant-veille de l'attaque brusquée ?

Dans un récent article du *Petit Parisien*, il se refuse à confesser la *faitlite* de l'Internationale, mais il convient de sa grande *défaite*. Y a-t-il une différence bien sensible entre ces deux termes ? Lorsqu'on dit d'une entreprise qu'elle a fait faillite ou qu'elle s'est défaite, n'est-ce pas à peu près le même résultat négatif qu'on entend signifier ?

Du reste, cette querelle de mots n'apparaît-elle pas d'autant plus piteuse que M. Vandervelde, ministre de l'Intendance du Roi Albert, fait de la bonne et loyale politique nationale, cependant que M. Vandervelde, chef de l'Internationale, déclare que le socialisme national n'est pas du socialisme?

Ni les soldats de l'Yser, ni les milieux *intrinsèquement* ouvriers de la Belgique occupée n'apprécient cette gymnastique, intellectuelle, pour ne pas dire cette acrobatie, dont le premier résultat a été de nous infliger l'affront d'un représentant de notre pays déjeunant à la même table que ce vil Scheidemann dont on sait les fonctions d'antichambre auprès du chancelier Bethmann-Holweg et dont la phraséologie humanitaire dissimule imparfaitement les calculs de proie faits de connivence avec la Wilhelmstrasse.

Nos soldats et nos ouvriers, ceux qui se battent et ceux qui souffrent, sont d'avis qu'avant de songer à supprimer la guerre dans les siècles à venir, il faut terminer cette guerre-ci par la Victoire. Il faut débarrasser l'Europe du virus prussien pour que la Belgique puisse reprendre sa place libre en Europe. Il ne faut pas consentir à une paix boiteuse, ni embrouiller la situation en discutant du statut de demain avec les Boches, avant que leurs armées n'aient évacué notre territoire où elles sont entrées par tricherie internationale.

C'est ce que signifient les billets que nos ouvriers déportés en Allemagne lancent sur la voie ferrée, c'est ce que proclame le manifeste des ouvriers socialistes, libéraux et catholiques, c'est ce que vient de décider le parti ouvrier belge (ancienne section de l'Internationale ouvrière).

En présence des manœuvres, pour le moins troublantes, d'intellectuels et de doctrinaires empoisonnés d'orthodoxie marxiste et de métaphysique sociale allemande, on ne saurait trop insister sur l'irréductibilité de notre admirable classe ouvrière, sur son bel instinct des réalités qui l'éloigne de toute compromission dictée par des abstractions.

Au demeurant, il n'y a parmi les socialistes belges que MM. Vandervelde et Camille Huysmans pour nous parler encore d'Internationale et de façon si nébuleuse, si emmitouflée que leur pensée n'apparaît ni claire, ni nette. C'est là précisément, en cette équivoque, que réside le danger de leur attitude.

Les autres chefs socialistes belges, Jules Destrée, Emile Brunet, feu Royer, le docteur Terwagne, ont déclaré sans réticence qu'il n'était plus de relations possibles avec les social-démocrates allemands infidèles et traîtres à l'Internationale, à la Démocratie et la Liberté.

J'ai souvent l'occasion de m'entretenir avec nos soldats, notamment avec ces jeunes gens de toutes les classes sociales qui se sont évadés des pays occupés pour rejoindre le drapeau. Nous nous voyons, nous nous écrivons, je lis leurs petites revues du front. Chez ceux-là, qui auront le droit de se faire écouter dans la Belgique de demain, c'est la répugnance de tout ce qui n'est pas l'action directe pour lutter contre le Boche, le chasser et prendre des garanties contre sa pestilence. Ils se fâchent quand on leur rappelle nos anciennes

querelles de partis ou nos rivalités linguistiques. Dans les tranchées, ils étudient notre histoire et l'enseignent à leurs camarades moins instruits. Si la Belgique est fermée, dit une de leurs chansons, c'est pour cause d'agrandissement !

Leurs aspirations sont concrètes et vigoureuses.

Censuré

D'autre part, la réponse des Alliés aux propositions de paix austro-allemandes contient un paragraphe spécial relatif à la Belgique nous promettant après la Victoire *des garanties, des sécurités.*

Censuré

De telles aspirations sont réalistes et modérées en ce sens qu'elles s'inspirent de *nécessités* vitales et ne revendiquent que notre dû sans plus, mais sans *moins*. Il y aurait insanité à les confondre avec des visées annexionnistes. M. Neuray fait judicieusement remarquer : « Quand l'Allemagne du XIXe siècle nous enleva nos frontières naturelles, a-t-elle consulté nos habitants ? » Le droit de reprise deviendra pour nous un droit naturel et un droit de légitime défense. Banning, le perspicace conseiller de Léopold II, avait, dès 1881, compris la menace qui pesait sur nous : « L'Allemagne, écrivait-il avec une lumineuse prescience, a un puissant intérêt à passer par la vallée de la Meuse. Si les Français lui fournissent un motif, elle entrera sur le champ en Belgique comme garante de notre neutralité : *si tout prétexte lui fait défaut elle invoquera d'impérieuses nécessités militaires.* »

Censuré

Dès 1830, les fondateurs de notre monarchie avaient compris ces nécessités nationales. Les écrits, les discours de J.-B. Nothomb et de Le Hon en font foi. Ils durent céder en 1839 sous la pression de l'Europe ; c'est que l'Europe d'alors redoutait l'action de la France en Belgique et restait imbue de l'esprit anti-français du Congrès de Vienne.

Il est vrai que nous devions beaucoup à la France. La France de la République et du Premier Empire nous avait restitué nos véritables frontières et rendu cette issue libre vers la mer sans laquelle notre pays ne saurait vivre. La France de la monarchie constitutionnelle nous avait puissamment soutenus dans notre guerre d'indépendance contre la Hollande et notre premier mouvement fut de gratitude à son égard. N'offrîmes-nous pas le trône de Belgique au duc de Nemours, fils du roi des Français, qui refusa son autorisation dans la crainte de complications avec l'Angleterre, celle-ci s'obstinant à voir dans Anvers l'ancienne menace napoléonienne.

Nous fûmes les victimes de cette rivalité entre la France et l'Angleterre qui, sans s'en douter, fit le jeu de l'Allemagne. Longtemps l'Angleterre ne voulut voir dans la Belgique qu'« *un pays toléré et négligeable* ». Comme contre-poids à l'influence française, elle laissa se produire l'emprise prussienne. Si nous fûmes un sujet d'ombrage entre les deux grandes nations, l'avenir nous réserve de devenir un trait-d'union entre elles. La Belgique a été le Boulevard du Droit, écrivait récemment M. Carton de Wiart, notre Ministre de la Justice. Il importe de rendre ce Boulevard solide, afin de nous permettre de donner à l'alliance des Nations civilisées d'Occident le plein de nos possibilités défensives.

Il importe également, après la saignée que nous avons subie, de ne pas oublier que la partie des Pays-Bas dont nous sommes est économiquement tributaire de la Meuse, de l'Escaut et du Rhin. Or, sur la Meuse, nous sommes fermés par Maestricht, sur l'Escaut nous sommes fermés par Flessingue et si une clé sur le Rhin ne nous est pas donnée, notre industrie sera privée de la garantie des produits du Sud de l'Allemagne, de la Suisse et du Nord de l'Italie qui lui sont indispensables.

Ce sont ces problèmes qui intéressent nos jeunes engagés volontaires. Les histoires d'Internationale leur apparaissent comme des rengaînes de vieux Messieurs désuets. Ils songent aussi à tout le travail de réfection intérieure d'après guerre. Qu'ils soient socialistes, catholiques ou libres penseurs, dans leurs cœurs et dans leurs cerveaux est né un idéal singulièrement éloigné de celui de M. Camille Huysmans.

Se mettre en règle avec les conciles est bien moins leur souci que se discipliner pour l'action patriale, et seuls parviennent à se faire

entendre d'eux les hommes qui placent la restauration belge en dehors et au-dessus des compétitions d'antan.

C'est pourquoi celui de nos écrivains qui possède le plus d'action sur la jeunesse intelligente de nos armées est indiscutablement M. Neuray. C'est un catholique, c'est un publiciste gouvernemental, mais c'est surtout un esprit libre et qui a su écarter de la question nationale non seulement la politique de parti, mais aussi les controverses religieuses qui, si longtemps, furent à la base de nos différends intérieurs.

Son journal, *le XXe Siècle*, abondamment lu et distribué dans les tranchées, a su réaliser l'union sacrée. De notables libéraux et socialistes y collaborent. M. Neuray, lui, n'essaye pas de montrer dans le catholicisme un empêchement à la guerre. Il sait qu'il n'y a plus d'esprit européen, mais des esprits nationaux en Europe. Sans doute, la force de rassemblement du catholicisme est-elle supérieure à celle du socialisme. M. Neuray avoue franchement qu'elle n'a pu prévenir, ni atténuer les horreurs de la guerre. « Catholiques allemands, autrichiens, espagnols, hollandais et suisses, convient-il avec loyauté, appartiennent comme les catholiques belges à l'Eglise enseignée..... de quelque côté qu'ils se tournent, les catholiques belges rencontrent chez leurs frères indifférence et injustice. Pas plus qu'ils n'avaient retenu nos coreligionnaires allemands de se faire les complices des atrocités de leur armée, l'internationalisme catholique n'a provoqué en notre faveur chez les Hollandais, les Suisses, les Espagnols une seule manifestation collective de solidarité. »

En concordance avec ces idées d'action spécifiquement nationale dont le seul objectif est le relèvement de la Patrie, M. Wallez vient de faire paraître, sous le titre de *La Belgique de demain*, un livre substantiel et condensé que j'analyserai prochainement.

Livre éminemment caractéristique de cette loyauté foncière unie à un sens aiguisé des réalités qui constitue le fond de la mentalité belge. Ce livre reflète l'opinion des tranchées, celle aussi des hommes les plus qualifiés pour l'administration de la Belgique. Car dorénavant, et pendant de longues années, il ne sera plus question chez nous de politicaillerie, mais bien d'administration, d'organisation.

Les concours seront tout trouvés chez nos puissants capitaines d'industrie et chez nos ouvriers vigoureux, ces ouvriers qui, dès la déclaration de guerre, se sont si rapidement dégrisés de leurs chimères et ont eu immédiatement des réflexes nationaux.

Il y a deux espèces de socialistes chez nous. Les premiers sont des ouvriers qui ont fait œuvre vivante en créant des coopératives qui sont des modèles. C'était le seul socialisme possible dans un pays qui doit exporter pour vivre et où la vie de l'industrie est sévèrement commandée par les prix de revient. A la vérité, les ouvriers

de ce socialisme parlaient le langage internationaliste des brochures de propagande. Ils allaient à la Maison du Peuple et ils y retourneront probablement comme les ouvriers catholiques vont à la messe et comme les ouvriers qui ne croient à rien préfèrent aller le dimanche au concours de pinsons, au jeu de balles, au tir à l'arbalète. Ce sont de frustes et naïfs idéologues, mais qui ont la tête solide, l'intelligence coopérative, n'ont jamais perdu de vue les nécessités industrielles, ont rendu de sérieux services à leur classe et sauront utilement s'employer à reconstituer la Belgique. Edouard Anseele, Louis Bertrand, demeurés en Belgique, sont des hommes représentatifs du parti *vraiment* ouvrier.

La seconde espèce de socialistes se compose de bourgeois et d'intellectuels qui ignorent les besoins réels, les joies et les souffrances de la classe ouvrière. Ils sont les rhéteurs, les avocats, les docteurs du Parti, ses théoriciens, ses grands ténors, ceux qu'il envoie en tournée dans les réunions de l'Internationale.

Emile Vandervelde est un de ces hommes.

Camille Huysmans cherchait, avec moins d'envergure, à faire sa carriere dans l'Internationale et il semble s'y obstiner.

Hommes de valeur l'un et l'autre, dignes d'estime assurément, mais métaphysiciens, doctrinaires, ergoteurs, et gnostiques.

Les idees simples, réelles, saines, précises les rebutent. Ils font de la Philosophie sociale.

Mais — sans eux probablement — nos ouvriers belges referont la Patrie.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

Suisse.

LA SUISSE AU PÉRIL DE LA GUERRE. — L'hypothèse d'une violation de la neutralité suisse par l'Allemagne et d'une manœuvre offensive à travers le territoire helvétique a été envisagée plusieurs fois au cours de cette guerre. Elle l'a été, tout naturellement, au début, lors de la mobilisation ; elle l'a été en 1915, au moment de l'entrée en guerre de l'Italie ; elle l'a été en 1916, pendant l'affaire des colonels, puis lors de la remobilisation en Hollande. L'examinant de nouveau à l'occasion de l'établissement du front fortifié Belfort-Doubs, le colonel Feyler écrivait, le 18 avril 1916, dans le *Journal de Genève* :

Nos voisins de l'ouest paraissent avoir craint d'abord que l'attaque de Verdun ne fût qu'une démonstration qu'accompagnerait une manœuvre décisive sur Belfort. Aujourd'hui que l'attaque de Verdun s'est révélée comme une entreprise elle-même à intention décisive et qu'elle a été couronnée par un insuccès, certains de leurs journaux reviennent à l'idée de

l'attaque de Belfort avec enveloppement par la Suisse, à titre de manœuvre indépendante, destinée à corriger le revers de Verdun.

Le colonel Feyler n'y croyait pas :

Non, que cela soit impossible disait-il. Dans le domaine de la stratégie, il ne faut rien tenir pour impossible, et les opérations estimées telles sont parfois celles qui ont réussi le mieux. Mais l'entreprise semble invraisemblable, parce que, pour un résultat au moins douteux, elle aggraverait sûrement la situation générale de l'Allemagne.

Elle ne pourrait être envisagée par l'état-major impérial, pensait-il, « qu'à titre de moyen désespéré, à issue problématique ».

Ce qui ne signifie pas, concluait-il prudemment, que nous ayons le droit de rien ignorer des mesures de précaution que nous nous devons à nous-mêmes. En matière stratégique comme en tout autre domaine, l'invraisemblable peut devenir le vrai.

Sans devenir le vrai, ou le probable, l'invraisemblable a pu cependant devenir moins impossible. Il a même paru un moment, exactement au commencement de décembre dernier, devenir extrêmement possible. Une vive préoccupation régnait alors dans les milieux militaires français. Rien n'avait encore transpiré dans le public et la Suisse vivait dans une quiétude profonde. Indépendamment des faits positifs ou des présomptions sérieuses qui avaient pu donner l'alarme, voici comment le raisonnement s'établissait :

Au premier printemps, évaluait-on, l'Allemagne aura pu constituer une nouvelle et importante masse de manœuvre, composée de la classe à l'instruction, des divisions rendues disponibles par le rétrécissement du front de Roumanie, des récupérations à résulter de la mobilisation civile, enfin des levées en Pologne. Qu'allait faire Hindenburg de cette armée? Etant donné les doctrines de l'état-major allemand et la nécessité pour les puissances centrales de terminer la guerre au plus vite, le maréchal devait être poussé à concevoir quelque coup formidable à porter de façon inattendue sur un point vulnerable des fronts, dans une direction capable de donner des résultats capitaux et d'amener une décision. Plusieurs entreprises plus ou moins séduisantes pouvaient, dans ce dessein, se proposer à sa stratégie : deux sur le front oriental, une sur le front méridional, trois sur le front occidental. Poursuivant la campagne de Roumanie, il pouvait diriger son offensive sur Odessa, avec ou sans opération connexe sur Salonique. Il pouvait reprendre la marche sur Pétrograd, suspendue en 1915 devant Riga. Il pouvait recommencer sur des assises plus fortes l'affaire du Trentin contre l'Italie. Mais aucune de ces opérations, dût-elle être couronnée de succès, ne se présentait comme décisive. La marche sur Odessa, celle sur Pétrograd conquerraient d'un côté de riches territoires, de

l'autre une capitale et une mer : il n'en résulterait pas nécessairement la fin de la guerre ; la Russie a l'espace et ses fronts peuvent reculer presque indéfiniment. La mise hors de cause de l'Italie, quels qu'en pussent être les bénéfices, n'apporterait pas davantage la solution définitive. Le maréchal renouvellerait-il quelque part, sur le front occidental, le coup de Verdun ? L'expérience était faite. Foncerait-il sur la Hollande pour doubler la proie belge et mettre en échec l'Angleterre ? En quoi l'Angleterre serait-elle plus sensiblement mise en échec par la possession de Rotterdam que par celle d'Anvers ou de Zeebrugge ? Seule l'entreprise par la Suisse offrait de sérieux avantages, sans présenter trop de difficultés : la mince couverture suisse aisément bousculée, la mobilisation bouleversée... les ponts et les tunnels sautant en quelques heures, le plateau, le Jura occupés en peu de jours et 500.000 hommes jetés sur la France, dont les armées auraient été accrochées par une formidable feinte déclanchée préalablement en Lorraine. Et quelles perspectives ! Besançon, Dijon, Le Creusot, Lyon, Saint-Chamond, Bourges... La défense française paralysée, le front occidental tourné. En trois mois tout pouvait être bâclé et la paix dictée à Paris.

Telles étaient les considérations qui se méditaient, dans le silence complet de l'opinion en France comme en Suisse, lorsqu'un article anonyme du *Journal de Genève*, paru le 13 décembre, vint aviver les craintes. A propos des événements de Roumanie, et sous le titre « Une leçon », l'organe helvétique écrivait :

La Roumanie s'est jetée volontairement dans la guerre, tandis que la Suisse n'a cessé d'être un élément de paix. C'est vrai. Mais l'exemple de la Belgique et du Luxembourg doit se présenter constamment devant nos yeux. L'innocence de l'agneau ne le préserve pas de la boucherie. Nous ne doutons pas que nos pouvoirs militaires responsables ne cessent d'envisager les dangers qui continuent à menacer nos frontières. Il ne faut pas qu'une trop grande sécurité succède à la louable activité des premiers temps de la guerre.

... Nous savons que l'on a opéré d'importants achats de canons lourds. Il est permis d'espérer que nos Chambres ne feront aucune opposition aux crédits nécessaires et indispensables pour compléter notre matériel d'artillerie. Enfin, il nous plaît de penser que l'on a utilisé ces vingt-huit mois de mobilisation pour établir, sur tous les points menacés de toute notre frontière, les travaux de fortification passagère dont cette guerre a révélé l'extrême utilité.

Ce n'est pas un cri d'alarme que nous poussons ici. Ce que nous disons n'est que l'expression du sentiment public. Il y entre une inquiétude qui n'est, hélas, que trop justifiée par les événements extérieurs.

Le surlendemain 15, le même journal publiait une correspondance de Zurich, datée également du 13, où se lisait, à propos des propositions de paix de l'Allemagne :

On estime que l'Entente doit mettre à même la Quadruple Alliance de formuler des propositions préliminaires pouvant servir de base à des négociations futures. Une attitude purement négative de l'Entente lui causerait un tort considérable dans l'opinion mondiale et ferait le jeu des puissances centrales. En tous cas, si le moindre espoir apparaît de la conclusion d'une paix acceptable garantissant en particulier l'indépendance complète de la Belgique, on estime que la Suisse doit y travailler dans la mesure de ses moyens. Elle a un intérêt primordial à voir finir cette guerre, qui saigne et ruine l'Europe et constitue pour elle-même un danger qui ira croissant à mesure que les adversaires épuisés et ne pouvant s'entamer en viendraient à des résolutions désespérées.

Rien n'avait encore paru en France. La première allusion qui fut faite dans un journal français à l'éventualité d'une violation de la Suisse par l'Allemagne est un petit mot de l'*Echo de Paris*, du 14 décembre, ainsi conçu :

Le nouveau commandant en chef, renseigné sur les instructions de l'ennemi, saura, le pays en a la certitude, veiller à la sécurité de notre territoire sur n'importe quelle frontière. Celle de Suisse, notamment, doit éveiller notre attention... Si les Allemands, constatant l'inviolabilité de notre front, méditaient de faire passer des troupes par le territoire suisse, l'armée suisse, devant cette violation de sa neutralité, je l'espère, ferait son devoir.

L'article du *Temps* intitulé « L'autre danger », qui a mis le feu aux poudres et donné le branle du tocsin dans toute la presse française, est du 17 décembre. Après avoir cité et commenté l'article du *Journal de Genève* du 13, le *Temps* disait :

Les canons lourds que la Suisse a pu se procurer — et qui lui ont été cédés par l'Allemagne au cours de la bataille de la Somme — vaudront ce que vaudra par la capacité et les intentions le commandement militaire appelé à s'en servir. Quant aux travaux de fortification, la question est de savoir si, comme l'écrit le *Journal de Genève*, ils ont été établis « sur *tous* les points menacés de *toutes* les frontières helvétiques ». Il est à notre connaissance que l'opinion suisse garde à cet égard quelques doutes. Si enveloppé et si prudent que soit l'article que nous avons cité, on y sent, entre les lignes, paraître cette hésitation.

C'est une matière, assurément, où la Suisse est souveraine de ses décisions, et c'est entre Suisses que le débat doit se trancher. Mais pour qu'il soit tranché, il faut d'abord qu'il soit ouvert. La personnalité de certains commandants d'ouvrages fortifiés s'est affirmée par des manifestations publiques qui ont provoqué dans la Suisse romande quelques alarmes. L'importance relative des mesures de défense prises sur les diverses frontières a fait également l'objet d'appréciations diverses. Pour tout dire d'un mot — et sans manquer aux égards que nous devons à nos voisins et amis, — les tendances de l'état-major ont été, à propos de ces questions, remises en cause, sinon dans la presse helvétique, du moins dans les conversations des milieux renseignés.

Il est incontestable que les actes de violence et d'illégalité que l'Allema-

gne laisse prévoir comme la suite calculée des pseudo-propositions de paix mises par elle en circulation justifient ces inquiétudes. Si l'Allemagne croit avoir besoin de briser les droits d'un neutre pour obtenir une décision, elle ne reculera, ni n'hésitera. Le risque, ici, n'est pas platonique. Il est immédiat. Les alliés ne doivent pas l'ignorer. Mais il est naturel et désirable que la Suisse tout entière, sans distinction de parti ni de race et sur la base exclusive de son indépendance nationale, l'envisage également. De ses voisins allemands, elle peut tout craindre. Et elle sait ce que pèsent à Berlin les « chiffons de papier ».

On le voit par les dates, il n'est pas exact de prétendre, comme l'a fait la presse suisse, que cette campagne a commencé en France, non plus que de lui attribuer, comme elle l'a fait également, des mobiles d'ordre financier. L'inquiétude qui s'est traduite en France n'était que trop naturelle et ne procédait que de raisons purement militaires. Qu'elle ait eu comme conséquence de faire rentrer beaucoup de valeurs françaises déposées en Suisse, c'est certain, et c'est ce qui explique peut-être la mauvaise humeur qu'elle y a répandue particulièrement dans la presse bourgeoise et capitaliste. « Il n'y a aucun danger; nous sommes bien tranquilles; nous avons toute garantie du côté de l'Allemagne; mêlez-vous de ce qui vous regarde ! » tel fut le thème abondamment développé.

Toute cette campagne, maugréait la *Gazette de Lausanne*, a déjà fait à la Suisse un tort considérable. En entretenant en deçà comme au delà de nos frontières une agitation dangereuse, elle aboutirait à nous forcer de prendre des mesures sérieuses (1), tout particulièrement dans les circonstances actuelles.

Le *Journal de Genève*, oubliant qu'il avait jeté la première allumette, grondait à son tour :

Nous croyons rendre service à la presse française en l'avertissant que la campagne au sujet de la violation de notre pays par l'Allemagne commence à prendre un aspect fort déplaisant pour nous. Qu'on lui attribue des buts financiers ou, comme sont tentés de le faire quelques-uns de nos confrères, des arrière-pensées politiques, cette campagne systématique et qui se généralise ne saurait en aucune manière profiter aux sympathies dont jouit la France parmi nous.

Et, magnifiquement, il déclarait :

La ferme résolution de la Suisse de défendre son territoire et sa neutralité ne résulte pas seulement des paroles de magistrats, mais d'actes ; rien dans l'attitude de la Suisse, durant ces vingt-neuf mois de guerre, n'autorise le doute.

Le *Journal de Genève* n'était pas si fier, il y a non pas vingt-neuf mois, mais onze seulement, lorsqu'il écrivait, le 5 février 1916 :

(1) Heureusement, et la Suisse les a prises : changement dans le commandement, complément de mobilisation.

[Passage supprimé par la censure (1)]... Il faut croire que nos assurances de neutralité ne paraissent plus à nos voisins de l'ouest une couverture suffisante. Leur confiance, entière en 1914 et 1915, a diminué en 1916. A qui la faute ?

Nous passons en ce moment par des heures tristes. En principe, nous sommes dans la situation de la Grèce. Il n'est pas nécessaire, en effet, qu'un pays neutre soit occupé pour qu'il y ait amoindrissement de sa valeur de neutralité ; il suffit qu'il n'ait pas rempli avec toute la loyauté qu'exige une parole donnée les obligations de la politique qu'il avait promise.

Nous en sommes là et notre amoindrissement ressort du droit que nous avons perdu d'être surpris des mesures de précaution de nos voisins.

Il est vrai qu'on était alors en pleine affaire des colonels. Mais on oublie vite en Suisse. Un an ne s'est pas écoulé que le *Journal de Genève* reprend « le droit d'être surpris des mesures de précaution » de la France à nos frontières, tandis que le colonel Egli exposera doctement aux lecteurs des *Basler Nachrichten* les motifs de sécurité que nous avons et l'impudence qu'il y a à venir nous empêcher de dormir sur nos deux oreilles.

Nous avons du moins gagné à cette alerte des déclarations de M. Schulthess, président de la Confédération, de M. Hoffmann, chef du département politique, du général Wille lui-même, plus une harangue de M. Motta, conseiller fédéral, toutes plus rassurantes les unes que les autres. Il s'y est même joint, non moins rassurante, une note du ministre d'Allemagne affirmant, selon une formule analogue à celle du *Journal de Genève* et prenant, comme lui, en garantie le passé, que « rien dans l'attitude observée jusqu'ici par l'Allemagne n'autorise la presse française à lui prêter d'autres intentions [que celle de respecter strictement la neutralité suisse] et à tenter de troubler les relations amicales traditionnelles entre l'Allemagne et la Suisse ». Nous voilà tranquilles !

L'Allemagne ne nous violera pas, nous certifient à l'envie tous ces personnages officiels. Qu'en savent-ils et sur quoi se fonde une assurance aussi extraordinaire ? Si l'Allemagne a un intérêt militaire ou autre à nous passer sur le corps, elle le fera, sans plus de scrupule qu'elle n'en a eu avec la Belgique. Voilà la vérité.

« Celui qui nous suppose capables de laisser passer sur notre territoire les Allemands *sans les combattre*, a dit M. Hoffmann au cours de sa déclaration, ne connaît ni les Suisses, ni leur histoire six fois centenaire. » Malheureusement, la Suisse, dans son « histoire six fois centenaire », a connu plusieurs fois l'invasion, et une fois,

(1) Le *Journal de Genève* m'a plusieurs fois reproché stupidement les coupures que la censure française pratique dans mes articles. C'est aujourd'hui le *Journal de Genève* lui-même qui est coupé.

il y a précisément cent ans, *sans combattre*. Comment combattrions-nous, cette fois ? Tout est là. Il n'y a pas d'autre question.

. . . .

Le *Volksrecht*, l'organe socialiste de Zurich, dit à ce propos :

L'irritation avec laquelle l'article du *Temps* a été relevé par une partie de notre presse bourgeoise mérite d'être notée, car elle relève qu'en effet un point faible de la neutralité suisse a été touché.

La contradiction qu'il y a d'une part entre l'affirmation répétée journellement sur tous les tons de la nécessité de monter la garde à nos frontières et du devoir d'être neutre envers tous et, d'autre part, le fait qu'on laisse sans défense la moitié des frontières, cette contradiction est trop surprenante pour qu'elle n'ait pas été constatée depuis longtemps par le peuple tout entier et qu'elle n'ait pas fini, d'une manière ou de l'autre, par être discutée publiquement. D'autant plus que le colonel germanophile Egli, qui doit être renseigné, a déclaré au procès des colonels, à Zurich, que, dans le cas d'une invasion subite de la Suisse, les Allemands pourraient être dès le premier soir à Lucerne et à Coire.

Voici, d'après le compte rendu de la *Gazette de Lausanne* (1er mars 1916), ce qu'a déclaré Egli au procès de Zurich :

Nos frontières sont presque partout ouvertes. Lorsque toute notre armée est mobilisée, le serviee des renseignements doit nous permettre de la concentrer. Si l'ennemi pénétrait subitement chez nous, il nous faudrait concentrer notre armée, ce qui est l'affaire de trois à quatre jours. Le service des renseignements doit annoncer la nécessité de cette concentration trois à quatre jours avant qu'elle soit nécesaaire. Aujourd'hui, comme l'armée n'est pas tout entière mobilisée, il nous faut au moins le double de temps. Le danger vient de plus loin. Sur notre front nord, par exemple, où aboutissent sept lignes, on peut faire des concentrations formidables de sorte qu'un beau matin on pourrait pénétrer jusqu'au cœur du pays avant que notre armée ait pu être mobilisée.

Nous lisons d'autre part dans *l'Impartial*, de la Chaux-de-Fonds :

Notre système de fortifications semi-permanentes est un sujet d'étonnement non seulement à l'étranger, mais encore pour beaucoup de bons Suisses. Tout en n'avançant que des faits notoires, qui ne peuvent compromettre en rien notre défense nationale, on peut dire que nous n'avons pas actuellement de travaux capables d'arrêter ou de retenir une armée venant de l'est ou du nord-est. Le Hauenstein, fort utile contre une armée française forçant la région de Bâle-Laufenbourg, appuyé qu'il est à l'ouest par une chaîne montagneuse solide, est en l'air du côté de l'est, par où il pourrait être tourné facilement, ce qui nous obligerait — vis-à-vis d'une armée pourvue d'une artillerie lourde formidable — à l'évacuer sans combat pour nous retirer jusqu'à la Birse et à l'Aar.

Or le peuple suisse a le droit de demander à son état-major qu'au lieu de concentrer les travaux de défense sur deux frontières, il les répartisse de quatre côtés, indifféremment. Quelques travaux entre Brugg et Baden seraient peut-être plus utiles que les coûteuses fortifications de Morat.

D'ailleurs, n'est-il pas dans l'espri de la neutralité suisse — pas de la neutralité « vacillante », mais de la neutralité solide — de répartir notre effort militaire contre tous nos voisins ? Le jour où cela serait, nous aurions la conscience plus à l'aise pour répondre comme il le faudrait aux insinuations humiliantes de la presse parisienne. Et il faut que cela soit. Il faut que notre état-major revienne à la conception traditionnelle de la neutralité, qui est la bonne. Et si notre état-major s'y refuse, il y a, ce nous semble, un gouvernement civil pour l'y contraindre !

Nos autorités civiles et nos autorités militaires, en ces temps de pleins pouvoirs et d'abdication populaire, sont, en effet, maîtresses absolues de la situation. Nous dépendons entièrement d'elles......

Cette campagne a cependant porté ses fruits. Par arrêté du 16 janvier, le Conseil fédéral a levé deux divisions de plus, la deuxième et la cinquième (dont un seul régiment était en service), plus les contingents non mobilisés de la quatrième, portant à trois divisions complètes sur six, soit la moitié de l'armée de campagne, les troupes sur pied. D'importants changements ont en outre été apportés dans le haut commandement, notamment par la mise à disposition du colonel Iselin, commandant du 2e corps. Sans qu'ils nous satisfassent pleinement, on peut dire que ces changements sont heureux.....

Quoi qu'il en soit, si l'opération militaire par la Suisse reste toujours tentante pour le grand État-Major allemand, elle l'est beaucoup moins depuis qu'elle a été éventée.

La *Gazette de Lausanne*, très mécontente de tout ce tapage, a semblé vouloir incriminer à ce propos certains Suisses de Paris.

D'où proviennent, disait-elle le 30 décembre, ces rumeurs qui, à notre connaissance, ne reposent sur aucun fondement sérieux ? Peut-être certains de nos compatriotes établis à Paris n'y sont-ils pas tout à fait étrangers. Mais les organes — officiels ou autres — auxquels ils apportent leur sensationnelles confidences feraient bien de ne pas les prendre trop au sérieux. En fait, *rien* ne justifie les bruits alarmistes qui, en dépit de tous les démentis, continuent à circuler dans le public.

Rien ? La *Gazette de Lausanne* cultive, on le voit, la sereine politique de l'autruche. Félicitons-nous, au contraire, du bruit fait. Si quelque chose a pu contribuer à éloigner le très réel danger que nous courions — que nous courons encore, — c'est précisément l'éveil donné, l'émotion soulevée, les précautions prises. Et si des Suisses de Paris ont joué un rôle dans cette affaire, au lieu de leur en savoir mauvais gré, reconnaissons qu'ils ont bien mérité de la patrie.

LOUIS DUMUR.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — M. R. Dalla Volta, Directeur de l'Institut des Sciences Sociales de Florence, dans une première étude » sur les

causes de la guerre »,qu'il publie dans la *Revue des nations latines*, analyse un mémoire lu à l'Académie des sciences morales et politiques de la Société royale de Naples ayant pour titre : « Le cause della guerra ».

M. Colajanni a justement observé que, pour pouvoir parler aujourd'hui de guerre de races, il faudrait admettre que les Etats et les nations actuels sont formés chacun d'une race unique. Nous trouvons au contraire parmi les belligérants d'aujourd'hui des états ou des nations, comme la France et l'Italie, peuplés de trois races ; en Allemagne, la population se compose de Germains, de Slaves et de Celtes, surtout dans l'Allemagne du Sud ; l'empire austro-hongrois comprend des Germains, des Finnois, des Slaves, des races méditerranéennes ; l'empire russe est une mosaïque de races et de langues, une véritable tour de Babel. En Angleterre, la race est plus pure, moins mélangée, et, parmi les nations neutres, l'Espagne et les Etats scandinaves.

Colajanni affirme que les écrivains qui voient dans le conflit actuel un conflit de races sont dans l'erreur. « On se rapprocherait davantage de la vérité, ajoute-t-il, quand on parle d'influences ethniques,— quand on oppose le slavisme au germanisme et celui-ci au latinisme. Le sentiment ethnique — langue, religion, coutumes, traditions, histoire faite d'intérêts, de gloires, de douleurs, de joies et de malheurs communs — se superpose aux caractères anthropologiques. Le sentiment ethnique est un produit essentiellement historique, en évolution continue. Houston Stewart Chamberlain est logique lorsqu'il affirme que Germains et Celtes sont de la même souche, mais que ces derniers ont dégénéré et que la mission de l'Allemagne est de régénérer l'humanité en la reconduisant au germanisme. L'évolution historique a fait que la même race, en Bohême, s'est partagée en Tchèques et en Allemands ; que sur la rive orientale de l'Adriatique quelques centaines de milliers de Slaves se sont italianisés, etc. On peut démontrer,par des exemples individuels,ce que vaut l'évolution historique ; Treitschke, le plus grand historien de la doctrine de l'hégémonie prussienne en Allemagne, est d'origine tchèque ; Houston Stewart Chamberlain, le plus acharné détracteur de la Grande-Bretagne, l'apologiste de l'Allemagne du Kaiser, est né en Ecosse.

Les affinités ethniques peuvent d'ailleurs se trouver en lutte avec les intérêts politiques et économiques, perdant ainsi toute efficacité. De plus, les affinités ethniques sont moins importantes en réalité que les caractères psychiques de chaque peuple et son histoire. Il est inutile de démontrer combien la psychologie générale et l'histoire de l'Allemagne diffèrent de celles de l'Angleterre, car nul n'ignore quelle conception opposée ces deux pays ont de l'Etat et de la guerre, pour ne citer que ces deux idées fondamentales. Depuis Kant, Hegel et Fichte, toute une école a développé une doctrine de l'Etat et de la guerre qui est, peut-on dire, propriété exclusive de l'Allemagne, ou plutôt de la Prusse, qui l'a conçue et réalisée.

M. R. della Volta rappelle la conception que se faisait Hegel de l'Etat, conception qui se continue dans la pensée de Treitschke,pour qui l'Etat est la Force et la Guerre une invention sainte voulue par

Dieu comme remède suprême aux maux des nations. Cette idée n'est à vrai dire pas uniquement germanique, elle est presque à la base de la morale de notre Joseph de Maistre, et, peu de temps avant la guerre, Jean Richepin, que je m'en voudrais de rapprocher si peu que ce soit de l'immortel auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, chantait devant ces demoiselles des Annales les beautés de la guerre, qu'il appelait de toute son âme à la fois pantalonnesque et lyrique.

Comme on ne peut assigner aux facteurs arthropologiques et à la différence des races une influence sur la guerre, on ne saurait davantage, sans altérer la nature des faits, alléguer les antagonismes religieux, et cependant, quelques-uns y ont vu une lutte entre le protestantisme et le catholicisme. En réalité, écrit Colajanni, « ce qui est en lutte dans la guerre actuelle, ce sont des passions et des intérêts que je n'appellerai pas *humains*, mais *terrestres* ». On pourrait faire observer à M. Colajanni qu'outre les passions et les intérêts, d'autres sentiments sont en lutte ; ce ne sont certainement pas les sentiments religieux, au sens le plus étroit du mot, mais plutôt les sentiments inspirés par la civilisation et le progrès humain. « Il est vrai, observe l'auteur déjà cité, que, comme le sentiment ethnique, le sentiment religieux est surpassé par le sentiment national. Il n'y a qu'une religion en action : celle du sentiment national exaspéré. »

M. R. Della Volta est d'avis qu'on ne peut trouver une cause économique à la guerre qu'en ce qui concerne l'Allemagne. Il expose toute l'évolution économique de l'empire allemand, démontrant que l'Allemagne était devenue un état industriel désirant rivaliser avec l'Angleterre et la surpasser. Y serait-elle arrivée ou, comme certains le croient, se trouvait-elle engagée dans un cul-de-sac ? Colajanni combat cette dernière opinion, se basant sur ce que l'accroissement de la consommation et celui de l'épargne étaient simultanés et qu'en Allemagne on s'est appliqué autant à l'agriculture qu'à l'industrie, alors qu'en Angleterre on sacrifia à l'industrie l'agriculture.

« S'il y a eu un facteur économique dans la présente guerre, écrit Colajanni, il n'a été que le produit de la mégalomanie germanique. Comme au point de vue démographique l'Allemagne prétend que la terre entière est peuplée de gens de sa race, ainsi elle prétend, en économie, que le marché mondial soit envahi par ses produits. » L'Allemagne sentait que la position commerciale qu'elle s'était acquise dans le monde pouvait être compromise d'un moment à l'autre ; elle voyait que sa rivale, l'Angleterre, après une période de ralentissement, avait repris avec vigueur son chemin vers de nouvelles conquêtes économiques, et elle comprenait qu'il était utile, par un effort militaire puissant, immédiat et rapide, de conquérir la gloire militaire, la puissance politique et la suprématie économique. Les raisons politiques de graves dissensions internationales ne manquaient pas ; il suffisait de savoir en profiter. L'Allemagne, qui se croyait militairement invincible, aurait atteint en même temps des objectifs différents, et surtout aurait consolidé, élargi cette politique et cette économie mondiales

qui, par l'œuvre de l'empereur, étaient les deux aspirations le plus profondément enracinées dans l'âme allemande.

Passons aux facteurs politiques.

Colajanni croit pouvoir affirmer que le *principe des nationalités* a préparé la guerre actuelle. Tel a été le ferment — selon lui — qui a provoqué des agitations continuelles en Italie contre l'Autriche et contre les tyranneaux qui en dépendaient; dans les Balkans contre la Turquie d'abord, et ensuite entre les Etats qui, successivement, se sont formés à ses dépens : la Grèce, la Bulgarie, la Serbie, la Roumanie; dans l'empire austro-hongrois, entre les diverses nationalités qui la composent; en Pologne, contre la Russie, l'Autriche et la Prusse qui l'ont morcelée; en Danemark pour le Schleswig-Holstein qui lui a été brutalement arraché en 1864; en France par l'annexion de l'Alsace-Lorraine. *Le principe des nationalités* a créé l'*irrédentisme,* a préparé et accru l'antagonisme entre les Etats, et enfin a fourni la mèche qui devait allumer les matières incendiaires qui ont flambé après la tragédie de Serajevo.

On ne peut certainement mettre en doute que le principe des nationalités a contribué à l'état de tension entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie; et si les questions de nationalité, dans une Europe disposée désormais à tolérer les plus grandes violations de ce principe, ne pouvaient suffire à faire éclater le grand conflit, elles constituaient toutefois le ferment des agitations européennes, faisant considérer la guerre comme le seul moyen de résoudre les questions restées jusqu'alors insolubles.

Le principe des nationalités n'a été pour aucun belligérant le but initial de la guerre. On l'invoquera, observe Colajanni, après la guerre, surtout comme un moyen d'empêcher les guerres futures en donnant à l'Europe des assises fondées sur la justice. Et il fait remarquer que le principe des nationalités forme le nœud de deux sur les trois tensions politiques qui suscitèrent la guerre : la tension franco-allemande pour l'Alsace-Lorraine; la tension Austro-Russe pour l'hégémonie dans les Balkans. La tension anglo-germanique au contraire a surgi pour la domination maritime et l'hégémonie européenne.

Et la réalité politique apparaît à Colajanni celle-ci : ambition de l'Autriche d'hégémonie dans les Balkans, ambition plus vaste de l'Allemagne vers l'hégémonie européenne et mondiale.

Quoi qu'il en soit, il se peut, comme le croit M. Colajanni, que le facteur capital ait été la lutte pour la domination mondiale, et qu'en lui sont compris et se fondent tous les autres facteurs : ethniques, démographiques, économiques, politiques, psychologiques. Le facteur immanent qui a fait la grande et sanglante histoire des peuples est donc l'impérialisme, qui, d'abord inconscient, arrive ensuite à désirer toujours davantage une puissance nouvelle. « Il était naturel et logique, ajoute-t-il, que l'impérialisme se développât en Allemagne et y devînt une obsession, vu la mentalité générale, c'est-à-dire les idées sur la force, sur la guerre, sur l'inutilité des petites nations, sur la fonction de l'Etat, qui doit être un agrandissement continu et un développement de force.

— A propos de la construction de nouvelles voies ferrées en France, entreprise par les autorités militaires anglaises, le *Canada*, de Montréal écrit :

La guerre moderne, avec ses millions d'hommes et ses milliers de canons à tir rapide (20 coups à la minute pour les 75), ses millions de fusils à magasin et de mitrailleuses, fait une dépense effroyable de vivres et de munitions.

Pour approvisionner les armées, il y a ce qu'on appelle les services de l'arrière : chemins de fer, camions automobiles, etc. Les rails, les locomotives et les wagons, surmenés par un mouvement intense et perpétuel, s'usent, et il faut les renouveler. Il faut aussi prolonger les voies existantes pour les rapprocher le plus possible du front.

Mais lorsque, en France, toute l'industrie nationale se consacre aux canons et aux munitions, il arrive que l'on manque de temps et de matériaux pour l'entretien, la réparation, les renouvellements nécessaires.

On nous dit, d'ailleurs, que l'organisation militaire anglaise a accumulé derrière son front des quantités incroyables d'approvisionnement de tout genre, pour la grande offensive du printemps.

Il s'agissait donc, pour préparer tout à fait cette offensive, d'établir tout le long du front des voies ferrées permettant de tenir constamment les approvisionnements à petite portée des troupes engagées, afin que, une fois lancées en avant, elles n'aient pas, comme aujourd'hui, à s'arrêter pour attendre l'arrivée des munitions, et le rapprochement de l'artillerie lourde. Les autorités militaires ont calculé qu'il leur faudrait pour cela 1.000 milles de voie ferrée, et, comme le matériel pour ces lignes stratégiques n'existe pas et ne peut être fabriqué sans ralentir la fabrication des canons et des obus, le gouvernement impérial a demandé au Canada de le fournir

Nos aciéries au Canada ont déjà plus de commandes qu'elles n'en peuvent remplir en acier pour les obus. Impossible, donc, de leur demander des rails.

On a alors songé à utiliser le matériel qui, depuis trois ans, a été employé à la construction des voies de garage, à des doublements de voies, etc., dont la guerre ne permet pas de tirer parti.

Et l'on a commencé par les chemins de fer du gouvernement. Déjà, dit une dépêche d'Ottawa, on a démoli et chargé sur des wagons le matériel de 20 milles de voie pris sur l'Intercolonial. Le Transcontinental et les autres chemins du gouvernement pourront fournir ainsi, croit-on, 300 milles de voie.

Le Canadian Northern et le Grand Tronc Pacifique fourniront le reste.

Avec ce matériel, on expédiera naturellement les ouvriers, les ingénieurs, les machines nécessaires. Et, comme il ne s'agit que d'installations temporaires et qu'il n'y aura, par conséquent, que peu de nivellement, probablement pas de ballastage à faire ; que les ponceaux seront établis sur chevalets et les larges cours d'eau traversés sur les ponts existant déjà, on se croit en mesure d'établir en quelques mois ces 1.000 milles de voie, qui mettront nos soldats sur le chemin de Berlin.

LA PRESSE ENNEMIE. — La *Zukunft* offre parfois à ses lecteurs des

pages d'histoire qui ne sont pas sans liaison avec l'actualité, qu'elle ne fait suivre d'ailleurs d'aucun commentaire,ce qui ne doit pas laisser de gêner fort le lecteur qui aime à gober comme un œuf frais les opinions toutes faites. M. Hans Flemming, dans un article intitulé « Finis Poloniae », publie un document, véritable morceau de musée. C'est le discours, lithographié sur papier à lettre au filigrane « London », que tint, à la Diète polonaise, le 14 octobre 1835, le Czar Nicolas au palais Lazienski de Varsovie, en présence du Prince-Maréchal et du Gouverneur Militaire. L'on y verra avec quelle douceur parlèrent toujours à la Nation martyre ceux, qu'ils aient été Prussiens ou Russes, appelés à l'opprimer.

Vous avez voulu me voir ; bien, me voici. Vous avez voulu me tenir un discours ; pour vous épargner un mensonge, je m'y suis opposé. Oui, Messieurs, pour vous épargner un mensonge ! Car, je le sais, vos sentiments ne sont point ceux auxquels vous voudriez me faire croire, et la plupart d'entre vous, s'ils se trouvaient dans la même situation, recommenceraient ce qu'ils ont fait pendant la Révolution. Ne fûtes-vous point ceux-là qui, il y a cinq ans, il y a huit ans, me parliez de fidélité et de dévouement et, avec de belles paroles solennelles, m'assuriez de votre attachement ? Quelques jours après vous brisiez votre serment ; vous aviez accompli des choses épouvantables. L'empereur Alexandre, qui fut pour vous plus que ne l'eût dû être un empereur de Russie (Je vous le dis parce que je le pense), qui vous combla de bienfaits, vous protégea avec plus de sollicitude qu'il ne protégea ses propres sujets et vous a faits la nation la plus heureuse et la plus florissante, cet empereur, vous l'avez payé avec la plus noire ingratitude. Jamais vous n'avez su vous satisfaire d'aucune situation, même de la plus agréable, et, finalement, c'est vous-mêmes qui avez anéanti votre propre bonheur, en brisant vos institutions et en les piétinant. Je vous dis ici la vérité, pour éclairer nos rapports à jamais, et pour vous inculquer ce à quoi vous devez vous en tenir. J'ai besoin d'actes et non de mots ; il faut que ce soit du cœur que vienne le repentir. Vous entendez : je vous parle sans colère, je suis calme et n'ai point de rancune ; car j'ai accoutumé depuis longtemps de pardonner à ceux qui m'ont offensé, moi et ma famille. Mon unique désir est de rendre le bien pour le mal, de vous rendre heureux malgré vous. Je l'ai juré devant Dieu, et je ne briserai pas mon serment. Le Maréchal exauce ici mes désirs, me soutient dans mes projets et, ainsi que moi, ne veut que votre bien. (A ces mots toute la députation se courba devant le Maréchal.) Eh, Messieurs, que prouve ce salut? Rien ! Vous devez avant tout remplir vos devoirs ; vous devez vous conduire comme des gens honnêtes. Vous avez à choisir entre deux partis : ou persister dans votre illusion d'une Pologne indépendante, ou vivre sous mon gouvernement tranquillement et en fidèles sujets. Si vous persévérez dans vos rêves, dans votre folie d'une nationalité particulière, de telles chimères vous précipiteront dans une infortune à perte de vue. J'ai fait édifier la Citadelle Alexandre et je vous dis qu'au moindre soulèvement, je bombarderai la ville ; j'anéantirai Varsovie et ne la rebâtirai certes jamais.

Il m'est très pénible de devoir vous parler de la sorte ; il est dur pour un souverain de traiter ainsi ses sujets ; mais je vous parle pour votre bien. Votre intérêt est que vous examiniez en vous-mêmes comment vous pouvez mériter que j'oublie ce qui a été. Vous n'y pouvez parvenir que par votre façon d'agir, par votre conduite, par votre soumission à la volonté du gouvernement. Il n'est pas une police sur terre qui puisse empêcher des rapports secrets avec l'étranger. Votre intérêt est de faire vous-mêmes votre police et d'empêcher le mal. Si vous élevez bien vos enfants, si vous gravez en eux les fondements de la Religion et de la fidélité à leur souverain, vous pourrez demeurer dans la bonne voie. Au milieu de tous les désordres qui agitent l'Europe, de toutes les doctrines qui ébranlent l'édifice social, vous avez le bonheur de vivre en paix sous la protection de la Russie, qui reste forte et intacte et qui veille pour vous. Si vous remplissez tous vos devoirs fidèlement, pleine d'amour, toute mon attention s'étendra sur vous et, en dépit de tout ce qui s'est passé, mon gouvernement n'aura qu'un souci : votre bien et votre bonheur. Je vous prie de bien graver en vous ce que je vous ai dit.

LA PRESSE NEUTRE. — La Suisse, qui souffre tant de la guerre, n'est pas sans éprouver la crainte de souffrir aussi de la paix. Les modifications qui sont susceptibles d'être apportées à la carte de l'Europe favoriseront telle ou telle prédominance. La question d'Autriche, dont le démembrement paraît être un des objectifs de l'Entente, n'est point du goût de nos voisins, non point uniquement par sympathie de leur part à l'endroit de cette puissance tant catholique que monarchique, mais encore par simple intérêt. M. William Martin expose dans la *Semaine littéraire*, de Genève, les raisons qui lui font espérer qu'on aura quelque égard, lors du règlement de comptes, pour la monarchie des Habsbourg.

La destruction de l'Autriche, on l'a démontré surabondament, laissera toujours un double résidu, l'Etat magyar et l'Etat allemand d'Autriche. L'un et l'autre, pour des raisons diverses — affinités de races ou d'intérêts — viendront nécessairement grossir l'empire allemand. Détruire l'Autriche, c'est, en tout état de cause, fortifier l'Allemagne, et cela ne saurait être dans l'intérêt de l'équilibre et de la paix en Europe.

Au point de vue suisse, qui nous occupe, la fusion de l'Autriche allemande avec l'Allemagne aurait pour effet de réduire à trois le nombre de nos voisins, ce qui n'est pas désirable. La Suisse n'a jamais eu à se plaindre directement du voisinage autrichien. Nos rapports officiels avec le gouvernement de Vienne n'ont cessé d'être faciles, empreints de cordialité et de bons sentiments réciproques. Il n'y a pas d'affaire Wohlgemuth, ni de convention du Gothard dans nos souvenirs communs. Depuis la guerre, l'Autriche s'est constamment montrée moins exigeante à notre égard que l'Allemagne, et si elle a imité le système odieux des compensations, elle ne l'a pas inventé.

A voir l'Autriche devenir allemande, nous n'aurions rien à gagner et beaucoup à perdre. Nous verrions croître, sur notre frontière orientale, un

militarisme nouveau, nous verrions augmenter, au profit de l'Empire vorace, le nombre des monopoles qui nous oppressent, enfin, nous verrions, et non sans inquiétude, insuffler aux provinces de l'Autriche catholique un esprit de pangermanisme conquérant, susceptible de devenir un jour un véritable danger pour notre unité nationale. Ce sera déjà assez que nous devions assister, impassibles quoique inquiets, à la satisfaction de l'irrédentisme italien ; que du moins l'irrédentisme allemand ne naisse pas sur nos frontières, dans la vallée de l'Inn et dans celle de l'Adige !

Nous n'avons point à suggérer les solutions de la guerre en ce qui concerne l'Autriche. Nous ne savons pas si le maintien d'un Etat austro-hongrois suffisamment fort, quoique diminué, et son alliance avec la France seront jamais autre chose qu'un rêve. Nous ne savons pas davantage si les tendances décentralisatrices du nouveau règne conduiront l'Empire à la régénération ou à la dissolution ; si elles sont le masque adroit d'une politique germanique ou l'invention géniale d'un empereur jeune, qui veut sauver son trône et libérer sa couronne.

Mais il est facile de distinguer que le subdualisme, le trialisme ou toute autre forme accessible de fédéralisme avec l'évolution qu'ils supposent vers le slavisme, c'est-à-dire vers la Russie et la France, pourraient mieux que toute autre combinaison insuffler à la vieille Autriche une existence nouvelle, tout en satisfaisant à la fois l'intérêt européen et le nôtre. La Suisse, garantie à l'ouest et à l'est par l'amitié de deux grandes puissances alliées. auxquelles nous unissent les affinités les plus étroites et qui ont toujours été, dans les siècles passés, les deux pôles de notre politique, serait véritablement intangible et ses destinées éternelles, à l'abri de toutes les jalousies, de toutes les convoitises.

En vue de cet avenir, peut-être chimérique, mais auquel nous nous devons de ne pas faire obstacle, nous engageons nos concitoyens à ne rien faire pour accroître l'hostilité de la France et de l'Autriche, la haine de Vienne et de Paris, création factice d'une politique de hasard, que les siècles en dépit des apparences n'ont pas ratifiée. L'avenir diplomatique de l'Europe appartient peut-être à l'union de deux grands pays désabusés de la puissance et de la gloire. S'il en est ainsi, tant mieux. Entre les puissances qui ont fait l'expérience de l'hégémonie et qui, n'ayant pas trouvé le bonheur, en ont perdu le goût, et celles qui y tendent ou y tendront, notre choix ne doit pas souffrir une heure d'hésitation. C'est l'esprit dans lequel nous saluons l'effort du jeune empereur pour libérer son pays du chancre qui le rongeait, les haines nationales, prodromes de l'asservissement à l'Allemagne ou du démembrement.

Mais M. William Martin est bien bon de décider que nous avons perdu le goût du bonheur : le jour qu'il en sera ainsi la France ne pourra plus compter au rang des grandes nations. Tendons au bonheur comme à l'idéal.

PAUL MORISSE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Maria Biermé : *Albert et Elisabeth de Belgique.* Préface d'Emile Verhaeren ; Payot. 3 50

L'Evolution de la France républicaine, 1870-1914 ; Didier. 0 60

W. Grabienski : *La Pologne.* Trad. d'après le manuscrit par Marie Rakowska ; Fischbacher. 1 »

La France à travers le XIXe siècle ; Didier. 0 60

Stanislas Posner : *La Pologne d'hier et de demain.* Introd. de G. Renard ; Alcan. 1 25

Littérature

Gabriel Faure : *Paysages littéraires* ; Fasquelle. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

D. Baud-Bovy : *L'Evasion.* Préface de M. Maurice Millioud. Avec 9 ill. et 3 cartes ; Berger-Levrault. 3 50

Cartes Larousse ; Larousse.
Fascicule 18. 0 75
— 19. 0 75
— 20. 0 75
— 21. 0 75
— 22. 0 75

Les Communiqués officiels ; Berger-Levrault. XXIII. Septembre 1916. 0 90

Deuxième livre bleu serbe, 1916 ; Berger-Levrault. 0 75

Jean Galtier-Boissière : *En rase campagne* ; Berger-Levrault. 3 50

Lille, 1916. Préface de Henri Welschinger ; Berger-Levrault. 0 75

Camille Mauclair : *Le Vertige allemand* ; Hélios. » »

Le Messager de Lorraine, 1917 ; Berger-Levrault. 1 »

Théodore Roosevelt : *Le Devoir de l'Amérique en face de la guerre* ; Perrin. 3 50

Poésie

Victor d'Auriac : *Le Vieux Dieu* ; Lemerre. 1 »

Léon Chancerel : *La Chanson des sept jours* ; Renaissance du livre. 2 50

J.-B. Girod : *Poèmes.* Préface de Jules de Gaultier. Ill. de P. Larivière ; Cahiers du Centre. » »

Fernand Leprette : *Les voix de l'ombre* ; Figuière. » »

André Mouëzy-Eon : *Ceux de la grande guerre.* Préface d'Adolphe Brisson ; Jouve. 2 50

Questions militaires

Lieutenant Caillet : *Le nouvel officier d'infanterie en guerre* ; Berger-Levrault. 1 »

Roman

Maurice Dide : *Ceux qui combattent et qui meurent* ; Payot. 3 50

Edward Everette Hale : *L'Homme qui n'a plus de patrie.* Trad. de l'américain, par André Lesourd ; Plon. 1 »

Maurice Pottecher : *La Clairière aux abeilles* ; Ollendorff. 3 50

Benjamin Vallotton : *On changerait plutôt le cœur de place...* ; Payot. 3 50

Sociologie

G. Demeny : *Education physique des adolescents.* Avec 200 croquis ; Alcan. 2 50

Henry Heyman : *La Belgique sociale.* Préface du R. P. Rutten ; Payot. 3 50

Gustave Le Bon : *Premières conséquences de la guerre* ; Flammarion. 3 50

La Question juive en Pologne. Enquête précédée d'une introduction par Gabriel Séailles ; Fischbacher. 2 »

René Worms : *Natalité et Régime successoral* ; Payot. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Un service à la mémoire d'Emile Verhaeren à Sainte-Gudule de Bruxelles. — Le vingt-et-unième anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Shakespeare et les classiques. — J.-H. Fabre et le latin. — Une lettre de M. Melchior de Polignac. — Une lettre de M. Jacques Dyssord. — Les Français-Canadiens. — Une lettre de M. Louis-de-Gonzague Frick. — M. Saint-Saëns et la « Hofoper » de Berlin. — Paysages d'Ibsen. — Adrien Mithouard candidat à l'Académie française. — Les Journaux centenaires. — Fable de guerre. — La situation financière de l'Allemagne en 1778. — Dufayéliana. — L'Embusqué d'autrefois. — Pataquès. — Une Exposition de peintures, de dessins, d'aquarelles et de reliures. — Publications du *Mercure de France*. — Musée de Province.

Un service à la mémoire d'Emile Verhaeren à Sainte-Gudule de Bruxelles. — La nouvelle de la mort de Verhaeren a pénétré à Bruxelles dès le lendemain de l'accident. Elle s'est propagée avec rapidité dans toute la Belgique, répandant une profonde stupeur, une consternation générale. Les compatriotes malheureux du grand poète n'ignoraient pas la générosité enthousiaste et indignée de ses actes, de ses pensées, de ses paroles en leur faveur, et pour la cause sainte de la libération du pays, comme du triomphe des Alliés. Ils savaient que, par sa campagne de conférences, par d'admirables poèmes ardents, sa parole avait ému jusqu'aux neutres en exaltant l'héroïsme, les douleurs et l'honneur de sa patrie.

Les églises sont, actuellement, les seuls lieux où les Belges puissent se réunir et exprimer librement leurs sentiments. Un service à la mémoire d'Emile Verhaeren a été célébré à Bruxelles en l'église de Sainte-Gudule, sur l'initiative de M. Edmond Picard, l'illustre juriste et écrivain de talent, sénateur du Royaume. Verhaeren avait fait chez lui son stage d'avocat ; il avait, un temps, partagé avec lui, avec Camille Lemonnier et M. Octave Maus, la direction de l'*Art moderne*.

On peut juger si, à cette cérémonie de Sainte-Gudule, la foule assista, nombreuse et recueillie, et si son émotion était sincère!...

§

Le 21e anniversaire de la mort de Paul Verlaine a rassemblé au Luxembourg, le 14 janvier, à 11 heures, autour du monument, que M. Georges Verlaine vint fleurir, ceux des amis et admirateurs du poète que la guerre ne retient pas éloignés de Paris. M. Georges Izambard, président du groupement « Les Amis de Verlaine », a cité les noms de ceux qui avaient envoyé leurs regrets d'être empêchés : MM. Gustave Rivet, Gaston de Pawlowski, Alexandre Mercereau, Louis Mandin, le sculpteur James Vibert, de Genève, M. C. Poinsot, Louis-de-Gonzague Frick, M. et Mme Jean Bourguignon. Puis il a lu cette lettre de M. Adrien Mithouard, président du Conseil municipal, qui contient à la fois le regret d'être ailleurs et des remerciements pour la brochure *Sub Dedicatione Verlainianâ* que lui avaient adressée les « Amis de Verlaine :

> Je garderai le souvenir de cette tendre matinée de l'autre hiver où nous nous retrouvions groupés devant le monument du Luxembourg. Veuillez m'excuser de ne point accepter de prendre la parole. Il me faut être dimanche à Reims : en un tel jour, c'est être encore avec vous. Mon cœur et ma pensée se joindront de là-bas aux vôtres devant l'image de votre cher et douloureux Messin, dont « l'accent de France, selon la juste parole de Charles Morice, fait si bien comprendre les raisons profondes de la Guerre ».

Des discours furent prononcés par MM. Georges Izambard, Charles Morice, Ernest Raynaud, Han Ryner. Mme Marguerite Moreno dit merveilleusement un poème de M. Fernand Gregh, et la commémoration prit fin sur une poésie de M. Félix Georges, que l'auteur dit lui-même.

Outre les personnes déjà nommées, nous avons constaté la présence de MM. L. Aressy, G. et C.-L. Blanc, Mme Carola Blanc, Camille Bloch, Mme Jeanne Boussaguet et sa fille, G. Brouville, Carol-Bérard, M. et Mme F.-A. Cazals, Marcel Clavié, Comte de Colleville, Florian Delhorbe, Domergue-Lagarde, J. Dugas, Louis Dumur, Rossi Gelindo, M. et Mme Girier, Julio Gonzalès, Mlle Madeleine Gumery, Guy-Péron, Pierre Halary, Charles Houin, E. Houssin, Mme G. Izambard, Pierre Izambard, Mme Jeanne Joly, Jovelet, Gérard de Lacaze-Duthiers, Adolphe Lacuzon, Carlos Larronde, Gustave Le Rouge, Dr G. Loisel, H. Macon, Louis Macon, Jules Périllard, Georges Périn, Pigot, Roger Pressat, Xavier Privas, Rachilde, A. Renucci, Mme et Mlle Bricou, H. Rollet, L. E. de Royaumont, Henri Sherwill, Alfred Vallette, Omer Watten, René Zimmer.

§

Shakespeare et les classiques. — Dans un des derniers numéros de *La Revue*, du 1er décembre, je crois, Mme la Comtesse de Chambrun rappelait ce passage des *Vies brèves et principalement contemporaines*, écrites par John Aubrey en 1681 :

> Bien que Ben Jonson disait qu'il [Shakespeare] connaissait peu de latin, encore moins de grec, il possédait assez bien le latin, et avait été, dans ses jeunes années, instituteur à la campagne.

Qui devons-nous croire : Ben Jonson ou John Aubrey ?

L'œuvre shakespearienne est pleine de réminiscences d'Horace, de Plaute, d'Ovide, de Lucrèce, de Cicéron, de Virgile et de Senèque. Le sujet de *la Comédie des Erreurs* est tiré de celui des *Ménechmes* de Plaute ; et c'est, dans les deux pièces, le même lyrisme, le même humour, la même fantaisie. L'esprit d'Horace, d'un Horace souriant et léger, se retrouve dans maintes scènes des juvéniles *Peines Perdues*, etc.

Cependant, par ses relations d'acteur, de manager, Shakespeare fréquentait les humanistes et les seigneurs qui favorisaient l'étude des langues anciennes. Il lisait des traductions de Plutarque, de Montaigne. Son génie intuitif, son intelligence à recréer l'atmosphère des milieux disparus, l'aidaient encore dans l'élaboration de ses œuvres. Le Dr Callamand expose ses dernières observations. Mais l'affirmation qu'il emprunte à l'éditeur Rowe, à l'appui de ses arguments, me paraît sujette à caution : « S'il est vrai que Shakespeare n'avait point lu les classiques, il était également vrai que jamais il ne volait rien de leurs livres. »

Bien que certaines expressions et passages du *Marchand de Venise*, de *la Tempête*, d'autres pièces, semblent traduites directement du grec ou du latin, il est possible que Shakespeare n'ait « point lu les classiques » dans le texte ; mais nous ne pouvons croire « qu'il ne volait rien de leurs livres ». Dans les *Vies* de Plutarques, traduite du français d'Amyot en anglais par Thomas North, en 1579, nous lisons ce passage, au chapitre de la *Life of Brutus* :

> *I dare assure thee that no ennemy hath taken or shall take Marcus Brutus*

alive, and I beseech God keep him from that fortune : for wheresœver he be found, alive or dead, he will be found like himself.

Dans la tragédie de *Jules César* de Shakespeare, acte V, scène IV, vers 21-25, nous pouvons lire :

I dare assure thee that no ennemy
Shall ever take alive the noble Brutus :
The gods defend him from so great a shame !
When you do find him, or alive or dead,
He will be found like Brutus, like himself.

Shakespeare connaissait-il, bien, ou imparfaitement, les langues anciennes, et particulièrement la langue latine ? Nous ne pouvons rien affirmer.

En dehors de la discussion sur la valeur éducative du latin, peu nous importe.

Mais nous savons bien qu'il y eut une fois, par le monde, une âme élue entre toutes pour nous charmer. Nous le savons bien à notre frémissement, lorsque nous lisons ou écoutons telle scène ou tels vers shakespearien, à cette émotion que provoque en nous, soudain, l'invisible et « sereine bénédiction des génies ».— FRANCIS REEVES.

§

J.-H. Fabre et le latin.

3 janvier.

Mon cher Directeur,

Je lis, page 69 de l'avant-dernier *Mercure*, le nom de J.-H. Fabre parmi les « grands écrivains français » qui, au dire de M. Callamand, ne surent pas le latin — (ou si peu !). Il convient de le rayer de la liste. Les *Souvenirs Entomologiques*, qui contiennent tant de choses, contiennent du latin aussi et beaucoup, sous forme de citations dûment commentées, de philologie et de sémantique. Fabre a appris le latin de bonne heure, il a dit quand et comment et je crois avoir cité une page d'où il résulte que le marmouset cévenol, au collège de Rodez, tenait la tête de sa classe, en latin, une autre où son amour naissant de Virgile, devenu bientôt passion, est indiqué. Et le Vieil homme n'avait pas besoin de traduction pour lire Virgile. — Peut-on penser et écrire parfaitement en français, sans latinité ? Question délicate ! Celle que votre collaborateur résout, quant à Fabre, est simple. Fabre fut un latiniste plutôt supérieur qu'inférieur à la moyenne. Loin de fournir un argument en faveur de l'éducation primaire, son exemple peut servir à ceux qui professent « la superstition du latin ».

Quant à Pierre Loti, sa latinité, dont j'ignore le degré, est attestée par lui même, plusieurs fois ; et, avec une vanité charmante, au délicieux chapitre « Vacances de Pâques » dans *Figures et Choses qui passaient*. Sa mise en latin d'une abeille enfermée, par les doigts d'un enfant, dans le calice d'une campanule, « tenue corpus jactare, furens » n'aurait pas déplu à Fabre en tant qu'entomologique et virgilienne.

Veuillez agréer, etc.

MARCEL COULON.

§

Une lettre de M. Melchior de Polignac.

Paris 7 janvier 1917.

Monsieur,

Je lis, dans le numéro du *Mercure de France* du 1er janvier dernier, le second article d'un collaborateur de votre revue, qui signe Georges Maurevert sur « la particule et la particulomanie ». S'ils sont amusants et spirituels ces articles pèchent par une documentation erronée, du moins en ce qui concerne ma famille.

En effet, je lis dans le no 455, page 51, la phrase suivante : « Les Polignac n'ont plus dans les veines, depuis longtemps, une seule goutte de sang de l'Evêque prêtre Sidoine Apollinaire dont cette famille prétendait descendre, attendu que ce nom a été relevé en 1439 par Guillaume de Chalençon qui épousa dame Valpurge, *veuve* sans enfants du dernier seigneur de Polignac ». Je n'affirme pas que nous descendons de Sidoine Apollinaire, mais j'affirme que nous descendons de « dame Valpurge », et voici comment :

Dame Valpurge n'était pas, comme l'affirme M. Maurevert, *veuve* d'un Polignac, mais *fille légitime* de Jean Ier de Polignac, marié en 1331 à Marguerite de Roquefeuille.

Que la lecture de quelques lignes de généalogie ne rebute pas monsieur Maurevert, il y trouvera la preuve de l'erreur qu'il a publiée :

Valpurge de Polignac eut 3 frères et 2 sœurs :

1o Randonnet de Polignac dit Armand IX, qui épousa successivement Marguerite de Polignac, Victoire de Saint-Didier et Marguerite de Beaufort. Il mourut sans postérité.

2o Randon Armand X de Polignac, marié à Mascaronne de Montaigu, puis à Claude de Roussillon, mort sans postérité.

3o Guillaume de Polignac, sans postérité.

4o *Valpurge de Polignac, mariée à Guillaume de Chalençon.*

5o Béatrix, qui épousa Pierre de de Langeac.

6o Eléonore.

Valpurge était donc de sang Polignac ; elle épousa Chalençon, qui, a-t-on assuré, en avait aussi ; je n'en tire pas vanité. Mais je tiens à rétablir un fait qui n'a été controuvé que par M. Maurevert ; il eût pu éviter l'erreur en puisant à quelques sources historiques ou en s'adressant à l'archiviste paléographe du Puy-en-Velay, berceau de notre famille, qui l'eût immédiatement renseigné. C'est lui qui me fournit la généalogie transcrite plus haut.

Je prie monsieur Maurevert, dont la bonne foi a été surprise par des documents apocryphes, de vouloir bien rectifier dans le prochain no de votre revue l'erreur *qu'il a publiée.*

Veuillez agreer, monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments es plus distingués.

MELCHIOR DE POLIGNAC

§

Une lettre de M. Jacques Dyssord.

Cher Monsieur Vallette,

Dans le compte rendu du banquet Apollinaire, paru au dernier *Mercure*, force m'est de convenir qu'il m'est donné plus de galon que je ne saurais, décemment, en prendre.

Encore qu'étant d'assez bonne maison (ma famille figure au d'Hozier comme portant *d'azur à la bande d'argent chargée de trois mouchetures d'hermine de sable posées dans le sens de la bande. Cimier : une tête et col d'aigle de sable derrière deux huchets accostés d'or, les embouchures en saut. Lambrequins ; d'hermine et d'azur. Supports : a dextre, une harpie de sable, la tête de carnation mise de profil ; à senestre, un griffon de sable*), je tiens à faire observer, cependant, qu'un simple tortil figure dans mes armes et non point une couronne, à seize perles, de comte. Ceci soit dit sans aucune vanité autre que rétrospective, car, depuis près de vingt ans, j'ai assumé un pseudonyme plébéien, *Jacques Dyssord*, auquel je me tiens sans, d'ailleurs, prétendre, de ce fait, à je ne sais quelle attitude démagogique que contrediraient étrangement mes préférences sentimentales.....

Veuillez croire, cher monsieur Vallette, à mon affectueuse confraternité.

JACQUES DYSSORD.

§

Les Français-Canadiens.

Les Casernes, rue Guy, Montréal, le 21 décembre 1916.

Monsieur le Directeur,

Le dernier numéro du *Mercure de France* parvenu ici, celui du 16 novembre 1916, veut bien consacrer une note aux deux mascottes animales de notre régiment, — l'ours et le chien, et raconter leur histoire. Permettez-moi d'y ajouter un détail qui peut intéresser les lecteurs français.

Le donateur du chien, M. O.-S. Perrault, dont vous citez le nom, est le Lieutenant-Colonel honoraire du 178e bataillon Canadien-Français, dont le colonel honoraire est M. C.-E. Bonin, Conseiller d'Ambassade, qui comme Consul Général représente depuis cinq ans la France au Canada. Nos officiers et soldats canadiens-français sont fiers et heureux d'avoir ainsi pour Chef honoraire le représentant de l'ancienne mère-patrie, pour l'amour de laquelle ils vont aller bientôt sur la terre française, à côté de leurs camarades de l'armée britannique, prendre leur part du bon combat pour le droit et la civilisation.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

R. DE LA BRUÈRE-GIROUARD

Lieutenant-Colonel commandant le 178e Bataillon Canadien-Français, F. E. C.

§

Une Lettre de M. Louis-de-Gonzague Frick.

Cher Monsieur Vallette,

Je ne puis laisser pour compte à M. Georges Maurevert les sagettes personnelles qu'il me décoche dans son copieux article du *Mercure de France*

(1er janvier) à propos de la particule et de la particulomaine. Le prénom de Louis de Gonzague suscite sa goguenarderie de Normand. Cela peut paraître singulier de la part de M. Maurevert qui installa le dandysme dans un pigeonnier montmartois, pour le transporter ensuite sur la promenade des Anglais, à Nice, où le vassal soleil se traîne à ses spirituels escarpins.

M. Maurevert, expert en hercotectonique, raille la noblesse prénominale, mais il admet « la noblesse vestimentaire », si l'on en juge par le nombre imposant de pantalons et de redingotes qu'il tenait de Brummel, de Barbey d'Aurevilly et autre gentlemen de la chronique fastueuse.

Nous n'aurons pas la mauvaise grâce de reprocher à M. Maurevert son goût si marqué et si remarqué des vieux habits qu'il érigea savoureusement dandysme, mais pour l'amour des saints (a-t-il le culte de dulie) qu'il veuille bien faire état que le prénom de Louis de Gonzague est porté par le signataire, non pas par idolâtrie des gueules, du sinople, du tiercé en pal ou du contre-vair, mais en vue d'honorer la mémoire d'un parrain ingénieux et jaloux.

Je vous prie, cher Monsieur Vallette, de faire bon accueil à cette courte réponse touchant votre rédacteur, et de trouver ici, les assurances de mon respectueux dévouement.

LOUIS-DE-GONZAGUE FRICK,
Soldat aux armées de la République.

§

M. Saint-Saëns et la « Hofoper » de Berlin.

Mon cher confrère,

M. Saint-Saëns, — qui nous poursuit de ses imprécations contre les Boches et leur musique, — tient énormément, dans une lettre adressée au *Temps* le 21 janvier, à nous faire connaître l'enthousiasme du public berlinois à son égard. C'est ainsi que les grands cabots, retour de tournée, épatent les amis du récit de leurs triomphes. Certainement les Berlinois ne sont point des Barbares, puisqu'ils prisent la musique de M. Saint-Saëns.

Toutefois, puisque M. Saint-Saëns aime tant à préciser, je désirerais compléter les indications vagues qu'il donne. J'étais à Berlin à cette époque ; j'ai assisté à la représentation en question.

Simson und Delila (comme disent les Boches) était fort souvent joué à Berlin ; une longue tradition avait introduit l'usage de quelques coupures, — comme nous faisons chez nous pour Wagner.

On avait invité M. Saint-Saëns à l'occasion du jubilé de sa pièce ; *on* l'avait prié de diriger les répétitions et la représentation ; *on* avait été pour lui tout sucre et tout miel.

M. Saint-Saëns se fâcha à cause des coupures. L'intendant de la Hofoper, M. von Hülsen, essaya de l'amadouer. Il n'y avait plus le temps nécessaire pour réaliser les raccords, pour faire réétudier leurs parties aux protagonistes habitués à l'ancienne version, etc. etc... Rien n'y fit. M. Saint-Saëns exigea le rétablissement des passages coupés, malgré les difficultés techniques. Il ne voulait pas faire grâce d'une mesure aux Berlinois. Les journaux s'emparèrent de l'incident et le conflit de l'Intendance et du maître français défraya les conversations.

Mais *on* veillait. *On* fit appeler le Graf von Hülsen, *on* le frictionna éner-

giquement, *on* lui fit comprendre qu'il fallait accéder aux désirs de M. Saint-Saëns, si exigeant fût-il, parce qu'il était un hôte. *On* ordonna même que satisfaction lui fût immédiatement donnée.

Et l'intendant von Hülsen s'inclina et obéit, parce qu'à Berlin il faut toujours obéir, quand *on* commande, et aussi parce que la *Hofoper* appartient à *on*.

Voilà ce que M. Saint-Saëns ne nous dit pas dans cette courte lettre où il évoque les applaudissements frénétiques de ses auditeurs berlinois, sans aucune utilité ni pour l'histoire, ni pour la musique (excepté la sienne, peut-être). Il tait l'intervention de ce fameux *on*, dans la loge duquel il parut, du reste, au cours de la représentation et devant lequel il fit tous les salamalecs, toutes les révérences que les citoyens d'une démocratie feront toujours à ceux qui brillent et qui règnent.

... Ce supplément d'information à la lettre de M. Saint-Saëns n'est pas sans importance. Il nous prouve que le Kaiser — car c'est de lui qu'il s'agit — tout en dédaignant la musique de Strauss, de Wagner et de Mahler, comme son hôte, aimait énormément celle de Puccini, de Leoncavallo et de M. Saint-Saëns. L'histoire a de ces ironies.

Cordiales amitiés,

MARC HENRY.

§

Paysages d'Ibsen. — On vient de vendre à Copenhague deux paysages d'Ibsen. Ce sont des œuvres de jeunesse, ainsi qu'on s'en doute bien, deux toiles représentant des vues d'hiver en Norvège.

Ibsen fut d'ailleurs dessinateur après avoir été paysagiste. Il dessina des costumes avant que de devenir directeur d'un théâtre de comédie.

Aujourd'hui, ces croquis sont très recherchés par les collectionneurs. C'est le fils d'Ibsen qui a mis en vente les deux paysages norvégiens qui ont, tout de suite, trouvé des acquéreurs à Copenhague.

§

Adrien Mithouard candidat à l'Académie française. — Voici qu'on parle à nouveau des candidatures académiques. Au fauteuil vacant de feu M. le marquis de Ségur, M. Adrien Mithouard pose la sienne. Et voilà une candidature qui tout de suite conquiert les sympathies des Parisiens, en même temps que celles des lettrés.

En effet, si Adrien Mithouard est élu, ce sera la première fois que la Ville de Paris sera représentée à l'Académie Française. Entre nous, l'Académie Française doit bien cette récompense à la bonne ville de Paris qui s'est si bien conduite pendant la guerre. Elle le doit plus encore à Adrien Mithouard qui, indépendamment de son œuvre littéraire, a droit à ses suffrages pour s'être comporté constamment comme un grand Citoyen depuis le mois d'août 1914. Désormais, Adrien Mithouard a sa ligne dans l'Histoire et l'on ne pourra plus tard écrire le récit de la Guerre de 1914, 1915, 1916, 1917... sans relater le rôle du Président du Conseil municipal resté seul à Paris face à l'ennemi, tandis que le Gouvernement s'en allait à Bordeaux. Adrien Mithouard, par son autorité d'homme intègre, son intelligence, le prestige de son nom sut inspirer à la population parisienne la

confiance nécessaire. Ceux qui restèrent dans Paris triste et cachant son angoisse, au soir du 3 septembre, savaient que, quoi qu'il dût advenir, Adrien Mithouard, Français de pure race, ferait, devant l'Allemand, belle et hautaine figure. Il faut avoir revu Paris au 20 septembre déjà renaissant à l'espoir, il faut enfin savoir le magnifique effort de la municipalité parisienne pour rendre à Adrien Mithouard l'hommage qu'il mérite.

Mais sans doute ces titres à la reconnaissance du peuple de Paris ne seraient pas suffisants pour faire de Mithouard un académicien, s'il n'y joignait une œuvre importante en vers et en prose qui, de même que son courage civique, force l'admiration des lettrés. Faut-il rappeler qu'il écrivit *Bigalame* en 1888, *Récital mystique* en 1893, *l'Iris exaspéré*, 1895, *les Impossibles noces* 1896, *les Pas sur la Terre* 1908 et enfin le *Pauvre Pécheur* 1899 et *le Tourment de l'Unité* parus ici même, au *Mercure de France*, auquel il se rattache par ses tendances littéraires? Faut-il rappeler encore qu'Adrien Mithouard, esthéticien de l'harmonie gothique, s'efforça d'instaurer le clacissisme du Moyen-Age? Sa théorie de l'Occident, de conception si purement française eut des disciples et la revue, qui traduisait superbement cette théorie, eut des lecteurs.

En juin 1914, lorsqu'il fut élu à la présidence du Conseil municipal, Adrien Mithouard achevait d'écrire un livre de vers. Il dut interrompre son poétique travail qu'il n'a pu reprendre depuis, absorbé qu'il est par sa besogne administrative. Car c'est un cerveau bien équilibré que celui du Maire de Paris. Il a la clarté, la méthode et le goût, toutes qualités bien françaises. Sous ce front haut derrière ces clairs yeux bleus, il n'y a pas que la seule intelligence. Dans cette tête de poète, il y a encore place pour le rêve.

§

Les Journaux centenaires.—La valeur de la presse départementale en France est universellement reconnue. La rédaction et la présentation de certains journaux quotidiens de province fait l'admiration de la presse parisienne même. Une preuve de cette valeur est dans la longévité de certains journaux, si vieux qu'ils semblent avoir toujours existé.

Or, sait-on quel est le plus vieux journal provincial? C'est le *Journal du Havre*, qui a cent soixante-six ans. Après, vient le *Journal de Rouen* qui, lui, a cent cinquante-six ans. *Le Journal du Cher* a cent quinze ans, *l'Echo de la Mayenne* a cent cinq ans, *le Progrès de l'Oise* a cent un ans. Et le *Journal du Loiret* vient de fêter son centenaire!

§

Fable de guerre.

LE PARFUM DU CHEZ SOI

Quand la guerre éclata, loin de sa métairie,
Tel fermier, que je sais, emmena ses bestiaux;
Et, sous le toit des porcs, des vaches et des veaux,
Campa, de l'Etranger, la grosse infanterie.
Mais la horde recule et le fermier Un Tel
Revient à son logis, ramenant son cheptel.

Toute bête est joyeuse au retour..., sauf la truie,
Qui, ne retrouvant plus le parfum du Chez Soi,
Flaire un relent nouveau qui l'écœure et l'ennuie.
— « Quels fauves ont bien pu dormir sous notre toit? »
Dit-elle à son époux qui, tout content, barbotte.
« Renifle ces odeurs de chair, de poil, de botte,
« Et, pour n'en dire plus, pouah !
« De sueur, de vin, de tabac,
« Qui dissipent l'arôme intime de naguère. » —
« Bah ! ma chère »,
Dit le cochon stoïque, « bah !
« Nous désinfecterons, en trois jours, l'atmosphère.
« A la guerre, comme à la guerre ! »

ROGATIEN DUVERGER.

§

La situation financière de l'Allemagne en 1778. — Le même voyageur que nous avons cité dans l'écho *Ces bons diplomates*, paru dans notre dernier numéro, écrivait encore ceci, que la *Zukunft* se plaît à reproduire, y mettant on ne sait quelle intention critique :

A-t-on entendu dire quelque part, dans un pays monarchique, qu'en pleine guerre, les sujets non seulement ne versent aucun sou d'impôt de guerre, mais, indifférents aux événements, déposent volontairement, aussi longtemps qu'ils n'en peuvent faire meilleur emploi, quelques millions de leurs fortunes à la banque d'état, laquelle paie aux sujets 2 1/2 o/o d'intérêt (3 o/o pour l'argent de pupilles); qu'on a fait, il est vrai, une loi par quoi les capitaux seront rendus huit jours après avertissement, mais que, loin que l'on profite de ce dernier avantage, le capital, qu'il soit gros ou petit, est payé avec les intérêts dès qu'il est réclamé ?

§

Dufayeliana. — Un industriel avait rendez-vous avec Dufayel pour une affaire assez importante. Il fut introduit dans une vaste pièce à peu près vide, au milieu de laquelle, en redingote noire à la boutonnière écarlate, Dufayel siégeait devant un bureau magnifique. L'éloquence n'étant pas son fort, Dufayel écoutait très bien. Quand, sans avoir été interrompu d'un seul mot, l'industriel eut terminé son exposé, Dufayel appuya sur un bouton. Une porte s'ouvrit aussitôt et apparut un personnage imposant, pareillement vêtu d'une redingote noire et non moins décoré de la Légion d'honneur. Dufayel alors prit la parole : « Veuillez, je vous prie, recevoir Monsieur. Il va vous expliquer en détail l'affaire dont il m'a entretenu. Vous me ferez votre rapport, — et ensuite je donnerai mon *veto* : oui ou non. »

— Certain Abbé mélomane, neveu d'un célèbre photographe qui ne permettait à personne d'opérer à sa place, s'en fut un jour aux Etablissements Dufayel rendre visite à un sien cousin, qui y dirigeait le rayon photographique. Soudain survient le Patron. Présentation inévitable, à la suite de quoi Dufayel se laissa bienveillamment adresser l'hommage de quelques banalités. Puis rompant son silence : « Eh ! bien, M. l'Abbé, vous pourrez dire que vous avez vu M. Dufayel. » Sur quoi son interlocuteur, aimablement du tac au tac et dans le pur accent d'Aups en Provence : « Ma

foi ! M. Dufayel, à charge de revanche, vous pourrez dire que vous avez vu l'Abbé Petit. » Dufayel s'éloigna muet. Et le cousin inquiet : « Dis donc, pas de blagues comme ça. Tu vas me faire dégommer. » — Mais il ne le fut point, car Dufayel était brave homme, au fond.

§

L'Embusqué d'autrefois. — Il n'y a rien de nouveau sous le soleil et l' « Embusqué » lui-même, s'il n'est pas vieux comme le monde, a du moins deux cent quatre-vingts ans sonnés. En effet, voici un sonnet écrit au temps du *Cid*, par un certain Ch. Vion de Dalifrey, dans lequel plus d'un embusqué d'aujourd'hui pourra se reconnaître.

Je ne vais point aux coups exposer ma bedaine,
Moi qui ne suis connu ni d'Armand ni du Roy,
Je veux savoir combien un poltron comme moi
Peut vivre, n'étant point soldat ni capitaine.

Je mourrais s'il fallait qu'au milieu d'une plaine
Je fusse estropié de ce bras dont je bois ;
Ne me conte plus donc qu'on meurt autant chez soi,
A table, entre les pots, qu'où ta valeur te mène.

Ne me conte plus donc qu'en l'ardeur des combats
On se rend immortel par un noble trépas,
Cela ne fera point que j'aille à l'escarmouche.

Je veux mourir entier et sans gloire et sans nom,
Et crois-moi, cher Clindor, si je meurs par a bouche,
Que ce ne sera pas par celle du canon

§

Pataquès. — On parlait d'une jeune cousette que les hasards de la guerre ont fait sortir de sa maison de couture pour entrer dans le journalisme.

— C'est une travailleuse et elle a de la mémoire, dit quelqu'un qui la connaît bien, mais son ignorance est fameuse, et elle fait des pataquès très réjouissants.

— Des pataquès ! s'écria Apollinaire. Tu nommes pataquès des fautes quelconques de français comme en font tous les ignorants. Mais aucun de vous ici présents n'a entendu un véritable pataquès. Moi seul, et c'était à la guerre.

Je passais la revue de mes hommes avant l'attaque, lorsque j'avisai, par terre, une cartouchière.

— A qui est cette cartouchière ? demandai-je au caporal, un limousin qui ne paraissait pas briller par l'intelligence.

— Je sais *pat à qu'est-ce,* répondit mon homme avec placidité.

J'ai compris alors ce que c'est qu'un véritable pataquès. Et cela m'a tellement plu que j'interrogeais souvent cet homme pour lui faire faire des pataquès et avais la joie de les entendre.

En effet, en racontant cette anecdote, les yeux du sous-lieutenant Guillaume Apollinaire brillaient encore de plaisir.

— Hélas ! mon caporal Pataquès s'est fait tuer dans sa tranchée. Je n'entendrai plus jamais peut-être un véritable pataquès.

§

Une Exposition de peintures, de dessins, d'aquarelles et de

reliures, œuvres d'Henry de Waroquier, s'ouvrira le 14 février à la Galerie Levesque.

§

Publications du « Mercure de France ».

Beaucoup de lecteurs du *Choix de Poèmes* d'Emile Verhaeren ont constaté des différences entre certains textes de ce volume et ceux d'éditions d'ouvrages du même auteur qu'ils possèdent. Nous croyons devoir indiquer que ces variantes proviennent de corrections, de suppressions et d'additions faites par le poète lui-même. Nous signalons d'ailleurs que les textes définitifs parus dans notre Bibliothèque choisie ne sont pas tous conformes à ceux de notre collection à 3 fr. 50, lesquels déjà ne sont pas tous conformes à ceux des éditions originales.

§

Musée de Province.

La Saucelle. — Certain individu, qui ne calcule pas toujours la contenance de son « alambic », a le tort quand il est é...mu !... de faire un potin de tous les diables après sa voisine, la dame H...

Il ferait bien de mettre un cran à sa tapette, autrement dit « de la fermer », car la cruche finira par se casser !

A bon entendeur, salut !

(*Gazette de la Beauce et du Perche.*)

Beauce. — La dame X... a joué la fille de l'air, pour aller roucouler avec un aimable niveleur de routes, qui sait conjuguer le verbe aimer.

Malheureusement pour l'infortuné mari, la tourterelle a emporté 250 fr. qui lui permettront d'être à l'abri de la famine et peut-être aussi d'obtenir une place de confiance en maison bourgeoise, pour y « nettoyer l'argenterie » !

Si seulement ils n'avaient pas nettoyé celle du mari !

(*Gazette de la Beauce et du Perche.*)

Luigny. — S'il plaît à la demoiselle X... de s'occuper d'affaires matrimoniales, ce n'est pas une raison pour malmener ses voisines par paroles et par gestes.

Si elle continue ses cancans, elle pourra se faire mettre « un bouchon » !

A bon entendeur, salut !

(*Gazette de la Beauce et du Perche.*)

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique : Fernand Caussy
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro........	1.75
Un an............	25 fr.	Un an............	30 fr.
Six mois...........	14 »	Six mois...........	17 »
Trois mois.........	8 »	Trois mois.........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.